
U d'/of OTTAWA
39003002317534

BÊTES

ET

GENS DE LETTRES

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

GEORGES DOCQUOIS

Bêtes et Gens de Lettres

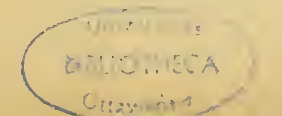
... Ah! l'animalité, tout ce qui se traîne et tout ce qui se lamente au-dessous de l'homme, quelle place d'une sympathie immense il faudrait lui faire dans une histoire de la vie!

Emile ZOLA.

... Or, par malheur, les hommes, jusqu'ici, n'ont conclu de pactes d'équité que les uns à l'égard des autres, et lorsqu'ils sont d'à peu près même force. L'idée ne leur est pas venue qu'ils pouvaient devoir de la justice à des créatures plus faibles, telles que sont les animaux.

Elémir BOURGES.

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON



A

FERNAND XAU

Je dédie ce livre

en témoignage

de ma profonde reconnaissance

et de mon amitié.

G. D.

Paris, le 20 octobre 1895.

BÊTES

ET

GENS DE LETTRES

DEVANT LA PORTE D'ÉMILE ZOLA

Dès que j'eus l'idée de ce travail, — modeste, à coup sûr, mais auquel, d'autre part, le concert éminemment autorisé des personnalités qui daignèrent y collaborer n'a pu manquer de donner un appréciable poids d'intérêt, — je ne m'écriai point, accommodant aux besoins du moment un vers suffisamment connu :

Je sens revivre en moi l'âme d'un Toussenel !

Non, sous cette rubrique : *Bêtes et Gens de Lettres*, j'ai simplement eu dessein de faire une étude —

superficielle (car le sujet est vaste et pourrait fournir matière à plusieurs tomes) mais pittoresque — du rôle joué par les animaux au foyer des artistes et dans leurs œuvres.

C'est ,en quelque sorte, une *Histoire des Animaux de Lettres* que j'ai entreprise, — histoire anecdotique à la fois et philosophique.

Il faut bien dire, en passant, que ce titre d'*Histoire des Animaux de Lettres* ne m'appartient pas. Il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, Théophile Gautier annonçait qu'un « homme d'esprit » préparait un livre avec cette étiquette, que je trouve, pour ma part, excellente, et dont je me fusse plus volontiers servi. Je ne sais si l'homme d'esprit dont parlait Gautier a mis son projet à exécution et si une *Histoire des Animaux de Lettres* a vu le jour. J'ai fait, à la Bibliothèque nationale, d'assez longues recherches à cet égard, et sans résultats.

Au demeurant, ce qui a pu être fait dans ce domaine, voilà trente ans, peut être avec profit modifié et augmenté aujourd'hui. C'est ce que j'ai pensé ; et, dans l'occurrence, l'annonce de Théophile Gautier ne m'a pas créé trop de scrupules. Et puis, la mise en scène du présent travail suffira à le différencier de tous précédents de tendance identique.

J'ai été voir des académiciens, des romanciers, des poètes, des philosophes et des ironistes, et, au lieu de la monotonie en laquelle je craignais de sombrer bien vite, il s'est trouvé que mon sujet a engendré les déclarations les plus intéressantes, les professions de foi les plus inopinées, les anecdotes les plus diverses.

Le chien, qui, selon la légende slave, fut créé par Dieu pour consoler l'homme des perfidies de la femme, le chien fera fatalement beaucoup parler de lui dans cette sorte d'enquête, et le chat n'y sera pas moins encombrant. Mais le chat, surtout, me captive. J'en veux beaucoup à Toussenel d'avoir si cruellement maltraité ce mystérieux et charmant animal. Le chien est assez généralement estimé, et, par là même, il est banal. Mais, le chat! quel sujet de controverse! On l'adore ou on l'exècre, sans guère de milieu. Voilà donc une bête à souhait! Vous verrez quels cantiques d'adoration et aussi quelles imprécations véhémentes j'ai su provoquer à propos de cette panthère du foyer, — pour parler comme M. Maurice Rollinat.

Que de prose, que de vers n'a-t-on point écrits sur le chat! Moncrif, Chateaubriand, Champfleury, Bresdin, pour n'en presque pas citer, ont dressé des colonnes à sa gloire ; Charles Baudelaire l'a

chanté dans des vers impérissables ; Hoffmann n'a-t-il point donné au chat Murr l'un des premiers rôles dans ses drames fantastiques ? On sait que Fourier a aimé le chat jusqu'au point de détester le chien. Et, tout récemment, M. Raoul Gineste élevait au chat un cippe poétique des plus estimables.

Il va sans dire que je n'ai nullement l'intention de faire la monographie du chat dans cet avant-propos tout familier et que je désire clore au plus vite. Qu'on me permette, cependant, de rapporter deux faits amusants, touchant le chat, le passionnant chat.

Un infatigable causeur, — peut-être le dernier, — M. F.-A. Steenackers, m'a conté qu'il n'y a pas beaucoup d'années encore, il existait, au café de Suède, un chat que le Tout-Paris artiste et boulevardier s'arrachait littéralement. Ce chat s'appelait Jules. Il paraît que, comme le tric-trac dans les *Scènes de la vie de Bohème*, Jules était toujours « en lecture ».

Je tiens l'autre fait de plusieurs personnes. Il a trait à l'amour exagéré de Paul de Kock pour les chats. Paul de Kock avait, aux Lilas, une propriété enclose de murs. Il ne se passait guère de semaine sans que ses voisins, qui connaissaient bien sa

passion, ne vinssent accroître le nombre de ses chers pensionnaires : et ils ne prenaient même pas la peine de sonner pour les remettre aux mains du domestique de la maison; ils empoignaient les bêtes par la peau du cou et les lançaient galamment par-dessus les murs de ce véritable Parc-aux-Chats...

En dehors du chien et du chat, j'aurai à vous présenter — en liberté ou non — les animaux les plus inattendus. Evidemment, tous les types de l'arche ne défileront point ici devant vos yeux. Diable ! il y aurait trop à faire !...

Ai-je besoin, maintenant, d'expliquer pourquoi j'ai circonscrit cette enquête au monde des lettres ? La raison en tombe assurément sous le sens. Il est bien certain que le chien de M. X... est susceptible de présenter de l'intérêt, mais je tiens pour plus intéressant le chien d'Alcibiade.

Sans, d'ailleurs, remonter à ce délicieux Grec, je pourrais parler de Gérard de Nerval qui, dans les galeries du Palais-Royal, promenait en laisse un homard, — et du veau que Romieu fit un jour monter à son sixième de la place de la Bourse, lequel veau, devenu bœuf, se trouva trop gros pour sortir par où on l'avait fait entrer, et dut finir sa bizarre carrière sur le balcon, en meuglant

aux bruits orageux de la cote ! Pour parler des vivants, je pourrais citer aussi M. Francisque Bouillier, le philosophe, qui essaya de nourrir une tortue avec des fleurs de laurier ! (Il va sans dire que la pauvre bête en mourut.)

On aura lieu de s'esbaudir, chemin faisant, dans la présente enquête, de bien des singularités de même farine et telles que seuls les artistes en peuvent fournir des exemples.

J'eusse pu donner des divisions à ce travail.

Mais, vraiment, c'eût été bien solennel ! Et je résolus de ne point adopter de méthode. J'ai donc pris un mauvais fiacre, et, hue, cocotte ! au hasard des sympathies et des préférences, — et, le plus souvent, sans valables raisons, — les noms illustres et les noms estimés de notre littérature contemporaine se succèdent ici dans la plus admirable confusion.

Mais, trêve à l'exorde ! Je crains de ne vous avoir que trop longtemps déjà retenu à la porte de mon sujet.

Otons donc notre chapeau, et entrons chez M. Zola.

I

ÉMILE ZOLA

Un ami des bêtes. — La vie totale. — Les chats de M. Zola. — M. Pinpin. — Le petit chien à roulettes. — L'Arche. — Nord et Midi. — Les cochons de Piriac. — Les oies de la Trouille. — Un âne saoûl qui vomit. — Rêve et réalité.

En me dirigeant vers la demeure de M. Émile Zola, j'étais bien sûr de ne point commettre d'impair. Je savais à l'avance que je n'allais pas me trouver en présence d'un ennemi des bêtes. Tous ceux qui ont seulement lu *La Joie de vivre* et *Germinal* ont comme moi leur religion faite là-dessus. Les pages consacrées à la mort du chien dans le premier de ces livres, et, dans le second, à celle du cheval, sont, dans leur apparente humilité d'épisodes, assurément des plus belles, voire — à mon avis — des plus hautes. L'homme qui a écrit ces

pages-là ne peut pas ne pas être bon : il y a en elles un frisson véritable ; une pitié magnifiquement noble en humecte toutes les lignes.

« Un ami des bêtes ? c'est moi, certes ! » s'écrie M. Émile Zola, que je trouve, à l'issue de son déjeuner, en son cabinet de travail.

— Asseyez-vous donc... Oui, j'adore les bêtes, j'en ai eu beaucoup chez moi (j'en ai encore), et il y en a aussi beaucoup dans mes livres. Dans mes livres, rien d'étonnant à cela, d'ailleurs, puisque, toujours, j'eus l'idée d'y mettre la vie totale : les bêtes et les gens...

Comme je souriais, M. Zola me dit :

— J'ai nommé les bêtes avant les gens, c'est cela qui vous fait sourire ? Eh bien ! je ne me rétracte pas. Oui, je le répète, je voulais mettre les bêtes et les gens dans mon œuvre ; toutes les bêtes, toutes les gens... Ç'a été la maison des bêtes, chez nous. Il fut un temps où l'on me trouvait enfermé dans des chambres, à Paris, avec cinq ou six chats.

» Les chats, je les aime fort. J'ai commencé par en mettre deux dans les *Nouveaux Contes à Ninon :* une chatte blanche et une chatte noire. Dans le foyer du théâtre de Bordenave, dans *Nana*, il y a un gros chat rouge qui n'aime pas l'odeur du vernis dont le vieux comique Bosc s'est

enduit les joues pour y faire adhérer une barbe postiche. Dans *La faute de l'abbé Mouret* il y a un trio de chats. Un d'eux, tout noir, s'appelle Moumou. Ces trois-là sont des chats rustiques, comme j'en ai à Médan. Il y a aussi François, le chat au regard dur, ironique et cruel, d'une fixité diabolique ; François, le matou énigmatique de *Thérèse Raquin*. Et puis, oh ! et puis, ma préférée ! la Minouche de *La Joie de vivre ;* la Minouche, une petite chatte blanche, l'air délicat, dont la queue, à l'aspect de la boue, a un léger tremblement de dégoût, ce qui n'empêche pas cette bête de se vautrer quatre fois l'an dans l'ordure de tous les ruisseaux.

» Les chats furent mes favoris. Je vous l'ai dit, j'en ai tout un groupe à Médan. Du reste, à Médan, j'ai bien d'autres bêtes ! J'y ai, d'abord, une basse-cour très pullulante : lapins, coqs, poules, oies, canards ; j'y ai aussi une vache et un âne ; sans parler de mes trois grands chiens : un immense lévrier russe, un gros danois et un griffon. Ici, j'ai un petit chien poméranien qui répond au nom de M. Pinpin. C'est un jappeur fini, qui, néanmoins, passe bien sagement ses matinées dans ce fauteuil, près de ma table, durant que je travaille.

» J'ai eu un autre petit chien, que j'ai positive-

ment adoré, et que nous avons perdu il y a deux ans. Nous étions allés, madame Zola et moi, à l'exposition des chiens, et une grosse sympathie nous vint de suite pour cette petite bête, que nous découvrîmes dans une cage où il était en compagnie d'un tout jeune chat. Ce chien était inimaginablement petit, à ce point que, quand il courait, il avait l'air d'un chien à roulettes. Nous l'achetâmes. Il nous enchantait avec ses menues gentillesses de cabot de Lilliput. Un beau jour, il devint épileptique. A tout instant, il se mettait à tourner en rond, d'une façon frénétique. Il avait, je crois, une tumeur au cerveau. Nous l'avons conduit avec nous au Mont-Dore, deux saisons consécutives. Il paraissait mieux aller, mais sa tumeur finit par l'étouffer, et il creva. Il était fou. C'était un pauvre petit chien fou. Je l'ai tenu, des nuits entières, en mes bras. Je crois que je saurais écrire des choses extraordinaires sur cette bestiole...

» Ah ! voyez-vous, la mort des bêtes est une chose bien spéciale ! Mais, évidemment, elle ne saurait toucher et faire songer que qui les aime... Savez-vous bien qu'il faut être doué d'une certaine bonhomie, et — comment dirai-je? — d'une certaine universalité pour faire une place aux animaux dans ses livres. Le monde ne tient pas tout

entier dans notre cerveau, comme voudraient nous le faire croire les psychologues. Est-ce qu'il n'y aurait donc pas une psychologie des bêtes?... Moi, mon désir est de mêler les bêtes à la vie. J'ai vécu au milieu d'elles, et, tout naturellement, je leur ai donné des rôles... Jeune, quand je pensais à l'œuvre que je ferais, j'y voyais entrer tout ce qui vit. Mon œuvre, alors, c'était l'Arche, l'Arche immense ! Hélas ! ce que l'on rêve, et puis, après, ce qu'on exécute !...

» Cependant, je crois encore être un de ceux qui ont le plus pensé aux bêtes. Que voulez-vous, je devais les aimer, n'est-ce pas ? C'est que j'en fais positivement une affaire d'hérédité. Voyez les enfants, en effet : tout jeunes, ils aiment les bêtes ou ils ne les aiment pas. Là-dedans, il n'y a pas de milieu. Dans le Nord, généralement, on les aime ; tandis que, dans le Midi, la sympathie pour elles est presque nulle.

» C'est dans *La Faute de l'abbé Mouret* que j'ai fourré le plus de bêtes. En ce livre, j'ai mis toute ma basse-cour de Médan : Alexandre, le grand coq fauve, aux plumes flambantes, y triomphe au milieu des poules, des canards, des oies, des dindes, des lapins et des chats. Il y a aussi Lise, la vache, et Mathieu, le petit cochon tout rose. Oui,

tout rose, comme ceux parmi lesquels nous nous baignions, sur la plage de Piriac, en Bretagne, l'éditeur Charpentier et moi. Pour entrer dans l'eau, nous étions parfois obligés de les écarter. Ces cochons de Piriac étaient, au demeurant, de très étonnants cochons : tout Piriac était à eux ; ils vaguaient par les rues de l'endroit comme des citoyens, et débordaient jusque sur le sable. C'est à Piriac également que j'ai fait de particulières études sur les oies... Vous rappelez-vous la bande d'oies de *La Terre ?* Eh bien ! c'est une bande d'oies que j'ai mouchardée aux alentours de Piriac. Rien de plus drôle que ces bêtes. Elles vont par troupes ; le jars marche en tête. Quand le jars s'arrête, toutes les oies s'arrêtent ; si le jars tourne le bec à gauche, toutes les oies tournent le bec à gauche, et *vice versà*. Une chose comique dans la campagne, c'est la rencontre de deux bandes d'oies appartenant à deux fermes distinctes. Jamais il n'y a fusion : les deux jars s'arrêtent à une distance respectueuse l'un de l'autre, et, derrière eux, c'est le figement, une stupeur du troupeau ; puis, c'est une rhythmique évolution de becs et une fuite des deux bandes en présence. Ah ! ce que ces oies sont amusantes ! Dans *La Terre*, suivies de la Trouille, elles parcourent le livre dans cinq ou six attitudes

diverses... Mais ces choses-là échappent à la plupart des lecteurs... Il y a aussi les vaches, dans ce livre.

— Et un âne, fis-je un peu malicieusement. Un âne qui se saoule de vin et... qui vomit

— On me l'a assez reproché, celui-là ... Le fait d'un âne vomissant m'avait été signalé par un de mes derniers valets de chambre. Cet homme, qui était à moitié paysan, me jurait ses grands dieux que la chose était arrivée. Ma foi ! je l'ai cru. Ce qui demeure indéniable, c'est le penchant des chevaux et des ânes pour le vin...

» Mais les bêtes qui m'ont le plus tenu au cœur, ç'a été celles de *La Joie de vivre*, la Minouche, et le gros chien de montagne, Mathieu... La mort du chien, telle que je l'ai décrite, s'est produite chez nous.

» Dans *Germinal*, il y a le cheval de la mine, et le lapin de Souvarine... Et puis, dame ! je ne sais plus. Il faudrait me relire, et ça me rendrait vraiment trop triste. J'oublie très vite mes bouquins, figurez-vous. Il va pourtant falloir, un jour, me mettre à les revoir pour l'édition définitive. J'en tremble à l'avance ! »

Et, dans un geste de découragement sincère, M. Emile Zola m'avoue, sans paroles, la déception,

la cruelle déception de tout créateur devant l'inachevé, l'inrendu de la création toujours si fort au-dessous du rêve!... Et je me remémore soudain de cruellement amères exclamations dans *L'Œuvre*. Et cette phrase que le maître a dite tristement, il n'y a qu'un instant : « Mon œuvre, alors, c'était l'Arche, l'Arche immense!... Hélas! ce que l'on rêve, et puis, après, ce qu'on exécute! », voilà que la tristesse de cette phrase s'aggrave en mon cerveau de la remembrance de celle-ci naguère proférée par Zola sous le masque de Sandoz : « ... Et j'aurai, en mourant, l'affreux doute de la besogne faite, me demandant si c'était bien ça, si je ne devais pas aller à gauche lorsque j'ai passé à droite, et ma dernière parole, mon dernier râle sera pour vouloir tout refaire... ». Et ce cri passionné retentit, par surcroît, dans la chambre noire de ma mémoire : « Ah! une vie, une seconde vie, qui me la donnera, pour que le travail me la vole, et pour que j'en meure encore! »...

Mais M. Pinpin fit dans le grand cabinet de travail une irruption bruyante, et le charme amer fut rompu.

II

LES BALZACIENS

Les bêtes chez Balzac. — Lettres de MM. Jules Christophe, Anatole Cerfberr et Henry de Braisne. — Une grosse bête.

En revenant de chez M. Émile Zola, je songeais au labeur énorme que représente cette vaste série des *Rougon-Macquart*, et, par une association d'idées aussi naturelle que banale, j'en vins tôt à penser au précurseur géant, à l'édificateur puissant de la *Comédie humaine*. Enfermé dans le particulier par mon étroite préoccupation du moment, je tentai d'élaborer en mon esprit « en proie aux bêtes » une comparaison dont les deux termes n'étaient autres, s'il vous plaît, qu'Honoré de Balzac et M. Émile Zola.

Balzac avait-il eu, comme M. Zola, le projet de

« restituer l'Arche », de mettre dans son œuvre monumentale la vie totale, d'y faire, en un mot, figurer les bêtes comme les gens ?

Certes, on aura le droit de rire peu ou prou de cet imprévu prurit d'analogisme, et je ne cache pas que j'éprouve quelque petit scrupule de conscience à me servir, en l'occasion, d'un moyen légèrement empirique. Mais, je suis pour les transitions.

Donc, le désir me prit, au sortir d'une interview avec M. Émile Zola, d'aller interviewer... Balzac. Mais la chose manquait de simplicité, Balzac étant mort depuis plus de quarante ans... Cependant, je me rappelai, fort à propos, qu'un de mes contemporains — M. Adolphe Tabarant, pour ne le point nommer — avait, dans des temps récents, obtenu *de la propre main* de Balzac une autorisation de mettre son *Père Goriot* à la scène. Cela avait pu se faire par l'entremise d'un certain nombre de mages. Tout allait bien, dès lors, et l'interview Balzac devenait possible. Le malheur, c'est que je me défie beaucoup des mages. Que faire, donc ? La chose la plus logique et la plus simple : interroger les balzaciens.

Comme le disait dernièrement, quelque part, M. Louis de Gramont, sauf quelques lettrés et de rares journalistes, il est fort peu de personnes qui

aient lu la *Comédie humaine.* C'est piteux, mais c'est ainsi. S'il y a cinquante balzaciens à Paris, c'est — pour parler comme ma grand'mère — tout le bout du monde. MM. Émile Zola, François Coppée et Paul Bourget me paraissent devoir être désignés comme les capitaines de cette trop faible armée de dévots. Mais, pour obtenir les renseignements précis que je désirais, je pensai à m'adresser aux auteurs du *Répertoire de la Comédie humaine.* En publiant ce travail, MM. Anatole Cerfberr et Jules Christophe prouvèrent suffisamment, me semble-t-il, qu'ils ont le culte de Balzac.

On verra, d'ailleurs, jusqu'à quel point de minutie ils ont « levé », à mon profit, le document balzacien.

Je donne les deux lettres ci-dessous dans l'ordre de leur réception. Je les livre aussi dans leur curieuse intégralité :

« Mon cher confrère,

» Vous me faites l'honneur de me demander s'il y eut des animaux dans la vie de Balzac et quels rôles ils jouent dans son œuvre.

» Dans sa vie, je n'en vois pas ; mais je n'ai pu connaître l'auteur de la *Comédie humaine.*

» Dans son œuvre, les animaux ne sont pas bien

nombreux ; mais il y en a quelques-uns d'amusants et de *nommés*, les voici :

» Un singe, dans *Les Chouans :*

» — Ecoute, Francine (dit à sa caméristе mademoiselle de Verneuil, en 1799), te souviens-tu de *Patriote*, ce singe que j'avais habitué à contrefaire Danton et qui nous aimait tant ? — Oui, mademoiselle. — Eh bien, en avais-tu peur ? — Il était enchanté. — Mais, Corentin (un policier de Fouché) est muselé, mon enfant. — Nous badinions avec Patriote pendant des heures entières, dit Francine, je le sais, mais il finissait toujours par nous jouer quelque mauvais tour » ;

» Un chat, dans *Le Père Goriot :*

» Ce félin appartient à madame Vauquer, née de Conflans, tenancière d'une pension bourgeoise, rue Neuve-Sainte-Geneviève, en 1819. Il a nom *Mistigris ;* on le voit rôder partout. Un matin, il renverse, d'un coup de patte, une assiette couvrant un bol de lait qu'il lappe en toute hâte. Sa maîtresse le gronde, il se sauve, mais revient se frotter à ses jambes. « Oui, oui, fais ton capon, vieux » lâche, » lui dit-elle. La conséquence du méfait est que le père Goriot, locataire de madame Vauquer, aura de l'eau dans son café ;

» Un autre chat, dans *Une fille d'Ève :*

» *Mürr*, commensal chéri du musicien Schmuke, rue de Nevers, à Paris, en 1835. Il avait une magnifique robe à longues soies ébouriffées, des yeux d'or ; grave il était dans sa barbe, sans inquiétude et comme maître du logis ; il jette sur madame de Vandenesse entrant « ce regard mielleux et froid » par lequel toute femme étonnée de sa beauté » l'aurait saluée. » La splendide queue de ce chat fait en partie le ménage de Schmucke. Je l'ai nommé Mürr (disait-il) « pur clorivier nodre crant » Hoffmann te Perlin, ke ché paugoube gonni » ;

» Un cheval, dans *Le Médecin de Campagne :*

» *Neptune*, cheval de bataille et favori du commandant Pierre-Joseph Genestas ;

» Une jument, dans *La Vieille fille :*

» *Pénélope*, jument normande bai brun, née en 1792. Elle était encore en 1816 l'objet des soins empressés de cinq personnes : trois domestiques, sa maîtresse Rose Cormon, l'oncle et tuteur de celle-ci, l'abbé de Sponde. Mademoiselle Cormon reportait, semble-t-il,.sa maternité rentrée sur cet animal. Il l'avait empêchée d'avoir des serins, des chats, des chiens, « famille fictive que se donnent » presque tous les êtres solitaires au milieu de la » société » ;

» Dans *les Comédiens sans le savoir*, *le Cousin*

Pons et *le Comte de Sallenauve* (suite du *Député d'Arcis* par Charles Rabou) :

» Une vieille poule noire, aux ailes ébouriffées, dénommée tantôt *Bilouche*, tantôt *Cléopâtre*, servant, dans les premières années de Louis-Philippe, aux divinations de madame Fontaine, rue Vieille-du-Temple ; « le consultant jette lui-même des grains au hasard sur des cartes, Bilouche vient les becqueter ; Astaroth se traîne dessus pour aller chercher sa nourriture, que le client lui tend, et ces deux admirables intelligences ne se sont jamais trompées ;

» Un crapaud :

» *Astaroth*, d'une dimension surprenante, il effrayait encore moins par lui-même que par deux topazes, grandes comme des pièces de cinquante centimes, et qui jetaient deux lueurs de lampes. Il est impossible de soutenir ce regard. Comme disait feu Lassailly, qui, couché dans la campagne, voulut avoir le dernier avec un crapaud par lequel il fut fasciné. Le crapaud est un être inexpliqué. Peut-être la création animale, y compris l'homme, s'y résume-t-elle ; car, disait Lassailly, le crapaud vit indéfiniment ; et, comme on sait, c'est celui de tous les animaux dont le mariage dure le plus longtemps ;

» Et, enfin, une panthère, dans *Une passion dans le Désert* :

» *Mignonne*, surnom donné par un soldat provençal, en souvenir d'une maîtresse, au fauve qu'il apprivoisait dans le désert, en 1799.

» Très sympathiquement à vous,

» JULES CHRISTOPHE. »

Voici, maintenant, la lettre de M. Anatole Cerfberr :

« Mon cher confrère,

» La *Comédie humaine* d'Honoré de Balzac fournit en animaux :

» Astaroth, crapaud, et Bilouche-Cléopâtre, poule, — au service de madame Fontaine, nécromancienne, sous Louis-Philippe ;

» Courant, chien au service de Michu, en France, dans l'Aube, vers le commencement du dix-neuvième siècle. — Plein de flair ;

» Abd-el-Kader et Fleur-de-Genêt, chevaux (Voir *Béatrix*, fragment de la *Comédie humaine*) ;

» Neptune, cheval (V. *le Médecin de campagne*, fr. de la *C. h.*) ;

» Patriote, singe, mêlé à l'existence de Marie de Montausan, l'espionne des *Chouans ;*

» Pénélope, jument d'Alençon : date de naissance : 1800 ; date du décès : 1816 ; tendrement chérie de Rose-Victoire du Bousquier, sa maîtresse ; morte pourtant victime des mauvais traitements de ladite ;

» Mistigris, chat de madame Vauquer : sorte d'inconscient balai contre la poussière de l'immeuble de la rue Neuve-Sainte-Geneviève... ;

» Mignonne, panthère : compagne amoureuse d'un soldat français, originaire de la Provence, égaré, voici bientôt cent ans, parmi les sables de l'Egypte ; désignée Mignonne, — déjà le surnom, d'ailleurs parfaitement ironique, d'une grisette appelée réellement Virginie et revêche et jalouse amie de cœur du Provençal d'*Une Passion dans le Désert.*

» L'auteur de la *Comédie humaine* vécut retiré, absorbé et excédé de travail, et les habitudes, mœurs, caractère, façons d'agir, prédilections et faibles de l'homme intime demeurèrent assez ignorés.

» Du corbeau il aimait la plume, et, écrivant, composant, usait exclusivement de l'aile taillée, arrangée, de cet oiseau rongeur de cadavres.

» Le domestique d'un châtelain de Touraine, hôte de Balzac, recevait mission de quérir et de réunir la dépouille apprêtée du volatile indiqué, (détail spécialement recueilli d'un contemporain debout encore !).

» Vous possédez maintenant l'historiographie, la psychologie, la physiologie réclamées.

» Cordialités.

» ANATOLE CERFBERR. »

M. Henry de Braisne m'était connu également pour l'enthousiaste estime en laquelle il tient Balzac. C'est lui qui eut, un jour, la fantaisie de cataloguer par professions tous les personnages de la *Comédie humaine*. Du reste, sa double qualité d'ancien rédacteur en chef du *Balzac* et d'ancien secrétaire du feu Comité de la statue me le rendait précieux pour ce que je me proposais.

M. Henry de Braisne a bien voulu m'adresser ces quelques lignes intéressantes :

« Mon cher Confrère,

» Aux Jardies, Balzac posséda un chien très obéissant, nommé Turc, qu'il affectionnait particulièrement. Dans ses livres, les animaux ne tiennent que la place impersonnelle tenue chez nous

par les bêtes de somme. Peintre exclusif de la Société, Balzac les observa peu. Et eût-il voulu se faire leur historiographe que le temps lui eût manqué. Certes, dans *Modeste Mignon*, dans *Une ténébreuse affaire,* dans *le Lys dans la vallée*, etc., etc., les chevaux, par exemple, jouent un indispensable rôle ; mais ce n'est que dans *le Médecin de campagne* qu'on voit un acteur de la « Comédie humaine » — le commandant Genestas — s'intéresser fortement à son cheval. Ce cheval s'appelait Neptune. Quant à Mignonne, la panthère d'*Une Passion dans le Désert*, elle vécut, comme vous le savez, l'égale du soldat égaré, et non pas une inférieure distraitement choyée par son maître.

» Prenez-vous vos grands hommes avant le collège ? Si oui, je puis vous dire qu'une des premières affections de Balzac enfant, lors de son premier voyage à Paris, en 1804, avait été pour Mouche, le gros chien de garde de ses grands-parents. Il en rêvait, il en parlait constamment, à son retour en Touraine.

» Il existe même. une anecdote gentille à ce sujet. Un soir que la grand'maman de Paris avait fait venir la lanterne magique, Balzac n'apercevant pas parmi les spectateurs son ami Mouche, se lève en criant d'un ton d'autorité : « Attendez ! »

Puis, il sort du salon et rentre traînant le bon chien, à qui il dit : « Assieds-toi là, Mouche, et regarde ; ça ne te coûtera rien, c'est bon papa qui paie ! »...

» A vous, bien cordialement.

« HENRY DE BRAISNE. »

Il ressort, en somme, de cette triple consultation que Balzac n'eut guère souci des bêtes.

Je n'ai ni le courage, ni la prétention de lui tenir rigueur de cette quasi-indifférence, quand je songe qu'il n'a délaissé les bêtes que pour mieux s'occuper de la plus grosse d'entre elles, — qui est l'homme.

III

EDMOND DE GONCOURT

Visite au « grenier des Goncourt ». — L'agonie des singes. Cocoli et Vermillon. — Une lecture. — En silence. — Mi.

A dix heures du matin, je sortis de la gare d'Auteuil. Le boulevard de Montmorency gardait son calme habituel, s'allongeant en une perspective de solitude. Matinée morne, tout ouatée d'un brouillard pénétrant; matinée d'un de ces jours gris, spéciaux aux hivers de Paris, et dans l'air desquels — ont écrit les admirables frères de Goncourt — une tristesse grise flotte. Alors, « ce qu'il y a de jour est comme le cadavre du jour ». Les tons mornes de ce matin-là étaient en harmonie avec la couleur du penser particulier qui m'absorbait. Au risque de paraître puéril, je songeais que c'était bien là une teinte de temps à souhait pour évoquer,

en compagnie du survivant auteur de *Manette Salomon*, la mort pitoyablement touchante de Vermillon, le singe de Coriolis et l'ami de cœur d'Anatole.

Bien qu'il fût au travail et que ce ne fût point jour de réception, M. Edmond de Goncourt voulut bien consentir à me recevoir, et il me fut ainsi accordé d'entrer dans cette demeure où l'art — dans ce qu'il a de plus exquis, de plus rare comme de plus pur — a élu son domicile, et à propos de laquelle, le 1er avril 1879, le maître traçait ces quelques lignes : « Il me prend des mélancolies, en pensant que tout ce que je fais pour faire de cette maison d'Auteuil un domicile de poète et de peintre, tout cela est fait pour un bourgeois quelconque, très prochain... »

J'expose rapidement le but de ma visite.

— Vous voulez que je vous parle de Vermillon? » questionne amènement M. Edmond de Goncourt. « J'ai dû faire beaucoup d'observations sur les singes avant que de faire vivre et mourir celui-là dans *Manette Salomon*. Mon frère avait un goût de singe; je veux dire qu'il aimait les singes. Rue Saint-Georges, à Paris, nous en avions eu un pendant plus d'un an. Nous l'appelions Cocoli. J'ai, parmi les dessins de mon frère, une aquarelle

représentant cet animal, sur lequel j'avais pris déjà force notes, et qui, s'étant, un matin, laissé choir du quatrième dans la rue, se tua.

» Cette fin violente de Cocoli ne m'avait pas permis d'étudier, comme je le désirais, dans toutes ses phases et péripéties, la normale façon de mourir d'un singe. Mais, je demandai à un naturaliste du Jardin des Plantes de vouloir bien me faire avertir dès qu'un singe entrerait en agonie. L'occasion ne se fit pas trop attendre. Vous savez combien cette espèce d'animaux s'acclimate mal en France, et que tous les types qu'on nous en envoie s'en vont, rapidement ravagés par la tuberculose? Le savant M. Pouchet me prévint donc un beau jour, et je m'en fus voir une de ces pauvres bêtes trépasser lentement.

» L'agonie du singe est tout humaine. C'est comme un enfant qui mourrait. Absolument. De l'enfant qui s'éteint le singe mourant nous montre toute la gesticulation petite et réflexe; il a des regards pareils, un identique amincissement des traits, et ses mains, même, semblent mimer aussi des tortillages de drap...

» Mais, que voulez-vous que je vous dise? Il faudrait parcourir *Manette Salomon* pour vous rappeler... Attendez un peu... »

Et le maître, après m'avoir laissé seul un court instant, revient tenant en ses mains amoureuses un exemplaire du livre habillé d'un chef-d'œuvre de reliure. Et puis, s'étant rassis, après un doux-bruissant feuillètement de vélins, le maître se met à lire, en un rythme de mélopée dormeuse et qui sombre par instants dans une note basse, toujours la même. C'est une lecture en mineur qui chantonne gris dans le gris de la matinée morne, tout ouatée de brouillard au dehors. C'est l'histoire cocasse et, aussi, doucement déchirante de ce Vermillon, ainsi dénommé parce que, à côté d'Anatole, le rapin blagueur, « il avait contracté le goût de la peinture, un goût qui l'avait d'abord mené à manger des vessies de couleur; puis, saisi par une rage de gribouiller du papier, il s'était mis à arracher des plumes aux malheureuses poules du portier, à les tremper dans le ruisseau, et à les promener sur ce qu'il trouvait d'à peu près blanc... »

— Je tiens ce détail — s'interrompit M. de Goncourt — de Giraud, vous savez? celui qui a peint ce tableau fameux représentant un garde-française cheminant à travers blés avec une petite femme sur le dos. Oui, Giraud avait eu un singe qui barbouillait avec des plumes volées sur le vif.

Et la mélopée reprend, en son rhythme dormeur et pleurard un peu...

Tous les jeux de la physionomie de Vermillon sont merveilleusement notés; notés « les impressions fugaces et multiples traversant ces petits animaux, l'air inquiétant de pensée qu'ils ont, le ténébreux travail de malice qu'ils semblent faire, leurs gestes, leurs airs volés à l'ombre de l'homme, leur manière grave de regarder avec une main posée sur la tête, tout l'indéchiffrable des choses prêtes à parler qui passent dans leur grimace et leur mâchonnement continuel »...

Ensuite, quand ce farceur d'Anatole lâche dans l'atelier le petit cochon gagné à une loterie, c'est une scène de désopilement pour la récitation de laquelle la voix de M. de Goncourt passe du mineur au majeur... « Le petit singe, avec ses inquiétudes nerveuses, avec sa mine de voleur, aplati, rasé, collé sur le dos de cette bête de graisse, se rattrapant et se raccrochant dans des pertes d'équilibre continuelles, — c'était un spectacle du plus prodigieux comique, où un philosophe aurait peut-être vu l'Esprit monté sur la Chair et emporté par elle. »

Mais la voix de l'illustre lecteur se mouille de compassion, car voici la narration de l'agonie. Vermillon se meurt. « La paresse dolente, la peine

de ses mouvements, la paralysie de ses gamineries et de sa diablerie, ce qu'il y avait de la douleur d'un visage sur sa mine en faisaient comme un petit malade approché tout près de l'homme et de sa pitié par cet air de souffrance humaine qu'à la souffrance des animaux... »

Et toute cette longue histoire de l'enterrement du petit cadavre, dans une allée écartée du bois de Boulogne, par les soins pieusement fraternels de cet excellent Anatole («... Pauvre vieux, te voilà donc lancé dans l'éternité, dans cette grande canaille d'éternité !... »), — cette histoire est bien près de m'arracher de vraies larmes.

... Le maître a fermé le livre, et, maintenant, familièrement, il se remet à parler.

— Après ça, n'est-ce pas? on ne peut pas dire que je n'aime pas les bêtes ! Cependant, je n'en ai guère autour de moi. C'est que je suis un être qui déteste avant tout le bruit. C'est pourquoi je n'ai pas de chiens ; et, pourtant, je les aime, ces animaux-là. Mais ils sont bruyants, voilà le malheur. Je suis déjà bien assez ennuyé à cause de ceux du voisinage. Depuis toutes ces histoires de voleurs et de cambrioleurs, c'est une plaie dans les environs. Ils ont, partout, de ces grands chiens Bismarck qui font un tapage effroyable, la nuit, et

m'empêchent souvent de travailler. Je vous réponds bien que, si j'étais plus jeune, je déserterais.

» Moi, comme homme de silence, je n'ai eu que des poissons...

» Eh bien! non, je ne me rappelle pas, dans mes livres, une autre bête que ce Vermillon. Mais il se peut que j'oublie... Demandez donc à madame Daudet : elle connaît mes livres beaucoup mieux que moi. »

Je m'étais levé, et, tout en remerciant le maître de son affabilité, j'avais entre-bâillé la porte du cabinet de travail, quand je sentis soudain quelque chose de souple glisser prestement entre mes jambes.

— Tiens! s'écria M. de Goncourt, c'est toi, Mi?

— Pardon, fis-je alors, un peu inquiet, mais ne m'aviez-vous pas dit, cher maître, qu'à part les poissons...?

— Ah! je vous jure que j'avais bien oublié ce pauvre chat. Eh bien! figurez-vous qu'il y a huit mois, pendant une de mes flâneries dans mon jardin, ce chat, qui était alors tout petit, vint se jeter sur mes jambes et sembla véritablement me supplier de lui donner l'hospitalité. Je n'ai jamais aimé les chats, et, cependant, je me trouvai faible devant celui-là... Aujourd'hui, cette pauvre bête

est enrhumée ; elle tousse et râle comme une personne, et, cela va probablement vous faire rire, j'en suis tout préoccupé... »

... Mi, la queue en cierge, me fit société jusqu'à la porte de la rue.

IV

BARBEY D'AUREVILLY

Entrée de Démonette chez Barbey d'Aurevilly. — Une tape à la Prémare. — Le peintre de Démonette. — L'influence de madame Cottin. — Bataillon jaloux. — Compagnons nocturnes. — La femme d'Edgar Poe. — Démonette parle.

Mademoiselle Louise Read a été l'amie dévouée de Barbey d'Aurevilly. Je n'ai point à dire ici mon admiration pour celui que quelqu'un a appelé le Connétable des Lettres françaises. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la « galerie posthume » de cette présente enquête sur l'amour des bêtes chez les intellectuels, — galerie nécessairement restreinte et composée uniquement de ceux vers qui allèrent, vont et toujours iront mes préférences littéraires, — j'ai tenu spécialement à faire figurer un des premiers l'auteur des *Diaboliques*.

Voilà pourquoi je suis allé chez mademoiselle Read.

J'ai trouvé mademoiselle Read avec sa mère dans leur salon du quatrième étage du n° 2 du boulevard Saint-Germain. Dès en entrant, une forte odeur de chat me saisit aux narines, et je remarquai tout de suite les coupons de coutil pliés en double jetés sur tous les fauteuils et sur toutes les chaises de l'appartement. Ah! c'est que Démonette, la chatte de Barbey d'Aurevilly, recueillie pieusement par mademoiselle Read, règne ici sans partage avec toute sa descendance respectée, et que, si ces dames n'y prenaient un peu garde, le mobilier serait vite en lambeaux.

Je fus reçu avec une grâce impossible à dire par la mère et la fille, qui sont bien les femmes les plus distinguées et les plus aimablement spirituelles qu'on puisse rêver.

— Mademoiselle, je suis venu pour que vous me parliez de Démonette, s'il vous plaît.

— Rien ne saurait me plaire davantage, me répondit mademoiselle Read; et, après m'avoir offert un siège auprès d'elle, elle commença.

— Démonette, ou plutôt Desdémone — Démonette *dans l'intimité*, disait son maître — fut nommée ainsi dès son arrivée rue Rousselet, un soir

de septembre, en 1884, — très timide arrivée de la pauvre toute petite, qui se cacha et fut invisible jusqu'au lendemain. Elle fut donnée à M. Barbey d'Aurevilly par madame Constantin Paul, la femme du médecin. Cette dame, qui avait chez elle une chatte superbe, dînant chez Coppée avec M. d'Aurevilly, lui posa à brûle-pourpoint cette question : « Si j'ai un chat noir de ma belle chatte, un chat comme elle, le voulez-vous ? » Et quelques jours après, au commencement d'août, un petit frère et une petite sœur noirs virent le jour. Démonette n'avait donc guère plus d'un mois quand on l'apporta rue Rousselet. Dès lors, elle ne quitta plus guère le bureau de son maître, s'installant sur le papier blanc, et, mieux encore, quand ces grandes feuilles de papier écolier — sur lesquelles il écrivait ses articles ou ses romans — se remplissaient de lignes toute fraîches d'encre ; et, alors, que de mouvements de queue les agrémentant de hachures !

« Le bonheur de son maître était aussi de partager son repas avec elle ; et comme elle en savait l'heure ! Installée sur une chaise près de lui (ainsi que dans le dessin d'Ostrowski dans la *Revue illustrée* du 1er janvier 1887), et mettant parfois les pattes sur la table, il faut bien l'avouer, M. d'Au-

revilly lui choisissait les meilleurs morceaux. Et comme il riait, lorsque Démonette, se trompant, ayant saisi un petit croûton de pain, l'envoyait de sa patte, avec mépris, rouler au fond de la chambre !... Cette même petite patte — car Démonette n'était pas endurante — lançait parfois des tapes légères à son maître : « Une tape à la Prémare ! » s'écriait-il gaiement, se rappelant une vieille dame (madame de Prémare) dans son enfance, qui leur administrait ainsi, à ses frères et à lui, de fréquents, familiers et tendres reproches.

» Vous voyez, là, au-dessus du fauteuil de ma mère, ce portrait de madame Ackermann? C'est Léon Ostrowski, un jeune peintre de grand talent, mort au Tonkin, pendant la campagne, qui l'a dessiné. Eh bien! c'est ce même peintre qui a fait le portrait de Démonette. La petite toile — noir et or sur fond rose — la représente à quatre mois à peine, attendant son maître, alors à Valognes. Sur ce portrait, elle a au cou, nouée de côté, une cravate à dentelles vert d'eau de son maître, et qui lui va si bien !... « Des yeux d'or dans un morceau de velours noir », ainsi la décrivait Barbey d'Aurevilly. La toile, surmontant sa table de travail, portait ses armes dans un coin à droite, en haut.

» Demi angora, — comme Nicolette, qui vous regarde en ce moment, avec une si apparente curiosité, — la première petite chatte de Démonette appartient à la comtesse T... Gâtée et adorée comme sa mère, elle a été appelée Malvina, — sa belle maîtresse venant de lire, quand on la lui donna, le célèbre roman de madame Cottin... Ce nom amusait tant M. d'Aurevilly !...

» L'année d'ensuite, Spirito vint au monde. « Ma chatte s'est mésalliée ! » s'écriait avec un ton de comique reproche, M. d'Aurevilly, qui, néanmoins, s'attacha à Spirito, infiniment plus tendre que « l'*Archiduchesse* Démonette », comme il l'appelait aussi ! Et, en effet, la distinction de Démonette est incomparable. Et quel ton fauve superbe que celui de sa fourrure ! — le soleil entrant à flots par la fenêtre ouverte... Les meilleurs rapports s'établirent entre la mère et les fils. Mais à dater de ce moment, un très beau chat tigré — qui visitait souvent, même depuis la présence de Démonette, aux heures de repas, la chambre hospitalière, et qui, né pendant la publication de l'*Histoire sans nom*, avait été nommé Bataillon — ne revint plus. La jalousie est aussi marquée chez les animaux que chez les hommes, et, hélas ! les pères n'y tardent pas à jalouser férocement leurs propres fils !...

Mais Bataillon n'est pas le père de Spirito. Et il cessa pourtant de gratter à la porte ou de s'introduire à la suite du déjeuner.

» A Valognes, Barbey d'Aurevilly avait eu une chatte aussi, qu'il appelait Griffette. Et un des grands attraits des soirées qu'il passait là, chez son ami le grand artiste Armand Roger, c'était de cet ami le beau chien et sa famille de chats vivant en bonne harmonie et l'accueillant, lui, d'Aurevilly, avec transports. Vous vous rappelez que le maître a, dans la *Vieille Maîtresse*, décrit deux chiens danois, Titan et Titania, desquels il a dit qu'ils étaient « d'une vigueur de lignes et d'un éclat de robe qui les faisaient ressembler à deux fabuleux tigres blancs apprivoisés »... Je me souviens que M. d'Aurevilly parle, dans sa correspondance, du chien et des chats d'Armand Roger. Voulez-vous que nous recherchions cela, monsieur? »

J'acquiesçai sans mot dire, car je n'aurais eu garde de rompre le charme véritable sous lequel j'étais depuis que mademoiselle Louise Read s'était mise à me parler... Je ne sais si je suis parvenu — à l'aide de simples notes — à restituer tout l'exquis de ce verbiage plein de cœur et d'esprit d'une telle intellectuelle ! Il me paraît, quoi qu'il en soit,

difficile que tout ce récit, où se mêlent si intimement deux vies, celle d'une chatte et celle d'un grand homme, n'ait pas prévenu, en faveur de la « récitante », tout lecteur tant soit peu sensitif...

Mademoiselle Read, qui avait disparu dans une chambre voisine, revint s'asseoir près de moi, et, après avoir feuilleté la correspondance du maître, elle se reprit à parler.

— Voyez, monsieur, voici ce que Barbey d'Aurevilly écrit de Valognes en 1887 : « Mes chats... je les caresse tous les soirs sur le dos des chats de Roger qui en a trois, et un chien qui s'appelle *Loulou*, comme le chat d'Augustine , mais qui n'est pas farouche et rebelle comme le chat, car lui, ce chien, a la fureur *saltatrice* des caresses. Tous les soirs que je suis là, il ne cesse pas d'être littéralement fou. Je l'aimerais trop si je l'avais à Paris !... » ... Et, tenez, de Valognes encore : « Comme Démonette serait jolie ici avec sa fourrure noire, cette princesse de Mauritanie, dans ce grand appartement où tout est jaune (le fard des brunes !), meubles et tentures !... Hélas ! je n'ai pas mes chats, mes compagnons nocturnes, à caresser ! » Vous voyez, monsieur, combien il aimait ses chats et à quel point Démonette lui manquait !... Ah !

quelle petite sotte que cette Démonette, qui ne veut pas se faire voir! »

Et, se levant, mademoiselle Read se mit à appeler, avec tant de câlinerie inexprimable dans la voix :

— Démonette, ma Démonette!... Oh! la vilaine! Fi!... Vous verrez qu'elle ne se montrera pas, vous verrez cela!... Ah! que je regrette que vous ne la connaissiez pas, que vous ne voyiez d'elle que la fourrure noire de son fils, et non ses yeux à elle!... Hier, pendant notre réception à ma mère et à moi, elle se montrait, à madame Halévy et à M. Havet, si luxueuse, si élégante! Et on l'admirait tant!... Si vous saviez comme la pauvre petite fut impressionnée par la mort de son maître! Elle ne voulait plus quitter le triste lit; et ses yeux avaient une telle expression de terreur et d'effroi!... Trois jours après, elle mit bas avant terme des petits morts, à l'exception d'une chatte pâle et blanche et grise, qui reste mignonne et fine, pesant à peine, et qui a gardé, des circonstances de sa naissance, les yeux de sa mère, un regard égaré et des allures bizarres et craintives. Elle se cache, elle disparaît comme une flèche, — une folle. Et elle est sensible à l'excès... Ah! les chats, les chats!... »

En parlant, mademoiselle Read avait ouvert un

volume de *Les Œuvres et les Hommes*, et elle semblait y chercher un passage spécial.

— Les chats reprit-elle, préoccupaient vivement Barbey d'Aurevilly. Ah ! fit-elle tout à coup avec la joie de sa trouvaille, veuillez donc lire cette phrase saisissante écrite par lui à propos de la mort de la femme d'Edgar Poë.

Et je lus : «... Sa femme qu'il avait épousée par amour et qu'il avait adorée toute sa vie avec une impeccable fidélité, mourut devant lui, sur une planche, roulée dans les haillons d'un vieux châle et littéralement sans chemise, n'ayant pour réchauffer son agonie que le corps de son chat, qu'elle s'était mis sur la poitrine. »

— Vous savez, monsieur, que Coppée est de retour avec ses trois chats ? Si vous allez le voir et que je sache quand, j'irai vous montrer chez lui le portrait de ma Démonette, lequel est, pour l'instant encore, chez l'encadreur... Ah ! j'allais oublier de vous dire que Démonette *parle*. Combien son maître était ravi quand il m'entendait lui demander : « M'aimes-tu ? » et qu'elle entr'ouvrait sa jolie petite bouche rose, — si rose dans ce noir ! — et qu'une douce petite voix me répondait tendrement !... Je ne sais si Octave Mirbeau s'en souvient, mais en septembre 1888, dans une visite rue

Rousselet, chez M. d'Aurevilly, qui avait pour lui la plus vive amitié, il avait été frappé de cette manière de répondre de ma chère petite chatte.

V

MADAME ACKERMANN

Les chiens de madame Ackermann. — Coup de forçats. — Mot d'une femme de ménage. — Réveillon d'Allemand. — Entre serins. — Les cloportes, les arbres, les fleurs. — Démonette miaule. — Des amours de chats. — L'araignée de mon arrière-grand'mère.

Je le répète, j'étais sous le charme, et, à la façon des Anglais au théâtre, j'avais des tentations de m'écrier : Encore ! encore !... D'ailleurs, chez mademoiselle Read, je sus faire vibrer une autre note en évoquant le nom de madame Ackermann. Or, il se trouve que cette sublime athée, plus athée que Lucrèce lui-même, aimait passionnément les animaux.

— Elle avait, me dit mademoiselle Read, quand elle habitait Nice, c'est-à dire à *la Lanterne,* — une heure et demie de montée depuis Nice, — deux

chiens, vrais chiens de berger, de la race des loups, mais tous deux fort doux. Elle voulait qu'ils fissent peur, mais ne tenait pas, disait-elle, à ce qu'ils dévorassent les gens. L'un se nommait Lion, et l'autre, Loup. Quand elle passait dans les rues, chacun s'écartait pour lui livrer passage ; ses compagnons faisaient une peur atroce. Elle les tenait en laisse avec une chaîne ; la corde consacrée n'aurait pas suffi. C'était, à proprement parler, deux effrayants molosses. Ils tiraient sur la chaîne et l'entraînaient souvent en tous sens. Elle arrivait chez sa sœur, à Nice, harassée par ce combat... Une des histoires qu'elle racontait souvent est celle d'un de ses chiens qui avait eu la patte blessée, je ne sais plus comment, et qu'elle avait dû conduire chez le vétérinaire. La bête, malgré l'ennui et la souffrance, tendait sa pauvre patte avec résignation, pour qu'il la pansât, et lui léchait les mains. Un jour, ce chien jappa à cette porte. On vint ouvrir. Il n'était pas seul : il amenait un autre chien, blessé aussi. Chez sa maîtresse, il *sonna* un jour, amenant une petite troupe d'autres chiens, qui le suivaient et attendirent à la porte qu'on la leur ouvrît. C'était pour les faire profiter du repas !

» Madame Ackermann a très souvent parlé de ses chiens devant une de mes amies, qui me disait,

il y a quelques jours : « Vous savez comme madame Ackermann revenait volontiers sur les mêmes sujets? Vivant seule aux environs de Nice, elle avait pour unique société et pour défenseur son grand chien Lion. Elle attribuait à ce compagnon non seulement une réelle intelligence, mais de la conscience et un sentiment moral élevé. Ce chien fut tué par des forçats, qui exécutaient des travaux dans le voisinage et le trouvaient trop bon gardien. Madame Ackermann lui donna pour successeur un chien de boucher, je crois, qu'elle se procura à Nice. Ce fut un défenseur redoutable. J'ignore quelle fut sa fin. Avez-vous remarqué — me disait aussi mon amie — que chacun attribue à ses animaux comme à ses enfants, une intelligence surprenante? Cela vient, affection à part, de ce qu'on les observe de près. Les bêtes, de même, diffèrent entre elles tout comme les gens, mais toutes ont des idées, qu'elles expriment dans une langue étrangère ; de là notre difficulté à les bien comprendre.... »

» Une jolie histoire est celle que madame Ackermann aimait tant à dire : Une excellente femme, qu'elle eut à son service, avait une chatte. Madame Ackermann, un jour, demanda à sa femme de ménage si sa chatte avait eu des petits. « Comment,

madame ! moi, une mère de famille, j'aurais chez moi une chatte déshonorée ! »

» A Berlin, lorsque notre vénérable amie épousa le Franc-Comtois Paul Ackermann, celui-ci possédait une superbe chatte blanche, qu'il aimait beaucoup et à laquelle elle s'attacha d'autant plus. Hélas ! aux fêtes de Noël, une année, elle disparut... Il faut bien qu'un bon Allemand ait de quoi souper, ce jour-là.

» Je me rappelle encore une histoire de serins ayant appartenu à madame Ackermann. L'un d'entre eux était devenu très vieux et infirme, et les autres, à tour de rôle, lui apportaient dans leurs petits becs la nourriture, et le soignaient.

» Et maintenant, monsieur, si vous voulez avoir une idée un peu complète du cœur excellent de cette femme que M. le duc de Broglie a si étourdiment jugée, voyez, dans son autobiographie, ceci : « Mes meilleurs moments étaient ceux que je passais assise dans un coin du jardin à regarder s'agiter les moucherons, les fourmis, et autres insectes, les cloportes surtout. Je me sentais une sympathie toute particulière pour cette petite bête laide et craintive. J'aurais voulu, comme elle, pouvoir me replier sur moi-même et me dissimuler. De ce commerce il m'est

resté une grande tendresse pour « tout ce qui a vie. » Et, dans ses *Pensées d'une solitaire* : « Je me compare à ces insectes qui, réfugiés à l'extrémité d'une branche, dans une feuille, s'y tissent une enveloppe fine où s'ensevelir. La solitude est ma feuille ; j'y file mon petit cocon poétique »... Lisez encore : « Mon premier soin, lorsque je me lève, est d'aller voir comment mes arbres ont passé la nuit, mes arbres fruitiers surtout. Quelle vivante image de la bonté que ces êtres muets qui tendent vers nous leurs bras chargés de présents ! » Je trouve cette dernière pensée si belle ! dit Mademoiselle Read. « Et, en effet, les arbres, les plantes n'ont-ils pas une existence aussi, et ne semblent-ils pas souffrir parfois ? Une fille du docteur Letourneau pleurait, toute petite, à Florence, quand on coupait une fleur sur sa tige... »

Un miaulement d'une douceur étrange se modula soudain dans un coin fort encombré de meubles. Mademoiselle Read s'élança dans cette direction et se mit à adresser à Démonette — car il paraît que c'était elle — les plus pressants appels. Mais Démonette resta sourde et tapie.

— « Je suis désolée, vraiment, soupira mademoiselle Read. Oh ! cette Démonette !... A propos d'elle encore, monsieur, vous ai-je dit que M. d'Au-

revilly savait toujours, quelques instants avant, mon arrivée, par elle, qui relevait ses oreilles, et m'attendait, les narines en éveil, sur un petit meuble près de la porte, comme si elle m'avait sentie entrer dans la rue? Et quand je me préparais à partir, elle était tout agitée et se faisait caresser avec insistance pour me dire adieu... A présent, toute la petite troupe — Démonette et Chiffonnette en tête (les plus âgées) — se précipite au-devant de moi, reconnaissant mon coup de sonnette, et rien n'est joli comme cette petite course. Et quand ils me voient mettre mon chapeau, ils viennent aussi tous m'apporter leur front pour se faire embrasser et caresser comme des enfants...

» Mais je cause, je cause, je bavarde, et le temps — votre temps — passe!... Tenez, pour finir, voulez-vous une histoire d'araignée? La voici, si vous croyez que même cet horrible animal puisse offrir quelque intérêt et qu'on doive vraiment ajouter foi à des preuves de son intelligence.

» Pélisson est célèbre pour avoir élevé une araignée, a dit Chateaubriand ; et l'illustre astronome Lalande l'était, lui, pour les manger, — le fait est bien connu... Vous avez déjà, sans doute, entendu parler du sentiment musical de l'araignée?... Vous riez? Vous allez voir que tout cela s'enchaîne.

» La grand'mère de maman, la sœur de Ramond — le savant et le membre de l'Assemblée nationale, qui avait quitté Paris avec elle avant 93 pour se réfugier aux Pyrénées (c'est lui que Michelet appelle : *l'Amant du Mont Perdu*) — s'était aperçue que, chaque soir, quand elle se mettait à son clavecin, aux premiers accords, une araignée descendait, elle ne savait d'où, pour l'écouter ; et elle l'avait prise en grande affection, interdisant aux domestiques d'épousseter dans ce coin-là du salon. Un jour, Lalande, qui aimait la musique, était venu écouter mon arrière-grand'mère, et la pauvre bête, comme chaque soir, quitta sa cachette. Elle venait jusque sur le clavier. Dès que Lalande l'aperçut, il se précipita et l'avala. Ma pauvre grand'mère en eut le plus grand chagrin. Elle s'était fort attachée à cette araignée »...

VI

ERNEST RENAN

Le meilleur élève de madame Viardot. — Un cueilleur de fraises. — La bonhomie de M. Renan. — Petites vies. — Lundi et jeudi. — Sous les bombes. — Les Cartésiens et les bêtes. — Ce que dit le portrait d'Honnête-Homme.

Au cours de la visite que j'ai faite à mademoiselle Louise Read pour obtenir d'elle des souvenirs sur Barbey d'Aurevilly et sur madame Ackermann, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer chez elle une amie de la famille Ernest Renan, et, naturellement, je n'ai eu garde de laisser échapper une si bonne occasion de me faire donner d'amples détails sur les sentiments de l'illustre auteur de la *Vie de Jésus* à l'égard des bêtes.

Fort obligeamment, cette dame se plia à mon

désir, et je passai un quart d'heure exquis à recueillir les perles tombées, en la circonstance, de cette bouche spirituelle et gracieuse. Décidément, les femmes seules savent mettre un tel charme dans leurs causeries.

— J'ai, me dit donc cette dame, j'ai entendu M. Renan lui-même conter que, dans son enfance, il avait un chien jaune nommé Jocko, qui, ayant remarqué qu'on faisait maigre au logis tous les vendredis, cachait des os le jeudi.

» J'ai connu personnellement les bêtes de M. Renan, et leur souvenir m'est très présent.

» D'abord, une grosse chienne de race maltaise, — si elle avait une race quelconque, — nommée Corah, ou Madame Corah, car c'était une personne. Elle demandait, des yeux, à son maître de la laisser monter sur son fauteuil ou sur le lit, et celui-ci, avec sa politesse invétérée, répondait : « Oui, Corah, je vous le permets, » car jamais il ne la tutoya. Corah, fort gourmande, allait *quêter*, à l'heure des repas, chez des voisins inconnus à ses maîtres. On l'envoyait chercher pour distraire un enfant malade. Elle avait une progéniture hideuse, que de bonnes âmes se disputaient.

» Je me souviens encore, à Sèvres, d'un petit monstre nommé Melchior, qu'un voisin de cam-

pagne complaisant allait chercher à la cave pour me le faire admirer...

» Coco était un perroquet gris et rose, ayant appartenu à Desclée. Comme son instruction avait été négligée, ses connaissances étaient incohérentes. Quand on passait près de lui, dans l'obscurité, il murmurait : « Embrassez-moi. » C'est tout ce qu'il avait appris chez le pauvre Frou-frou. Depuis, il s'était perfectionné. *Il sonnait du cor faux*, comme les amateurs des bois de Sèvres ; il toussait comme les enrhumés de ses amis ; parfois, il se mettait sur la poitrine de son maître, les ailes étendues, et M. Renan le caressait tout en causant. « Je suis son dieu, à cette bête », disait-il. Coco l'appelait *Bravo*, nom qu'il ne donnait à nul autre et que personne ne lui avait appris... Comme il abusait de sa liberté pour déchirer les rideaux et les tapisseries, une personne de la famille lui donna une chambre dans l'ancien atelier d'Ary Scheffer.

» Après la guerre, madame Viardot s'y était installée. Coco était devenu son meilleur élève et faisait enrager une jeune Suédoise en exécutant les roulades qu'elle manquait. Il imitait aussi le bruit de la conversation de la pièce voisine.

» Minet, lui, était un chat trouvé. Il avait été

apporté rue de Tournon pour combattre les rats qui envahissaient l'appartement et menaçaient les livres. On n'a jamais su son âge. C'était un gros et beau chat tout noir, avec quelques poils blancs au cou et au ventre. Quand la famille se transporta au Collège de France, Minet témoigna la plus vive indignation. Le premier soir, après la translation, comme son maître tardait à se coucher et à lui livrer son habit, Minet se mit en face de lui et lui adressa des remontrances. M. Renan y fit droit aussitôt. Il s'étendait parfois sur des papiers placés sur le bureau, et on attendait patiemment qu'il se levât de lui-même. Minet passait ses étés en Bretagne. On le transportait partout dans son panier. Il se promenait, le soir, dans le jardin, et la voix de sa maîtresse avait seule le pouvoir de le faire rentrer. Je l'ai vu souvent suivre les promeneurs en cueillant des fraises et les choisissant *à point* avec un jugement très sûr.

» Un soir de l'automne dernier, il s'est caché, pour mourir, sous le lit de sa maîtresse. Mais, quand elle fut couchée, il fit un effort pour se mettre, comme de coutume, sur la couverture. Elle l'y aida. Le lendemain, madame Renan trouva Minet raidi au pied du lit. »

.... Quelques jours après ma conversation avec

l'amie de mademoiselle Read, je m'en fus au Collège de France, et, ayant gravi les deux premiers étages de l'escalier A, je sonnai à la porte de gauche.

— Monsieur Renan est-il là?

— Oui, monsieur.

Une minute après, j'étais invité à passer de l'antichambre toute tapissée de livres dans l'harmonieux cabinet de l'éminent directeur...

Tous ceux qui ont, une fois, approché M. Ernest Renan ont gardé de son accueil un souvenir presque attendri. Du moins, c'est ainsi que je l'imagine. Pour ma part, et bien qu'on m'en eût dit déjà, je ne m'attendais pas, certes, à cette bonhomie si parfaite, je dirai même si décisive; et j'avoue que pareille simplicité de manières, chez un homme en somme si choyé de gloire, me stupéfia, oui, jusqu'à l'attendrissement.

Avant d'entrer chez M. Renan, j'étais assez embarrassé de mon personnage. J'envisageais non sans crainte la futilité de ma démarche : quelle face prendrait le directeur du Collège de France, messieurs, en écoutant mes billevesées? Mais, une fois en présence de l'illustre académicien, je sentis mes esprits me revenir à flots, car je vis bien tout de suite que je n'avais rien à redouter de M. Re-

nan et que sa face ne se départirait point de ce sourire de paix, presque de béatitude, qui faisait de la physionomie de ce démolisseur de dogmes la physionomie la plus indulgente au monde...

— Tout cela est exact, admirablement exact ! s'écria M. Renan quand je lui eus rapporté les détails fournis sur ses relations avec les bêtes. Il n'y a rien à y changer, rien du tout. Oui, oui, Jocko, madame Corah, Coco, Minet, oui, oui, tout est vrai, parfaitement vrai. Ah ! j'ai beaucoup aimé ces pauvres bêtes !... Croyez, monsieur, que s'il y a des êtres vivants dans d'autres planètes, ils ne doivent pas différer essentiellement de nous. Il n'y a qu'une manière d'existence, et les bêtes n'existent pas, je pense, à un autre titre que nous. Ce sont de petites vies absolument comme les nôtres. Leur activité est plus restreinte, et voilà tout.

» Je crois, dans tous les cas, à leur intelligence, et, en particulier, à celle du chien et du chat, qui est étonnante.

» Corah, dont il vous a été parlé avec tant d'esprit, Corah était d'une intelligence surprenante. Ainsi, cette bête avait l'idée de la semaine ! Corah aimait beaucoup madame Henry Scheffer, ma belle-mère, qui venait avec régularité nous voir, rue Vaneau, chaque lundi et chaque jeudi. Eh

bien ! Corah, chaque lundi et chaque jeudi, s'allait mettre dès midi en travers de la porte, où elle demeurait parfois deux heures entières, et, dès que madame Henry Scheffer mettait le pied dans l'escalier du premier étage, Corah humait l'air, battait de la queue follement, et aboyait avec la joie la plus caractérisée. Jamais Corah ne se trompa. C'est curieux. Songez donc que du lundi au jeudi, et du jeudi au lundi, les intervalles sont différents : d'un côté, il y a trois jours ; de l'autre, il y en a quatre... Corah avait donc bien l'idée de la semaine.

» Pendant le Siège aussi, Corah fut étonnante. Vers la fin, les bombes commencèrent à pleuvoir de notre côté. Il en tombait surtout dans le jardin de l'hôtel Galliera, tout près duquel nous vivions. Comme il ne faut pas s'exposer inutilement, et que, d'autre part, un appartement avait été mis à notre disposition place Vendôme, nous résolûmes de quitter la rue Vaneau. Ce fut un triste départ, un petit déménagement d'un caractère lugubre. Corah, elle, dans tout cela, avait pris un air de tristesse qui nous saisissait, et, même, elle avait aussi un air de nous blâmer : « Oh ! abandonner ainsi sa maison ! » semblait-elle vouloir dire. « Comme c'est mal ! »

» Durant la Commune, nous allâmes habiter à Versailles, rue Mademoiselle. A cette époque, j'avais déjà les jambes stables, à cause des rhumatismes. J'avais fait, un jour, venir une voiture pour m'aller promener dedans avec madame Renan, et je me rappelle que Corah, bien avant que nous ne fussions prêts à y monter, s'était élancée, avait pris place entre les deux coussins, et, fermement installée, elle paraissait penser : « Et moi aussi, » je suis de la partie! je vais aller à la promenade » entre vous deux! »...

» Et mille autres traits que je pourrais vous fournir. Mais oui, les bêtes ont de l'esprit. Les aimer, c'est évidemment faire preuve de cœur et de sympathie pour la nature... Au dix-septième siècle, on était très dur pour les bêtes, à Port-Royal. Les Cartésiens s'appuyaient sur ce raisonnement : les bêtes n'ayant pas d'âme, ce sont des machines. On peut donc faire souffrir les bêtes : si elles crient, ce ne sont, après tout, que des machines qui crient. Eh bien! ce raisonnement a quelque chose d'horrible.

» Pour le chat, qui paraît vous intéresser particulièrement, je crois qu'il y a, en effet, un peu d'égoïsme chez lui. Il aime surtout ses aises et s'attache plus à la maison qu'aux personnes. Nous

avons eu, pourtant, ici, des preuves flagrantes de la faculté qu'ont les chats de s'attacher aussi aux personnes. Ne chargeons pas trop cette bête des péchés d'Israël. »

Sur ce, M. Ernest Renan me conduisit devant le portrait d'Honnête-Homme, — un chat qui fut la propriété de madame Henry Scheffer et que peignit M. Ary Scheffer. Et de ses yeux infiniment doux, il me parut que cette image de chat me disait : « Non, va, nous ne sommes pas les vilaines bêtes dont parle cet affreux M. Toussenel !... »

VII

FRANÇOIS COPPÉE

Le monsieur pour les chats. — Les cornichons de M. François Coppée. — Esquisse. — Un filleul de M. Paul Bourget. — Les oreilles de Bourget. — Le petit Lou-lou. — Bourget somnole. — Un boulimique. — La pâtée de Bourget. — Autres pâtées. — Médaille d'argent. — Deux animaux friands. — Bourget à l'hôpital. — Les malades de M. Bourrel.

— Annette, descends; c'est le monsieur pour les chats.

(Le monsieur pour les chats, on l'a deviné, ce n'est pas un autre que moi.)

Mademoiselle Annette Coppée, toute blanche de cheveux, fait son entrée dans la salle à manger. Un sourire agréable éclaire son visage de bonne personne.

— Soyez le bienvenu, monsieur.

— Monsieur va déjeuner avec nous, n'est-ce pas ?

— Mais certainement ! Nous aurons ainsi tout le temps de causer de Bourget, de petit Lou-lou et de Mistigris.

— Asseyez-vous donc, me dit alors M. François Coppée, qui me désignait un siège devant la table sur laquelle trois couverts entouraient des œufs au plat. « Ah ! il faut en passer par là, insista affablement le poète des *Humbles*, si vous tenez à être renseigné sur ma ménagerie. En dehors du temps nécessaire à l'ingurgitation de ce léger repas, je serais fort empêché de vous accorder même cinq minutes. Songez donc que je fais demain une conférence aux Havrais, et que je ne l'ai pas encore préparée ! Il est vrai que je leur dirai de mes vers, mais encore faut-il leur servir quelques cornichons autour. »

Les « cornichons autour » m'amusèrent autant que « le monsieur pour les chats ».

Tant d'amabilité de la part de cet académicien vraiment bon enfant leva mes derniers scrupules, et je ne fis plus aucune façon pour me rendre à une invitation, qui, au fond, me charmait autant qu'elle m'honorait...

L'image et la gravure ont rendu populaire la

physionomie de M. François Coppée : sur la figure entièrement rasée du maître, on voit à la fois les tons bleus des faces des comédiens et un peu du hâle qui brunit les matelots. Aux heures familières, ce visage, dans lequel les amandes des yeux pointent vers les tempes, ce visage s'empreint d'une malice amusante, d'une gaieté gaminière. Un pantalon gris d'argent en velours à côtes et un simple gilet de chasse couleur loutre habillent, non sans correction, mon illustre amphitryon.

En mangeant, M. François Coppée me parle de ses chats.

— En fait d'amour pour les bêtes, me dit-il d'abord, je suis très pratiquant, mais pas du tout théoricien. Ainsi, n'attendez pas de moi sur elles des développements ingénieux.

— Pas de cornichons autour ? fis-je en riant.

— Non, pas de cornichons. Réservons-les pour les Havrais, demain... Il y a eu, ici, des chats par douzaines. Nous en avons eu de véritables dynasties, comme dans l'Egypte antique. Le plus vieux des trois qui nous restent, c'est celui qui dort, tenez, là, à votre droite, sur cette chaise, le nez sur la lueur de la salamandre. C'est « le vieux ». Il s'appelle Bourget.

— Comment, Bourget !

— Vous voyez peut-être dans ce fait une irrévérence à l'égard de l'auteur de *Cruelle énigme ?* Du tout, c'est peut-être une preuve de notre amitié pour lui qu'il faut y voir. Du reste, par la prononciation, le nom s'est altéré, et de Bourget nous avons fait Zézé... Zézé, Zézé !

Bourget, un grand chat noir efflanqué de vieillesse, leva péniblement son mufle pelé et le laissa tôt retomber sur ses pattes rouillées, non sans avoir entr'ouvert un œil miteux à l'expression déjà presque complètement détachée des choses et des gens.

— C'est le Chevreul de l'espèce ! proclama M. Coppée en brandissant sa fourchette. Songez qu'il a bientôt dix-huit ans, ce qui, pour un chat, est un âge très avancé.

— Voyez, me fit remarquer mademoiselle Coppée, voyez, monsieur, voyez, comme Bourget a les oreilles déchiquetées.

— Ah ! s'il a les oreilles à l'état de dentelles, c'est qu'il s'est beaucoup battu, Bourget ! Hein ? mon vieux Bourget, que tu t'es-beaucoup battu ?

Mais le très vieux mufle demeura indolemment sur les très vieilles pattes ; seulement, le déchiquetage des très vieilles oreilles frémit un peu.

— Vous ne savez peut-être pas, monsieur, re-

prit l'hôte, que même les chats coupés sortent la nuit pour la chasse aux oiseaux? Mon vieux Zézé a beaucoup chassé les oiseaux, et il a pris part à bien des combats fratricides. Voilà pourquoi ses oreilles ont l'aspect de quelque innomée guipure.

A ce moment, la cuisinière, vénérable femme en bonnet à ruches, entra, apportant des côtelettes étendues sur l'or d'un lit de pommes frites, et, derrière elle, apparut un magnifique angora, gros et fourré comme un manchon de dévote, et qui balançait, avec un air d'inexprimable importance, le panache admirable de sa queue.

— Pour le coup, voilà une bête exceptionnellement belle ! m'écriai-je.

— C'est petit Lou-lou, dit la sœur du poète.

M. François Coppée prit petit Lou-lou et me le montra.

— Il est plutôt petit, comme vous pouvez le voir ; et ce qu'il a de particulier, c'est qu'il est court sur pattes, à la façon des taureaux de la Camargue. J'ai consulté, à son sujet, des savants en matière féline : on m'a dit qu'il est d'une race très pure et spéciale ; ce serait un angora portugais. Loti a vu, à Mahé, des chats persans dans le genre de petit Lou-lou, mais deux ou trois fois grands et gros comme lui.

— Petit Lou-lou est un enfant trouvé, dit mademoiselle Coppée. Il a été mis chez nous absolument comme s'il eût été mis au tour. Un jour, je rentrais à la maison, quand la concierge me remit un petit carton à chapeau soigneusement ficelé et une lettre. J'ouvris d'abord la lettre, qui disait à peu près ceci : « Mademoiselle, on sait » combien la maison Coppée aime les chats. Or- » phelin de père et de mère, celui-ci est né dans » un couvent du voisinage. On le remet, made- » moiselle, à vos bons soins... » J'enlevai alors le couvercle du carton et j'y vis une espèce de boule de soie ébouriffée. C'était petit Lou-lou. Mon Dieu ! qu'il était petit ! si petit ! si menu ! Et son poil était comme de légères plumes d'oiseau... Regardez-le, monsieur, il est tout semblable à Nicolette, la jolie fille de la Démonette de M. d'Aurevilly. »

Petit Lou-lou, dans le rayonnement jaune de la salamandre, levait sur moi sa courte et large face étonnée. Il sauta sur la chaise où sommeillait Bourget, qu'il flaira, avec des défiances et des reculs.

— Voilà ce qu'il y a d'étrange, expliqua M. François Coppée. Croiriez-vous que les chats, dès qu'ils ont franchi l'âge des jeux, ne se connaissent plus entre eux? Ils se regardent à peine..

Je les crois profondément égoïstes. La culture du moi doit les absorber tout entiers... Il faut, d'ailleurs, vous dire que je me fiche un peu de la bonté des animaux. En les accueillant chez moi, j'obéis simplement à mon bon naturel... Mais, que je vous parle de notre troisième commensal : c'est un chat populaire, du nom de Mistigris, remarquable par son appétit excessif.

— Au moins, s'entendent-ils à l'heure de la nourriture ?

— Oh ! ils ne suivent pas un régime commun. Il y a trois pâtées distinctes. Ma cuisinière les prépare avec tendresse. D'abord la pâtée de Bourget, hachée menue menue, parce que ce pauvre vieux n'a plus de dents ; la pâtée du délicat, du gastronome — j'ai nommé petit Lou-lou ; et, enfin, la pâtée de la canaille, je veux dire Mistigris, pâtée que partagent les chats du voisinage. Un point sur lequel nos trois bêtes s'entendent fort bien, par exemple, c'est les égards qu'il est convenable d'avoir pour la cuisinière, et le peu d'estime qu'il faut professer, au contraire, à l'égard de la femme de ménage. Vous comprenez ? cette dernière a toujours un balai dans les mains, et vous savez que le chat, en général, se méfie de cet ustensile...

— Croyez-vous qu'elles pensent, les bêtes ?

— Elles ont, à n'en pas douter, la faculté de mémoire ; elles ont aussi du jugement ; elles comparent, tirent des conséquences d'un fait, règlent leur conduite d'après ce qui s'est passé... Ce sont des frères inférieurs, mais des frères...

— Vous n'avez pas de chiens ?

— J'ai eu, à la campagne, Flora, un lévrier russe mâtiné de chien de berger. Je l'aimais beaucoup. C'est, du reste, mon amitié pour le chien qui m'a valu une médaille d'argent que la Société protectrice des animaux m'a décernée après la représentation du *Luthier de Crémone*. Peut-être vous rappelez-vous qu'à un moment donné, dans cette pièce, le bossu Filippo entre avec au front une blessure qu'il a reçue en prenant la défense d'un chien ? Cette médaille a été une de mes premières distinctions, et ce n'est pas, même à l'heure qu'il est, une de celles dont je fasse le moins de cas, je vous l'affirme. Depuis, je fais partie de la Société à laquelle je verse mes dix francs par an.

— Dans vos œuvres ?

— Je n'y ai pas montré une bien vive préoccupation de la bête. J'ai peint, quelque part, néanmoins, les chevaux d'omnibus au repos ; et puis, tout le monde connaît le dévouement de Black, le

terre-neuve du *Naufragé*... Mais tenez, une page admirable, à ce point de vue, c'est dans *Jean de Jeanne*, d'Émile Pouvillon, celle où l'on nous montre un vieux paysan conduisant sa vieille vache à la boucherie : il se passe, à ce propos, un drame bien intéressant dans l'âme élémentaire de ce rural. Ah ! c'est très beau...

» Laissez-moi vous raconter, maintenant, quelque chose de curieux touchant l'intelligence des bêtes. Il s'agit d'un éléphant (avez-vous lu sur eux l'ouvrage de M. de Cherville ?). Cet éléphant était chargé de mendier à la porte d'un couvent de brahmanes. Or, le soir, la recette du couvent une fois faite, Monsieur s'était ingéré de mendier pour son propre compte de quoi aller acheter une sorte de gâteau au miel dont il était particulièrement friand. Qu'est-ce que vous dites de ça ?... A Ajaccio, dans un café faisant face à la préfecture, il y a un chien, un caniche blanc, bien connu des consommateurs, et dont j'ai moi-même éprouvé le savoir-faire : on lui mettait un sou dans la gueule, et il partait comme une flèche. Peu d'instants après, on le voyait revenir portant délicatement entre ses crocs un petit gâteau bien enveloppé dans du papier. Le chien remettait le gâteau à celui qui lui avait donné le sou et qui le

récompensait en lui abandonnant la friandise. »

On buvait le café. La cuisinière entra, annonçant que la pédicure était là.

— Tiens ! c'est vrai, c'est son jour, dit M. François Coppée. Vas-y d'abord, toi, Annette, pendant que j'achèverai de renseigner monsieur.

Je m'étais levé de table, après avoir allumé une cigarette à celle du maître, et, durant que je mettais mon pardessus, M. François Coppée me dit :

— Je ne vous ai pas raconté que Bourget, petit Lou-lou et Mistigris ont leur médecin à eux, qui vient, s'il vous plaît, les voir en voiture ! Ce médecin, c'est M. Bourrel (joli nom, n'est-ce pas !), qui a, quelque part, un hôpital d'animaux, où Bourget a été opéré de la cataracte (n'oubliez pas que c'est toujours de mon vieux chat que je parle). Ce M. Bourrel est un gai compagnon. Voici ce qu'il m'a dit, un jour : « Monsieur, ce ne sont pas, croyez-le, les premiers chats littéraires que j'ai l'honneur de soigner. — Vraiment ? fis-je. — J'étais le vétérinaire des chats de M. Paul de Kock ! »

Sur ce, ravi de l'occasion, je laissai les pieds de M. François Coppée s'en aller vers les mains de la pédicure.

*
* *

Rentré chez moi, le soir, je pris plaisir à rimer les ci-dessous

RONDELS POUR LES CHATS DE FRANÇOIS COPPÉE

I

BOURGET

Ce chat d'académicien,
Bourget, le Chevreul de l'espèce,
N'a plus de dents, et ne dépèce
Les souris qu'en rêve. Plus rien

Ne l'intéresse, cet ancien
Qui somnole en sa robe épaisse,
Ce chat d'académicien,
Bourget, le Chevreul de l'espèce !

Je suis pythagoricien :
Or, quelle âme d'ancêtre baisse
Sous les poils de ce vieux type ! Est-ce
L'abri d'un juif ou d'un chrétien,
Ce chat d'académicien ?...

II

PETIT-LOULOU

Petit-Loulou, toi, tu m'épates !
Bel angora du Portugal,

A toi ce rondel-madrigal,
Bien qu'en mes bras tu te débattes.

Avec ton aspect court-sur-pattes
Et ton air si ça-m'est-égal,
Petit-Loulou, toi, tu m'épates,
Bel angora du Portugal !

Tu n'es point de ces acrobates
Chats que tente un brouet frugal,
Et ta pâtée est un régal
Qui gaverait deux hydropathes.
— Petit-Loulou, toi, tu m'épates.

III

MISTIGRIS

Je t'aime aussi, bon Mistigris,
Toi chat troisième de Coppée,
Qui n'as la cervelle occupée
Qu'à des carnages de souris.

Humble chat populaire, épris
De la gouttiéresque épopée,
Je t'aime aussi, bon Mistigris,
Toi, chat troisième de Coppée.

Ceux qui te tiennent en mépris,
Pour ton goût de basse lippée
Et ta nature inconstipée,
Sont des rustres fort malappris.
Moi, je t'aime, bon Mistigris.

VIII

ANATOLE FRANCE

Balthazar et les petits chacals. — Tableau. — L'ami d'Hamilcar. — Opinion d'un chat sur son maître. — Entrée dans l'Histoire. — Pacte entre l'homme et la bête.— M. Pascal. — Comment il sied de juger le chat. — Sous le lit. — Relations avec un moineau. — La barbe de M. Anatole France. — Les magasins de la nature. — Dans une serviette. — Le protoplasma. — Qu'est-ce que le cerveau ?

En un de ses plus merveilleux contes, M. Anatole France nous montre un roi d'Ethiopie, Balthazar, — celui-là même qui, plus tard, devait, guidé par l'Etoile, porter de l'encens à Jésus, dans sa crèche, — il nous le montre cheminant par le désert avec une suite de soixante-quinze chameaux chargés de richesses destinées à Balkis, reine de Saba. Et, durant le voyage, pour le distraire, le mage Sembobitis et l'eunuque Menkéra

proféraient l'un, de doctes paroles, et l'autre, des chants pieux et aigus. Mais Balthazar ne mettait pas son plaisir à les écouter, paraît-il, et « il s'amusait à voir les petits chacals assis sur leur derrière, les oreilles droites, à l'horizon des sables. »

Le chacal — qui est, en somme, un assez odieux animal — ne prend-il pas, dans la circonstance, je ne sais quelle allure gentillette, je ne sais quoi de doucereux et câlin, de malicieux aussi, bien propre à capter le regard du bon nègre ?

Combien suggestifs ne sont-ils pas, en tous cas, ces « petits chacals », et quelles amusantes taches ne feraient-ils pas au plan lointain d'un tableau de lumière ardente où se verrait le noir personnage royal flanqué du docte mage et du lyrique eunuque, avec, sur leurs talons, le troupeau houli-houlant des soixante-quinze ploutophores bossus !

Et comme aussi, je l'aime, cet excellent Balthazar, de préférer au vain bruit des discours d'une science incertaine et des psalmodies aigres le spectacle énigmatique que constitue cette assemblée de petits chacals assis sur leur derrière, les oreilles droites, à l'horizon des sables !

N'est-ce point ainsi, d'ailleurs, qu'il m'est permis de me représenter M. Anatole France, quand,

lassé, pour un instant, des moroses recherches philologiques, il laisse se reposer ses yeux sur la robe lumineuse de son chat Pascal, sphynx ironique de la « Cité des Livres » de la rue Chalgrin ?

C'est au n° 5 de cette rue, en effet, à deux pas de l'horrible et charmant Bois de Boulogne, qu'habitait, lors de ma visite, l'auteur de *Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut*, de *Thaïs*, et de tant d'autres belles choses.

C'est là, dans la vaste bilbliothèque du premier étage, que, hiver comme été, — avant Pascal cité plus haut, — un chat glorieusement nommé Hamilcar vivait en paix parfaite aux côtés de M. Anatole France. Il est, c'est notoire, des gens qui doutent si les bêtes pensent : Hamilcar pensait, lui, ce n'est pas douteux... Ainsi, quand le bénévole Sylvestre Bonnard (criminel candide en lequel il ne doit point être défendu d'apercevoir un peu de la personnalité même de M. Anatole France), quand Bonnard, rentrant d'une promenade sur les vieux quais, s'approche de son chat Hamilcar, on voit la bête couler doucement ses prunelles d'agate entre ses paupières mi-closes qu'il referme presqu'aussitôt, *en songeant :* « Ce n'est rien, c'est mon ami. »

C'est exquis, et si vrai ! car l'ami du chat, n'est-ce pas surtout l'homme de lettres ?

Donc, feu Hamilcar *pensait*, et moins que Balthazar, roi d'Ethiopie, il se montrait fermé aux discours.

C'est ainsi que — toujours par la bouche souriante de Sylvestre Bonnard — M. Anatole France adressait à cet unique Hamilcar des paroles aussi amples que véhémentes. Voici quelles :

— Hamilcar ! Hamilcar, prince somnolent de la cité des livres, gardien nocturne ! Pareil au chat divin qui combattit les impies dans Héliopolis, pendant la nuit du grand combat, tu défends contre de vils rongeurs les livres que le vieux savant acquit au prix d'un modique pécule et d'un zèle infatigable. Dans cette bibliothèque, que protègent tes vertus militaires, Hamilcar, dors avec la noblesse d'une sultane. Car tu réunis en ta personne l'aspect formidable d'un guerrier tartare à la grâce appesantie d'une femme d'Orient. Héroïque et voluptueux Hamilcar, dors en attendant l'heure où les souris danseront, au clair de la lune, devant les *Acta-sanctorum* des doctes Bollandistes.

Tel était le début du discours. Ce début ne déplaisait point à Hamilcar, qui l'accompagnait

nous dit son maître, « d'un bruit de gorge pareil au chant d'une bouilloire ». Mais Hamilcar entendait avec chagrin son maître parler sur un ton de plus en plus élevé, et il l'avertissait, « en abaissant les oreilles et en plissant la peau zébrée de son front, qu'il était malséant de déclamer ainsi ». Et, à part lui, ce penseur parmi les chats formulait un peu dédaigneusement — mais si affectueusement ! — son opinion sur son maître :

— Cet homme aux bouquins, *songeait* ÉVIDEMMENT Hamilcar, parle pour ne rien dire, tandis que notre gouvernante ne prononce jamais que des paroles pleines de sens, pleines de choses, contenant soit l'annonce d'un repas, soit la promesse d'une fessée. On sait ce qu'elle dit, mais ce vieillard assemble des sons qui ne signifient rien.

Hamilcar avait pour M. Anatole France une très grosse tendresse. Il s'ennuyait beaucoup quand, par grand hasard, son maître partait en voyage, et, à son retour, il se portait vivement vers lui et « se frottait contre ses jambes en bavant de joie ».

Naguère, M. Aurélien Scholl, au cours d'une savoureuse causerie sur le chat, a dit : « Naturelle» ment, les chats *illustres* font, en général, partie » de l'histoire des hommes *illustres* qui les ont

» aimés ; la monographie féline se rattache à la » biographie universelle. »

Biographes de M. Anatole France, n'oubliez pas le chat Hamilcar !...

Hamilcar peut entrer d'ores et déjà dans l'Histoire, car il n'est plus, hélas !

Il y a, à l'heure qu'il est, chez M. Anatole France, un autre chat ; mais, ce chat, s'il a suivi Hamilcar, ne l'a pas remplacé. Hamilcar, il convient de le répéter, était un chat modèle, un spécimen unique. Pascal, le chat nouveau, n'est pas, comme le fut Hamilcar, l'incorruptible gardien de la cité des livres. Pascal est un chat indépendant. Il est entré dans la maison de la rue Chalgrin délibérément, sans souci de se faire présenter ; cette maison lui a paru comporter quelques agréments, et il en a fait son pied-à-terre. Un pacte tacite s'est formulé entre M. Anatole France et lui : il reste entendu que Pascal ne doit aucune obéissance à M. Anatole France, d'une part, et que, d'autre part, M. Anatole France ne s'arrogera aucun droit sur la liberté de Pascal. Pascal entre, sort, demeure, s'il lui plaît, dehors huit jours entiers, fait, en un mot, selon son cœur de chat, tout à sa guise. Son maître a du reste pour lui une estime non mitigée. Du moment qu'on n'exige rien de lui, les relations sont char-

mantes avec Pascal. Depuis sept ou huit ans qu'il est dans la maison, il s'y est fait une situation fondée sur l'indépendance.

— Pascal et moi, me confie M. Anatole France, nous sommes très bien ensemble.

— Mais, demandé-je, d'où lui vient son nom ?

— L'histoire est assez amusante. Figurez-vous que j'ai un mal inouï à trouver des noms pour les bêtes. Quand ce chat vint ici, je ne sus d'abord comment l'appeler. Ce fut ma cuisinière qui le baptisa. En nous servant, un jour, à dîner, elle m'entendit causer de Pascal. Je parlais de son génie, de son abêtissement religieux, de toutes ses bizarreries. La conversation sur l'auteur des *Pensées* fut, cet après-midi-là, comme un abîme de contradictions pour ma cuisinière, heureuse personne illettrée ; mais Pascal lui parut, en résumé, un esprit si singulier qu'elle trouva très pertinent de donner son nom à notre nouveau chat, personnage d'allures également singulières.

— Ce Pascal, si jaloux de sa liberté, vous donne-t-il parfois des signes de sympathie ?

— Mais oui. Et, à ce propos, on a tort, il me semble, de dénier toutes facultés affectives au chat. On juge trop durement cet animal. D'ailleurs, tout animal privé est généralement jugé assez mal.

C'est que, voyez-vous, on ne veut leur savoir gré que de leurs sentiments artificiels, sans tenir aucunement compte de leurs sentiments naturels. L'animal qui, comme le chat, a l'habitude d'exercer ses griffes, est, n'est-ce pas? plutôt un vaillant, un brave. Eh bien ! quand il déchire nos tapis, il est blâmable, à notre point de vue. Ce faisant, il accomplit, pourtant, un acte louable pour un chat... Le meilleur chat, évidemment, sera le dernier d'une longue dynastie tout entière domestiquée. Celui-là nous plaira parce qu'il se trouvera adouci par atavisme... J'ai connu un de ces chats exceptionnellement affectueux, qui, tous les soirs, à une heure donnée, voulait emmener son maître au lit. Si le maître s'attardait à son travail plus que de raison, monsieur chat sautait sur la table, faisait son dos en voûte de pont, et, d'un coup de patte, il renversait la plume sur le papier.

— Quel était donc ce chat?

— N'était-ce pas celui de M. Renan?

— Minet? le même qui se cacha sous le lit pour mourir?

— Sachez que les chats se cachent toujours pour mourir. A l'heure de la mort, la chambre à coucher de leurs maîtres se transforme pour eux en la forêt primitive de leurs ancêtres sauvages, et le lit

devient le hallier dans lequel ceux-ci se réfugiaient à ce moment suprême. Ils veulent s'éteindre en paix, à l'abri de toute attaque à laquelle leur faiblesse ne leur permettrait pas de résister.

— Mais Minet sortit de dessous le lit et vint expirer auprès de madame Renan...

— D'accord. C'est que le chat a besoin d'implorer l'homme. Son affection pour celui qui le choya le tire de dessous le meuble où l'a poussé l'habitude de sa race, le ramène vers son donneur de caresses aux pieds duquel il se traîne comme la lionne aux reins brisés du Louvre...

Un petit cui cui nous fit, en cet instant, tourner la tête vers la fenêtre sur l'appui de laquelle nous vîmes un moineau. Il nous regarda tous deux de ses petits yeux hardis ; mais, sur un geste amical que je lui fis pour lui signifier qu'il pouvait demeurer, qu'il n'était pas de trop, il s'envola.

Alors, M. Anatole France me dit qu'il avait eu, jadis, des relations avec un moineau. Ce moineau poussait à son égard la familiarité jusqu'à venir se baigner dans son verre. Un jour, on ne sait trop comment, il se cassa une patte. Cette patte, on la lui remplaça très proprement par une allumette que l'on peignit. Avec cette patte de bois il faisait en sautant sur la table un bruit singulier.

— Il trouvait tout naturel d'avoir ainsi une jambe d'à peu près de chez Charrière, fit en riant M. Anatole France. Je crois qu'un moineau porterait lunettes, s'il était myope. Cet oiseau n'est guère beau, il ne chante pas, mais il a ceci pour lui qu'il est citadin dans l'âme. Appartenant à une race sauvage comme le chat, il se laisse domestiquer aussi bien que le chat. Comme le chat aussi, il est indépendant et il a horreur de la cage...

On frappa à la porte. C'était le barbier. Je voulus me retirer, mais M. Anatole France me retint, et, la face déjà toute barbouillée de savon, il continuait à me parler. Même sous le fil du rasoir il persista à émettre des considérations sur les bêtes. Je le suppliai de se laisser raser en silence, car j'avais une peur affreuse qu'il ne se blessât ; mais il ne voulait rien entendre et parlait toujours. C'est dans cette posture assez comique qu'il commença à jongler spirituellement avec des paradoxes, qui, je l'avoue, m'effarèrent un peu. Et pourtant, M. Anatole France a écrit quelque part : « Je me » garde bien de hasarder des paradoxes : il faut, » pour les soutenir, un esprit que je n'ai pas. La » naïveté me convient mieux. »

Entre autres choses, il vint à parler de l'âme. Il dit :

— Les animaux n'ont pas d'âme. Mais il y a entre la bête et l'homme une différence constitutive extrêmement petite; et si nous avons une âme, les animaux doivent aussi en avoir une, qui est par rapport à la nôtre comme...

Le rasoir s'approchait de sa bouche. M. Anatole France s'interrompit. Bientôt il reprit :

— Mais je crois que la nature est communiste. Elle a, la nature, dans ses magasins, une certaine quantité d'âmes. Dès qu'une de ces âmes a servi pendant quelques années, elle rentre au magasin, où elle attend d'en sortir encore pour un nouveau stage dans une nouvelle enveloppe vivante. Car, une âme, il n'est pas possible que ça ne resserve pas!... Oui, nous sommes, voyez-vous, équipés aux frais de la nature, et, le moment venu, nous rendons au magasin...

Légèrement ahuri, le barbier, son office accompli, mettait de l'ordre dans sa trousse. Il s'en fut sans penser à faire ses civilités, ce pendant que M. Anatole France laissait tomber dans le linge pelucheux, dont il se tamponnait vivement le visage, quelques petites phrases infiniment drôles que je ne me rappelle malheureusement pas avec assez de sûreté pour me hasarder à les restituer ici.

Mais je vins à prononcer le nom de M. Émile Zola, et, de son cabinet de toilette où il venait de plonger, M. Anatole France cria :

— Oui, il y a chez Zola une tendance à douer les bêtes d'intelligence. C'est là le fait d'un naturaliste-évolutionniste. Zola soutiendrait volontiers que les animaux inférieurs dans l'échelle des êtres sont, en réalité, nos supérieurs. Selon lui, l'intelligence divine est dans le germe, et le protoplasma serait, dans la nature, le plus grand réceptacle d'intelligence. De la situation de protoplasma à celle, par exemple, de juge à la cour, il y a toute une évolution. Chez Zola, un juge ne détient plus guère qu'une parcelle médiocre de cette intelligence qu'avait en puissance le protoplasma et qui s'est émiettée au long des siècles de progrès...

Puis, rentrant, frais et pomponné, dans la bibliothèque, M. Anatole France s'assit et me dit avec une véritable gravité :

— Au fond, voyez-vous, la faute du singe et de l'homme, c'est le cerveau. Et qu'est-ce, après tout, que le cerveau ?...

M. Marcel Schwob, qu'on introduisait précisément à cette minute, saisit la question au vol et y répondit avec beaucoup de flegme :

— Le cerveau ? C'est l'hypertrophie d'une vertèbre.

— Vous l'avez dit, approuva M. Anatole France en serrant la main de M. Marcel Schwob.

IX

CATULLE MENDÈS

Roman et géométrie. — Un oiselier expérimental. — M. Catulle Mendès valeton de fauconnerie. — Les trois expériences. — La bravoure de Néron. — Le rossignol, oiseau parleur. — Ce farceur de Pline. — Le parapluie de Brillant. — De Castelno-Magnoac à Toulouse. — Diane, 50, rue des Martyrs. — Faffner et Fasolt. — Le suicide de Mime. — Revirement.

Je n'eus jamais qu'un goût modéré pour les sciences exactes, et je me rappelle qu'aucun de mes bouquins classiques, en mon cartable de collégien, n'eut plus à souffrir du contact des livres profanes que la vénérable *Géométrie* de M. Amyot.

Pendant que, saisis de respect devant le vieux professeur autocacarhinophage, mes pairs saluaient avec humilité les Théorèmes, ces rois au long manteau tissé d'ennui dont les Corollaires — ces

pages ! — portent la queue, j'ouvrais subrepticement quelque roman emporté, la veille, de la bibliothèque populaire de notre ville.

Les Mères ennemies furent ainsi dévorées par moi, sous le couvert récalcitrant du bon Amyot, en trois classes de deux heures.

Ce livre, je l'adorai ; il me tint tout palpitant ; et quand retentissait le redouté vocatif : « Elève Docquois ! » proféré par le sénile Qui-Mange-Lui-Même-Les-Choses-Mauvaises-de-Son-Nez ; quand ce cuistre immémorial me conviait à induire en amoureux commerce le tableau plus noir que l'Erèbe et la craie plus blanche que la blanche hermine (ô Scribe !), ah ! je me trouvais bien béjaune devant les colles nauséeuses que me poussait cet ingénieur raté !... Mais quel non pareil bonheur, après ce sacré concubinage avec la muse géométrique, quelle joie triple c'était de retourner à la lecture de ce roman de Catulle Mendès où il était si joliment, si tendrement parlé de tourterelles !

Pouvais-je alors me douter qu'il me serait donné, un jour, d'être reçu, chez lui, par M. Catulle Mendès et de lui dire à quel point j'aimai en lui l'oiselier littéraire ?

— Ah ! c'est que — me répondit-il — j'ai été aussi, dans ma jeunesse, un oiselier expérimental.

Avec mon père, j'ai dressé les oiseaux de proie; et, un peu plus tard, j'ai fait l'élève des rossignols... Oui, à Bruxelles, j'ai été valeton de fauconnerie.

» Nous habitions au faubourg de Scarbeck, lequel faubourg, pour être aujourd'hui une espèce de quartier Monceau, n'en était pas moins, à l'époque dont je vous parle, un endroit fort désolé. De notre maison, une des dernières de la rue, la vue donnait sur une plaine énorme et par endroits marécageuse. C'est dans cette plaine que, mon père et moi, nous dressions les faucons.

» Les exercices de ce dressage m'intéressaient beaucoup, et le rôle que j'y jouais avait un côté décoratif qui n'était pas pour me déplaire. Désirez-vous un aperçu de la façon de procéder dans cette affaire? Quand nous étions en possession d'une buse ou d'un épervier, nous le faisions jeûner un assez long temps. L'heure venue, je saisissais la bête préalablement encapuchonnée et dont l'une des pattes s'embarrassait d'un grelot et d'une longue cordelette légère. Mon père, dans une chambre, ou dans le grenier, se plaçant à une très petite distance de moi, vêtait sa main droite d'un gant rouge. Sur le dos de cette main rouge il plaçait un morceau de viande crue; puis il m'ordonnait de débarrasser brusquement l'oiseau de son

capuchon. D'abord éblouie, la bête, exaspérée de faim, ne tardait pas à voir la pâture qui s'étalait si près d'elle, et elle fondait sur le gant rouge. L'expérience se renouvelait plusieurs fois, ce pendant que la distance entre le valeton et le fauconnier s'augmentait méthodiquement. Nous nous en tenions à ce préliminaire durant trois, quatre ou cinq jours, selon que le faucon était plus ou moins féroce. Ce laps de temps, le fauconnier l'employait à habituer le rapace à un nom qu'il lui donnait dès le premier jour, et il l'accoutumait aussi à venir, dès l'appel, sur son poing rouge.

» La suite des expériences se faisait au dehors.

» Mon père, toujours ganté de rouge et tenant dans sa main un oiselet, me commandait de démasquer le faucon, et, la chose faite, donnait la volée au petit oiseau : le faucon fondait sur cette proie vivante, et, ne pouvant l'emporter dans les airs, à cause de la cordelette au bout de laquelle je le maintenais, obéissait à la voix du fauconnier et venait s'abattre avec son butin sur le gant. On lui prenait du bec la bestiole pantelante, et, pour salaire, on lui donnait de la viande crue à manger.

» La troisième expérience était l'expérience décisive. Elle avait également lieu en plaine. Le faucon, cette fois, n'était plus attaché, mais il con-

servait le grelot à l'une de ses pattes. Je lui ôtais son capuchon et je le laissais prendre son essor, en même temps que mon père jetait en l'air une proie nouvelle. Naturellement, notre faucon accrochait l'oiseau au passage, et... il arrivait le plus souvent que, en dépit des appels répétés du fauconnier, il fuyait à tire-d'aile sans velléité de retour. Toutefois, il arrivait aussi — mais bien rarement, il faut le dire — que le faucon, ayant joint l'idée de captivité à l'idée du son du grelot qu'il avait à la patte, se croyait encore prisonnier et retombait avec docilité, au premier appel, sur le gant du fauconnier. C'était alors un triomphe !

— Le faucon ainsi dûment dressé, quel profit en tiriez-vous ?

— Oh ! aucun. C'était pour nous une satisfaction toute platonique. D'ailleurs, pour chasser sérieusement avec cet oiseau de proie, il nous eût fallu être à cheval, et, à cette époque, nos ressources...

» Nous expérimentions de même avec des émerillons. L'émerillon est petit, guère plus gros qu'une tourterelle sauvage. Il est d'une bravoure extrême. Je me rappellerai toujours la preuve que nous en fournit un de ceux que nous dressâmes et qui répondait au nom de Néron. Dans cette plaine

dont je vous ai parlé, les gamins du faubourg de Scarbeck avaient accoutumé de lâcher des cerfs-volants. Un jour, nous donnâmes la volée à Néron au moment où l'un de ces étranges oiseaux de papier palpitait dans l'air : Néron, sans s'effrayer de l'énormité de cette chose qui semblait avoir comme lui des ailes, fondit d'un trait sur elle, passa au travers, et... disparut. Nous ne le revîmes plus.

— Y a-t-il encore des fauconniers, en France ?

— Je crois qu'on en pourrait tout au plus citer deux. Il y en a un, aux environs de Tours, — à ce qu'on m'assure, — qui donne des fêtes de fauconnerie une ou deux fois l'an.

— N'avez-vous point aussi tenté l'élève des rossignols ?

— Vous connaissez *Luscignole ?*

— En effet, et je n'aurais eu garde de ne point remarquer la savante profession de foi d'oiselier que vous y faites.

— C'est que, voyez-vous, les rossignols m'ont beaucoup préoccupé. Nous en avons fait pendant longtemps la chasse, mon père et moi. Nous fabriquions nous-mêmes les filets pour les prendre. Nous y pensions dès le commencement d'avril, qui est l'époque de l'arrivée des rossignols en

France. Il ne fallait pas songer à les capturer au moment de la couvée, sous peine de les voir promptement mourir de tristesse. Il n'est pas besoin que je vous fasse, au sujet de l'élève du rossignol, le petit résumé de cours que je viens de vous faire pour le faucon. Sachez seulement que cet oiseaux délicieux, malgré l'absence du décor lunaire, chante infiniment mieux en captivité qu'à l'état libre. Il a, alors, un ramage ininterrompu, achevé comme une véritable mélodie. A ce propos, les anciens nous la baillaient belle en classant — de même que la perdrix, *garrula perdrix!* — le rossignol dans la catégorie des oiseaux parleurs. Pline ne nous raconte-t-il pas qu'il y avait, à Rome, une auberge dans laquelle, le soir, on était très étonné d'entendre des rossignols parler entre eux politique ! Et il ajoutait, avec une assez jolie naïveté, ou avec une intention de mystification, que, probablement, ces oiseaux avaient retenu et répétaient les conversations des soldats et des rouliers qui venaient boire dans l'auberge !...

— Vous n'avez pas aimé les seuls oiseaux?

— Non. A Toulouse, où j'ai fait mes études, j'ai eu deux chiens : Brillant et Diane, sa sœur. Brillant était un chien couchant, que, bien qu'il fût dressé à la chasse, je n'ai jamais employé à ce

sport. Ce fut surtout un compagnon de promenade. Ce Brillant, quel bon, brave et doux animal ! S'il n'eût eu le défaut de tirer de temps à autre de terribles bordées, c'eût été la meilleure bête du monde. Je l'avais habitué à rapporter, et mes cannes gardaient toutes l'empreinte de ses dents. Ce jeu avait trouvé en lui un véritable fanatique, à ce point qu'un jour, il revint à moi portant triomphalement dans sa gueule un parapluie qu'il venait de ravir à l'étreinte passionnée d'un bourgeois ahuri.

» Quand nous dûmes partir pour Paris, il fut décidé qu'on n'emmènerait pas monsieur Brillant. L'avant-veille de notre départ, je le donnai à Léon Lasserre, qui l'emporta chez lui, par la patache, à Castelnau-Magnoac. (Léon Lasserre est aujourd'hui premier président à Agen. Il était étudiant à Toulouse pendant que je n'y faisais encore que mes humanités. Il écrivait de jolis vers, je m'en souviens, et il en écrit toujours.) Le moment de quitter le pays était venu pour nous, et l'on chargeait nos malles sur la voiture, quand voilà qu'une bête faite comme un diable nous tombe sur le dos : c'était Brillant qui venait de se payer quarante kilomètres de route pour venir nous retrouver. On le félicita de son honnêteté, et,

non sans tristesse, on le réexpédia à Castelnau-Magnoac.

» Pour Diane, dont nous dûmes aussi nous séparer, c'était une très jolie bête, simplement. Elle ne se distinguait que par son habileté à voler les poulets à la broche.

» Me voilà à Paris... Lutte, misères, préoccupations exclusives d'art... Les bêtes disparaissent de ma vie pour n'y rentrer que plus tard, dès que j'ai pu acquérir une installation d'un bien-être relatif.

» Je vins habiter, au n° 50 de la rue des Martyrs, un endroit assez singulier. L'entrée du lieu était abominable, comme certains seuils de maisons de sages-femmes. Mais, au premier, on avait la surprise de se heurter à une grille de bois qui clôturait un jardin ravissant, au milieu duquel se dressait un véritable petit hôtel. Dans cet hôtel, j'eus un rossignol, que j'avais — celui-là — honteusement acheté au Carré Saint-Martin.

» Quand je transportai mes lares avenue de Madrid, j'admis en ma demeure deux hôtes nouveaux : Faffner et Fasolt.

— Des chiens ?

— Non, des chats.

— Ah ! vous aimiez les chats ?

— Pour leur beauté, uniquement. En dehors de l'admiration qu'ils provoquaient en moi, je ne leur vouais aucune affection. J'ai toujours tenu le chat pour une bête mauvaise. Mais, je le répète, esthétiquement, je les aimais et leur accordais toutes sortes de prérogatives. Ainsi, Faffner et Fasolt dînaient à ma table, la serviette au cou, très dignes. Ils étaient colossaux, et se bornaient, d'ailleurs, à être beaux. Mais ils étaient aussi criminels, car, un jour, ils dévorèrent mon cher ami le rossignol. Ce meurtre ne leur porta pas chance : un matin qu'ils se promenaient effrontément dans un jardin voisin du mien, des gredins les criblèrent de coups de pistolet de salon. Un quart d'heure après, ils rendaient le dernier soupir en ma cave, derrière une barrique. Je vous avoue que j'eus grande envie d'aller tuer à leur tour ces cochons (*sic*).

» Rue Mansard, j'eus un autre chat, à qui l'on donna le nom d'un personnage de *La Walkyrie*. Mime était beau comme un amour. C'était un matou d'un noir superbe ; mais il répandait une odeur formidable et ne se faisait pas faute de lacérer mes rideaux. On fut bien obligé de le confier à un homme de l'art, qui nous le ramena dans un état absolu de neutralité. A dater de ce jour, Mime

s'enfonça dans une tristesse plus noire que lui-même. Nous habitions au cinquième étage. Mime avait coutume, à certain moment de la journée, de faire un petit tour sur la corniche de zinc qui régnait au long de la façade intérieure, sous nos fenêtres. Un matin, je le vis — ou je crus le voir — s'élancer *volontairement* de cette corniche dans la rue. En tombant, il rencontra un réverbère contre lequel il se cassa les reins. Je vous affirme que je garde l'impression que Mime s'est *suicidé*...

» Vous voyez, en somme, que je puis passer pour avoir été un ami des bêtes.

— Vous n'êtes donc plus leur ami?

— Non.

— C'est bizarre.

— N'est-ce pas?

— Et comment expliquez-vous ce revirement?

— Saurais-je l'expliquer?... Entendez bien que cette amitié n'a pas fait place, chez moi, à une réelle aversion. Non pas. Je suis simplement devenu indifférent à l'égard des bêtes. Pourtant, si, je me souviens que j'ai traversé une période de répulsion pour elles, et si ma sœur en laissait pénétrer quelqu'une — chien ou chat — rue Berlioz, j'entrais dans une sorte de colère. Aujourd'hui, je suis très calme, et je ne lèverais pas mon gant sur un chien.

Je suis même plus respectueux qu'autrefois des droits de la bête, sans cependant lui réserver la plus petite part de la tendresse que je lui vouai jadis. Il me semble que sa race est la mienne, que nous sommes obligés de vivre côte à côte, mais que nous n'avons nul devoir de nous mêler.

» Pour finir, j'ose à peine vous avouer que, par une injustice évidente, j'en suis arrivé à concevoir une mauvaise opinion des personnes qui aiment trop tendrement les animaux. »

Là-dessus, je quittai M. Catulle Mendès, fort peu rassuré sur la qualité de l'opinion qu'il avait pu concevoir de moi...

X

LÉON CLADEL

Grande revue de chiens. — César, chien épique. — Monsieur Touche et ses rapports avec Béranger, Lamartine et de Vigny. — Au moulin de la Lande. — Ratas, nageur déterminé. — Pif, Paf, Pouf. — Entrée de Famine. — Léon Cladel, chien d'aveugle. — En récompense d'un sauvetage. — Démêlés avec la police de Sèvres. — La tortue de madame Cladel. — Nos frères les animaux. — Père et socialiste.

Depuis Carabi, qui jappa furieusement, paraît-il, autour de son berceau, M. Léon Cladel eut toujours un chien sous sa main ou sous ses talons. C'est lui-même qui l'a dit, et, mieux que cela, écrit.

Les six premiers chiens qu'il choya et desquels il fut choyé trouvèrent en leur fier et excellent maître — en leur compagnon et ami, devrais-je plutôt dire — un historiographe singulièrement peu banal, à coup sûr. Et ce *Léon Cladel et sa kyrielle*

de Chiens est un livre dont tout être assez peu disgracié de la nature pour ne pas haïr les bêtes honore sa bibliothèque et l'y place entre *L'Esprit des bêtes* de Toussenel et la *Ménagerie intime* de Gautier.

A ces six chiens quinze autres succédèrent dont les biographies restent à faire. Mais, voyons d'abord ce que la vie des six premiers présente de curieux et de bien caractéristique.

Le premier... (ô Ruy Gomez !), le premier de ces six premiers fut Quasca, mâtin jaunâtre et camus auquel le père de Cladel s'imaginait devoir la vie et qui finit, galeux, dans la rivière, avec une pierre au cou.

Si Quasca avait sauvé le père, le second spécimen, Sévère, devait sauver le fils et périr victime de son dévouement. Sévère fut une sanguine et nerveuse femelle, et la terreur des rats. Elle mourut, piquée au nez par une vipère qui menaçait son jeune maître.

Vinrent Torrent et Montagne, jumeaux très poilus et blancs comme la neige des Pyrénées d'où ils étaient descendus. Cladel les attelait à un char rudimentaire et passait une bonne partie de son temps à se faire traîner par eux. Torrent mourut très jeune — en flagrant état de péché — d'une

odieuse amputation. Quant à Montagne, la rage l'atteignit, et M. Cladel père dut s'en débarrasser en le criblant de chevrotines.

Léon Cladel faisait son droit à Toulouse quand il acheta à un gamin César, cet « ossu et strapassé chien ». César fut un des chiens épiques de la série. Il était affligé du ver solitaire, ce qui le poussait à avaler jusques aux os, et ce, sans préalable mastication! Cladel s'attira la réprobation générale, du jour où il ne craignit pas de produire cet extraordinaire animal au milieu de l'élégante société qui hantait les Allées Lafayette. Le cynisme de César était des moins communs, à ce point que son héroïque barnum dut le museler par devant et par derrière!... Reçu à ses premiers examens, Cladel s'en retourna chez lui avec le gouliafre; mais celui-ci fit tant de ravages au Moulin de la Lande qu'il fallut l'envoyer chez l'oncle Jean, où il se lia d'amitié avec deux superbes traqueurs de lièvres, Tendresse et Flambeau. Un beau jour, le pendard disparut. Un boulanger, qui le trouva, le débaptisa : il devint Sidi-Bono et fut employé à tourner la roue énorme d'un blutoir. Avant d'être reconquis par son premier maître, il subit trois autres avatars, et fut tour à tour Gros-bec, puis Artilleur, puis Va-dru... Il était « suintant et puant »,



quand Léon Cladel le retrouva et le recueillit de nouveau.

Monsieur Touche fut un des chiens dont la mort laissa le plus de regrets à l'auteur du *Bouscassié*, de *N'a-qu'un-Œil*, et de tant de chefs-d'œuvre. Monsieur Touche était un king-charles et avait primitivement appartenu à un vieux grognard. Quand Cladel partit pour Paris avec cent soixante-sept pièces de six livres cousues dans la doublure de son raglan, le king-charles l'accompagna, et le premier service qu'il rendit à son maître, une fois dans la capitale, ce fut de lui monter sa correspondance. Monsieur Touche, irrésistible autant que volage, attira à Léon Cladel les faveurs du beau sexe. Monsieur Touche fut béni par Béranger, pissa sur la culotte gris-perle de M. de Vigny, et prit M. de Lamartine pour un épouvantail. Un jour, il s'égara, et cela nous a valu des pages magistrales sur la fourrière. Finalement, ce pauvre Monsieur Touche, à la gloire duquel Cladel avait rimé un « acrostiche-potence », fut vendu huit francs par un dépositaire infidèle à un malandrin qui le tua pour en avoir la peau.

« Plus tard, » écrivait M. Léon Cladel, « pour peu que ça me chante et si l'on m'en prie, je raconterai l'histoire de mes autres chiens, histoire in-

timement liée à la mienne, attendu que ces aimables bêtes n'ont guère d'autre existence que celle de leurs maîtres. »

... Au moment précis où il mettait le point final à son roman : *Juive-Errante* (roman porté durant dix ans), je me présentai chez le puissant écrivain, en sa villa-tanière-ermitage de la rue Brongnard, à Sèvres.

— Je viens vous prier, lui dis-je, cher et révéré maître, de me donner la primeur de l'histoire de vos chiens à partir du septième. Cela vous chante-t-il?

— Oh! fit M. Léon Cladel, en remettant sur ses longs cheveux l'espèce d'éteignoir de drap brun que connurent bien tous ceux qui eurent l'heur de pénétrer en sa bel-accueillante demeure, si je ne vous connaissais, ça ne me chanterait guère ; mais je vous connais et cela me chante. Asseyez-vous donc près du feu, et je vais vous conter mes chiens, sommairement, bien entendu... Quant aux considérations, nous les mettrons, si vous le voulez, à la fin.

» Donc, après M. Touche vint Morose, lequel me fut donné par Emile Bénassit, un peintre bordelais, qui avait été élevé en Angleterre et possédait un curieux accent anglo-gascon. Morose était un bou-

ledogue tout noir, très gai, mais coureur en diable. Je l'eus pendant dix-huit mois, au bout desquels il me fut volé. Je le recherchai en vain. Deux ans après sa disparition, assistant, sur la place du Château-d'Eau, à une représentation de chiens savants, je crus le reconnaître parmi eux. Je l'appelai, et il me sauta au cou. Mais je ne pus parvenir à me le faire rendre par le dresseur, qui prétendait l'avoir payé très cher.

» De retour, un jour, au moulin de la Lande, je me plaignis à mon père d'être sans chien. Mon père, qui faisait le commerce des grains à Montauban, s'en fut à la ville avec l'intention de m'en rapporter un. Le soir, j'étais sur la route, dans l'attente. J'aperçus aussitôt la charrette paternelle, chargée de foin, et, tout là-haut, droit juché sur ce foin, un chien de berger noir. La voiture s'arrête, on descend l'animal, et nous signons immédiatement, tous les deux, notre pacte d'alliance et d'amitié. Nous restâmes ensemble au moulin pendant trois mois. Le jour fixé pour mon retour à Paris, mon père, de peur que Zabeul (j'avais ainsi nommé la bête) ne voulût me suivre et ne me créât des embarras, l'enferma dans une chambre. Bon. Je pars vers quatre heures, en cabriolet. Savez-vous ce qui arrive? Le chien *ronge* la porte, s'échappe, et, dé-

talant de toutes ses pattes, il arrive en même temps que nous à la gare de Moissac, où il répand tant de pleurs et fait tant d'attendrissantes manières que je me laisse toucher et l'emmène à Paris. Je l'y gardai avec moi durant le siège. Il fut atteint d'une maladie de peau, et je le plaçai à Neuilly dans une maison spéciale où il succomba à la suite d'un eczéma.

» Finette, fille de Zabeul, était une chienne toute petite. Elle avait des façons de vraie femme. J'ai eu, avec elle, l'occasion d'observer l'élément féminin chez une chienne. Elle était noir et feu, — bâtarde, au demeurant. Je l'aimais beaucoup. Quand survinrent les Prussiens, je quittai Enghien, et Finette disparut, à Saint-Denis, dans l'énorme agglomération des charrettes. Elle me laissait Pouni, une petite chienne née sans queue, très gentille et qui se trémoussait comme jamais petite chienne ne se trémoussa.

» Ratas était le frère aîné de Pouni. Sa robe était gris de rat — d'où son nom. Je l'ai gardé longtemps. Ce Ratas a assisté aux actes les plus graves de ma vie : il était à mon mariage, presque comme l'un de mes témoins. C'était un déterminé nageur. A Vichy, où nous l'emmenions, il nageait dans l'Allier, et si mirifiquement que tout le monde ve-

nait pour le voir. Ah! quel sacré nageur c'était! En voulez-vous un exemple? J'avais l'habitude (j'étais alors valide) de me promener tous les jours avec mon Ratas sur les bords de la Seine. Comme le gueux ne cherchait que le prétexte de se flanquer à l'eau, je lui fournissais ce prétexte en lui lançant dans le fleuve un bâton qu'il y allait chercher pour me le rapporter en triomphe. Voilà qu'un jour, sans y prendre garde, je lance le bâton au moment où deux bateaux allaient se croiser. Le chien se jette à l'eau et tout aussitôt se voit pris entre les deux vapeurs. Pour moi, je le crus perdu. Il se passa alors un fait qui stupéfia les pilotes: dans cette situation critique, mon prodigieux Ratas ne fait ni une ni deux; il *plonge*, passe sous la carêne de l'un des bateaux, et reparaît *avec le bâton dans la gueule!*... La pauvre bête finit bien atrocement. Il était écrit que la vapeur lui porterait malheur... Je venais de reconduire un ami à la gare, et j'allais traverser la voie pour m'en revenir. La porte de la barrière était entr'ouverte. Je traversai, après avoir attendu, cependant, qu'un train express eût passé. Je me retourne, j'appelle... Point de Ratas. Le train avait pris mon chien et l'avait décapité. Son corps était tellement plaqué sur les rails qu'il en faisait pour ainsi dire partie. Ce ne fut que le lendemain que

je retrouvai la tête, à cinquante mètres environ de la guérite du cantonnier... Je pleurai Ratas pendant plus d'une semaine.

» Bergère, qui lui succéda, appartenait à mon père. J'avais vécu, à diverses reprises, à côté d'elle. Quand je fus rappelé au moulin par mon père qui s'y mourait, Bergère, durant toute la maladie, ne me quitta pas. Le jour de l'inhumation, elle suivit, en hurlant, le corps jusqu'au cimetière, puis disparut. On ne la revit plus jamais.

» Quina, une épagneule, me fut donnée par le docteur Henri Napias, fils d'un maire de la Commune, lequel fut fusillé à la Cour des Messageries. Elle me fit cinq à six petits. C'était une bonne mère. Le diable, c'est que, quand je sortais avec elle, aux époques propices, j'étais suivi par une avalanche de plus de cinquante chiens. Or, elle nourrit les trois petits que je lui avais laissés ; puis, un jour de soleil, lasse d'être depuis longtemps enfermée avec Pif, Paf et Pouf, elle sortit, alla jouer sur la voie du chemin de fer et s'y fit écraser... Pif mourût enfant. Quant à Pouf, je le donnai à Paul Heusy, du *Radical*, qui le garda assez longtemps, mais dut le donner à son tour, à la veille d'un voyage pour la Floride. Pouf se porte à merveille. Il a dix ou douze ans.

» Paf, lui, resta chez moi jusqu'à sa mort, qui fut naturelle. Ce fut un chien volontaire, absolument désobéissant, et qui n'écoutait jamais que moi. Au rebours de Ratas, il avait une sainte horreur de l'eau... Je vivais avec Paf depuis longtemps, quand il disparut. Au cours de mes recherches, on m'apprit qu'un chien, du signalement de Paf, se trouvait chez un tambour de ville, à Chaville. Je faisais des démarches pour le ravoir, quand un de mes amis, le docteur Midrin, aujourd'hui maire de Sèvres, m'amena un chien qui, au premier aspect, nous fit nous écrier : « Voilà Paf ! » Ce n'était pas lui : c'était un vieux chien tout édenté, aux yeux mouillés, répugnant. Je le mis à la porte. Le chien se coucha là, mais ne s'en alla point. Le matin, mes deux filles, allant à l'école, l'ayant aperçu sur le seuil, vinrent me dire : « Il est là, le vieux chien ; il est malheureux... Il ne faut pas qu'il s'en aille. » Touché, je le fis rentrer, et il fut décidé qu'on le garderait. Je le nommai Famine, et je vous prie de croire qu'il était bien nommé.

» Mais, sur ces entrefaites, Paf, retrouvé, revint. Ils vécurent ensemble. Ce qui me chagrina, ce fut de voir que Paf n'aimait pas Famine. Cependant, ce pauvre chien était d'une douceur angélique ; il n'avait jamais d'humeur, ni de révoltes. Sa fin fut

lamentable, comme son aspect l'avait toujours été. Il était devenu aveugle, presque paralysé. Un après-midi, il faillit être écrasé dans la grande rue de Sèvres. Il avait si bien compris le danger que désormais il y avait pour lui à traverser cette voie que, le cas s'en présentait-il, il se jetait à mes jambes, me mordillait le pantalon, et, comme j'avais compris ce qu'il réclamait de moi, j'avais contracté l'habitude de le prendre dans mes bras et de le passer, faisant ainsi moi-même le chien d'aveugle. Il eut, par surcroît, un cancer au ventre. Je ne pouvais me décider à le faire abattre. Mais, comme son état présentait, avait-on dit, quelque danger pour les enfants, ma femme, profitant d'un voyage que je faisais dans le Midi, lui fit respirer un narcotique qui le délivra de sa misérable existence ; puis, elle le fit enterrer dans le jardin, et je ne passe point un jour sans jeter un coup d'œil sur le léger tumulus sous lequel il repose. Famine fut le chien que j'aimai le plus. Il n'avait pas moins de vingt-deux ans quand il mourut.

» Mais revenons à Paf, pour en finir avec lui.

» Je vous ai dit qu'il avait horreur de l'eau. Cela m'agaçait. Un jour, du haut d'une passerelle, au Bas-Meudon, je jetai mon hydrophobe à l'eau, me disant : Sacredié ! il doit savoir nager, et il s'en

tirera bien!... Mais le malheureux Paf ne s'en tirait pas du tout, il pataugeait et allait se noyer, quand deux individus sautèrent en barque pour l'aller repêcher. Si je n'avais été malade, je vous réponds bien que je n'eusse laissé ce soin à personne, car je suis bon nageur. Les deux hommes, qui croyaient que j'avais voulu me débarrasser de la bête, me ramenèrent Paf, en me traitant du haut en bas. Des blanchisseuses mêlent leur voix au concert d'injures. J'ai beau protester; des paroles on passe aux actes, et je reçois un coup d'aviron. Bref, tout alla de telle sorte que, moi qui ne songeais, en principe, qu'à manifester mon bonheur et ma reconnaissance, je me vis dans la nécessité d'assommer d'un coup de canne un des sauveurs de mon chien.

» J'en arrive à mes deux dernières bêtes. Je viens d'avoir à leur sujet maille à partir avec une police — que je m'abstiendrai de qualifier. Tantan est un chien danois gris. L'éditeur Paul Delille m'en fit don. C'est une bête très fidèle, mais méchante avec ses congénères. Tantan a vécu ici avec Tzodi, un caniche noir. Quand je me promenais avec Tzodi et Tantan, ce n'étaient que querelles et combats de chiens. Un beau jour, dernièrement, nous étions sortis tous les trois :

voilà que ce Tantan saute sur un chien de chasse et se met à le rouler. Le propriétaire du chien de chasse intervient et se met à taper sur Tantan; ce que voyant, mon autre pendard, le sieur Tzodi, se jette aux mollets du quidam et le mord. Plainte de ce monsieur à la police, qui se met en quatre, vient chez moi, et me somme de faire abattre mes chiens, me donnant pour raison que quelqu'un avait vu Tantan se battre avec un chien reconnu pour enragé. « Et quand la chose a-t-elle été constatée? demandai-je. — Vers sept heures du matin. — C'est impossible, mes chiens ne sortant jamais avant dix heures. » Alors on brandit un arrêté, et l'on vocifère qu'il me faut m'y conformer... Croiriez-vous qu'il suffit qu'on dénonce un chien pour le faire abattre! C'est la loi. Elle est propre!... Ici, à Sèvres, soixante chiens ont été abattus en cette occasion. Cependant, je ne fis point abattre les miens. Quelle ne fut pas ma stupeur de voir, un matin, le *Petit Journal*, annoncer que les chiens de M. Léon Cladel avaient été abattus! J'allai à la police pour m'enquérir de ce que cela signifiait. La réponse fut épique. Je vous en fais juge. « Vous voyez bien que *c'est dans le journal*, me dit-on. Le journal dit que vos chiens ont été abattus; cela prouve qu'il faut les

faire abattre. » Non, mais, croyez-vous!... Cela devenait de la vexation. De retour chez moi, très inquiet, j'envoyai Tantan et Tzodi dans les bois, chez un ami. Mais je ne pouvais les y laisser, et je m'en fus tout exprès à Paris pour leur chercher asile. Je ne trouvai rien. Le hasard, pourtant, m'envoya dans les jambes un jeune homme de lettres, qui, voyant ma tristesse, m'offrit d'emmener avec lui mes deux chiens à Bordeaux. Il partit avec eux, le soir. J'ai reçu de leurs nouvelles : ils se portent à merveille. Je ferai, quelque jour, revenir Tantan.

» J'ai voulu sauver mes chiens, je les ai sauvés. Chose bizarre, bien que mes chiens soient abattus *officiellement*, on n'en continue pas moins à me faire payer la taxe, comme par le passé!!!... »

Mademoiselle Judith Cladel, qui était survenue, fit une heureuse diversion et parvint à calmer l'exaspération du maître en me contant l'histoire d'une tortue qui répondait très bien à l'appel de madame Léon Cladel, mais restait sourde à tout autre.

— Et dans votre œuvre, cher maître, quel sentiment montrez-vous pour les animaux?

— Je les considère comme des frères, et je les aime au moins autant que les hommes. Ils n'ont

pas la parole, mais il y a, dans leurs yeux, dans leurs éclats de voix informulée, des choses auxquelles je n'ose résister : j'y sens un appel, une prière, un ordre. Je rencontrerais trois fois un chien qui me regarderait d'une certaine façon, que je chercherais à l'acquérir. Mes chiens vivent de ma vie. Je n'ai jamais souffert qu'on les fît sortir pendant les repas, car c'est l'instant où j'aime à sentir leurs mufles sur ma cuisse. D'ailleurs, esprit solitaire comme je suis, les chiens m'ont aidé à supporter les plus grands malheurs de ma vie. Je vous assure que, parfois, les miens seuls n'auraient pas suffi à me consoler...

» Il y a cinq ou six ans, je perdis une petite fille de huit ans, d'une douceur et d'un charme exquis, et qui aimait les bêtes ainsi que moi. Comme j'ai un tombeau de famille au Père-Lachaise, dans lequel ma mère et une autre enfant dormaient déjà leur repos dernier, je décidai que la chère petite serait enterrée là aussi. Le jour venu, je partis avec quelques amis. La bière fut mise dans le corbillard devant notre porte... Famine se mit à nous suivre jusqu'au bas de la côte, en pleurant comme un homme, et, par deux fois, il courut sous les roues du char funèbre *pour se faire écraser*. On dut, par deux fois, l'arracher à cette mort qu'il

cherchait. Epiloguera qui voudra là-dessus, voilà le fait.

» L'amour qu'ont les parents pour leurs enfants n'empêche pas leur amour pour les bêtes. Ces deux sentiments proviennent de la même sensibilité de cœur, mais ils diffèrent néanmoins. Quant à moi, les sentiments que j'ai pour mes enfants sont d'un père ; ceux que j'ai pour mes chiens sont d'un socialiste. »

XI

GEORGES COURTELINE

Prenons toujours le kummel. — Un rigolo de la vie. — Courteline incendiaire. — Premières armes chez la mère Popo. — Une paire d'amis. — De l'influence des jurisconsultes sur Catulle Mendès. — L'ami des fleurs. — Analogie. — La conclusion de tout ceci...

« Cocher, 13, rue de la Tour-des-Dames ! »

M'y voici.

Après avoir gravi quatre étages, je sonne à la porte de droite. Une jeune et jolie servante, soulevant une portière, me fait entrer dans un petit salon aux murs exigus que décorent quantité de photographies, de dessins et d'écrans. A la place d'honneur un beau portrait de Catulle Mendès. Ici et là, des croquis de Caran d'Ache et des aquarelles de Steinlen. Le soleil, joyeux, ce matin,

tapote de ses doigts d'or le clavier d'un piano. Dans la bibliothèque...

Mais je n'ai pas le loisir de pousser plus avant mon examen, car voici, derechef, l'avenante soubrette, qui, cette fois, m'introduit dans le cabinet de l'auteur déjà célèbre de *Le Train de 8 heures 47*.

Courteline est au travail.

Sur sa table fume une tasse de thé et des bouts de papier se mouillent d'encre fraîche. Le réduit est tranquille à souhait ; aucun bruit n'y pénètre du dehors. Derrière le rideau verdoyant des capucines de l'unique fenêtre, c'est une gaieté de jolis toits léchés de soleil, à cette heure si peu avancée de la journée.

— Tiens, Docquois ! Elle est bonne. Comment ça va, mon cher? Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

J'expose le but de ma visite ; j'y essaye, du moins, car dès les premiers mots, Courteline jette les hauts cris.

— Non ! ah non ! Ah, mon cher, pas ça ! Tout ce que vous voudrez, mais pas ça ! Voulez vous du kirsch ? du kummel ? une cigarette ? mon chapeau ? La maison est à vous, prenez ! mais éloignez de moi, Seigneur, le calice de l'interview !

Je refuse le chapeau mais j'accepte le kummel,

pensant : « C'est toujours autant de pris. Tout à l'heure nous verrons bien. »

Mais Courteline est très monté. Visiblement, l'auteur des *Gaietés de l'Escadron* n'est pas chair à interview. La dent sera dure à arracher. Avec ça je fais une gaffe : je lâche que je suis venu ici dans l'espérance d'en repartir avec des choses drôles plein mes poches, et, au mot « choses drôles », Courteline grince des dents. Il se lance dans une tirade, dit qu'il a embrassé la dernière des carrières et que son profond chagrin d'être un amuseur public le conduira inévitablement à finir dans un monastère.

« Amuseur public, bon Dieu !... De tous les emplois que puisse choisir un écrivain dans la comédie des lettres, il n'en est pas, entendez-vous bien, qui demande à être tenu avec plus de légèreté et de délicatesse !... Amuseur, c'est bien vite dit ! Banville en est un, d'amuseur, et Jocrisse en est un autre. »

J'ai un geste éloquent :

— Oh ! à cet égard-là, vous pouvez être bien tranquille.

— Oui? Eh bien, je ne le suis guère.

— Bah !

— Il n'y a pas de bah ! ma vie est gâchée de l'idée que je la passe sur des tréteaux, à vociférer dans

l'embouchure d'un porte-voix des choses comiques qui ne le sont pas, devant un troupeau d'auditeurs qui me regardent consternés et se disent entre eux : « Est-il bête ! »... Tenez, les jours où j'ai de la copie dans l'*Echo*, je suis l'homme — et ça je vous le jure — le plus malheureux du monde ; je me fourrerais dans un trou de souris.

— Pourquoi ?

— Toujours pour la même chose : l'idée fixe que je bonimente, le bas de mon pantalon rentré dans mes chaussettes et le nez peint en rouge vif, au milieu des huées de la foule. Quand on m'a représenté *Lidoire*, l'an dernier, au Théâtre Libre, je voulais mettre le feu aux coulisses du théâtre ! Parfaitement ! Antoine, que j'exaspérais par mon obstination à vouloir, quand même, inonder de pétrole ses décors, s'est vu obligé de me dire : « Toi, tu vas nous f..... la paix, ou j'envoie chercher les fliques ! »

Et Courteline, l'œil au ciel :

— Être un rigolo de la vie !... Hein, songez-vous à cela, Docquois ?... Un rigolo !...

Puis, changeant de ton :

— Ah ! voilà Monsieur Saint-Médard.

Saint-Médard !

Surpris, je regarde.

Saint-Médard est un chat noir, de toute petite race, improbable produit d'un accouplement dont l'événement remonte à deux ans environ. Il a sauté sur les genoux de son maître, et, de ses pattes de devant, il les carde comme un matelas.

— Mon petit compagnon ! dit Georges Courteline, caressant longuement, de la main, l'échine lustrée du minet qui ronronne. Il n'est pas beau, mais il est gai. Va dire bonjour au monsieur, Saint-Médard !... Hein ! Docquois, comme chat de gouttière, est-il assez réussi ? Ah ! tu n'es pas beau, mon cochon !...

Chat de gouttière ou pas chat de gouttière, Saint-Médard vient de m'apparaître comme le *Deus ex machina !...* Courteline aime les chats, puisqu'il en a un. C'est déjà un point acquis. Et je songe : « Soyons adroit. Peut-être, en jouant habilement un petit air de Saint-Médard... »

Le fait est que cinq minutes après, un mot en amenant un autre, mon aimable interlocuteur m'avait confessé, sans y prendre garde, son adoration pour la race féline. Ça lui a pris dès le berceau, d'où il se laissait glisser, à huit mois, pour s'en aller à quatre pattes chercher sous l'ombre des meubles le chat de la mère Popo, sa nourrice. (La mère Popo !!!) Et, peu à peu, il en vient à des

confidences. Saint-Médard lui a donné bien de la peine à élever! Ah! qu'il eut une mauvaise jeunesse, Saint-Médard!...

— Mon cher, vous n'avez pas idée de ce qu'a été cette bête. Il avait, entre autres perfections, cette étrange spécialité de tomber dans tous les endroits où humainement il était possible qu'il tombât: sur le toit que vous voyez là, en contre-bas de la croisée; puis de là, par des tabatières entr'ouvertes, dans les cuisines des voisins! Il tombait dans le bouillon, dans le seau de propreté, dans la fontaine, dans les lieux, est-ce que je sais!... Je passais ma vie à le repêcher. Par-dessus le marché, un vrai papillon! voletant à travers l'appartement au milieu d'un charivari assourdissant de saladiers culbutés et de vaisselle projetée. Une bête à tuer, quoi! Une personne, qui demeure avec moi et que Saint-Médard rendait littéralement folle, occupait une partie de son temps à lui administrer d'une main maternelle d'anodines petites fessées desquelles se fichait Saint-Médard comme de ma première chemise. Et elle l'appelait « Petit vilain! » et « Petit laid! », voire « Insupportable animal! », aux jours de grande indignation. Moi, je pensais, comme Audiberte dans l'admirable *Numa Roumestan* de Daudet: « Gare, si un coup je m'en

mêle! » Un coup, je m'en mêlai. Je ne sais plus ce qu'avait fait Saint-Médard, mais je sais qu'un quart d'heure après il sanglotait encore, comme un chien, sous le lit, de la danse vraiment mémorable que je lui avais administrée par charité.

— Oh! charité!...

— Naturellement. Par le fait même de son extravagante rigueur, cette volée était la dernière que devait recevoir Saint-Médard, puisque c'était la première dont il devait garder le souvenir. Et le fait est que depuis lors (et je vous parle de quinze mois), il n'a pas reçu de moi une pichenette! Il m'adore parce qu'il me redoute. J'ai du prestige à ses yeux de chat. Songez donc que je suis pour lui le monsieur qui ne l'a pas raté!!! Il le sait : d'où la tendresse infinie qu'il me porte, et que je lui rends bien, d'ailleurs. Oh! nous sommes une paire d'amis tous les deux, n'est-ce pas, Saint-Médard?

— Ça se voit, objectai-je en riant, à vos mains déchirées de coups de griffes.

Mais Courteline, précis comme une règle de trois :

— Pardon! ça, c'est une autre histoire.

Puis :

— Je vais vous ouvrir mon cœur : j'ai une faiblesse pour les gros mots, et aussi pour les jeux de mains, qui me paraissent les plus divertissants du

monde ; en sorte que je joue quelquefois à soulever Médard à un mètre au-dessus du sol. Lui, accepte volontiers le jeu et ne s'en formalise en aucune manière ; seulement, une fois restitué à la liberté de ses mouvements, il se précipite sur ma main qu'il tâche à mettre en lambeaux. Il trouve ça tout naturel et moi aussi. Chacun de nous joue comme il sait. Et quand nous avons assez joué, nous nous faisons de réciproques politesses : je gratte la tête à Saint-Médard qui me donne de son nez dans le menton. Voilà tout. Le bon Saint-Médard lèche sa queue endolorie, je couvre mes plaies d'arnica, et nous tirons, lui à hue, moi à dia, pensant force bien l'un de l'autre ; moi, de lui : « Voilà une bête qui est moins bête que son maître » ; lui, de moi : « Voilà un homme qui est juste, puisqu'il sait, *æquo animo*, accepter les légitimes représailles d'une bête qu'il avait provoquée. » Ah ! la justice avec les bêtes, tout est là ! Songez donc que les animaux portent intact en eux le sens de l'équité ; cette notion du bien et du mal qu'a reçue de Dieu toute créature née de sa main, mais qu'est venue altérer, puis atrophier chez nous l'intervention imbécile des légistes, des Gaïus, des Lamoignon, et autres Monsieur Prudhomme. Les Institutes élucubrées, c'en était fait de la droiture des hommes, et si un

vaudevilliste illustre, Jules Moineaux, a écrit dans *Les Deux Aveugles* ce vers digne d'admiration :

Justinien, ce monstre odieux...

c'est par allusion aux Pandectes ; ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Mon cher, j'ai la haine de la loi, et de ceux qui la font, et de ceux qui l'appliquent ! C'est elle qui est la cause de tout. Tenez, voilà Catulle Mendès, que la douceur de son cœur et la sainteté de son jugement ont longtemps fait aimer les animaux de l'amitié dont ils sont dignes. Un jour, il est cité devant la justice belge pour je ne sais plus quel délit de presse. Très bien. Il débarque à Bruxelles et de là chez le juge d'instruction, avec lequel il confère dix minutes. Le soir même... — pas le lendemain, le soir même ! — ... il avait les bêtes en horreur ! Un contact de dix minutes avec un jurisconsulte avait, chose atroce à dire, suffi pour fausser sur un point l'esprit le plus normal et le plus rationnel qui se fût trouvé jusqu'alors !...

Je contins une belle envie de rire et demandai hypocritement :

— Et à votre avis, cher ami, on est injuste avec les bêtes ?

— Odieusement ! fit Courteline.

J'insinuai :

— Voyons... un exemple...

Mais lui, alors :

— Je vous en citerais dix mille. Un, pris au hasard, dans le tas. Il est une bête que les zoologistes sont unanimes à reconnaître comme exceptionnellement, douée d'aspirations hautes et aristocratiques...

Moi :

— L'hermine ?

Lui :

— Non. Le cochon. Buffon le constate, et Lacépède le proclame : le cochon est l'ami des fleurs, des parfums et des élégances ; il a une préférence marquée pour la société des personnes bien élevées, et l'allégresse qu'il témoigne à s'ébattre en des eaux très pures est, chez lui, l'indice non douteux d'un amour de la propreté poussé jusqu'à la manie. Par un préjugé imbécile, le paysan (non plus une bête, lui, mais une brute) le force à vivre dans l'ordure. Alors, que fait-il ? Il s'y vautre ! Vous me direz : « C'est assez bête ! » Soit ; c'est respectable, en tous cas. Nous sommes ici, ne vous y trompez pas, en plein domaine de sensibilité meurtrie et de délicatesse méconnue. Le même

sentiment qui pousse le cochon à se rouler dans la charogne déterminera une honnête femme à se livrer à un homme ivre parce que son mari l'aura traitée de salope dans un mouvement de mauvaise humeur. C'est du dépit, pas autre chose. Que les cochons et que les femmes apportent un certain côté excessif dans l'exprimé de leur mécontentement, je n'en disconviens pas. Mais quoi ! vous n'empêcherez jamais l'intervention des nerfs dans les questions du cœur, et l'âme est une chose très complexe. D'ailleurs, c'est aux seuls hommes qu'a été dévolu le don précieux de savoir estimer à leur juste valeur les petites infamies de la vie, ce qu'appelle Alphonse Daudet « la mise au point » (toujours dans *Numa Roumestan*) et que, décemment, vous ne pouvez exiger ni des femmes ni des cochons.

Je demandai :

— Et la conclusion?...

— Il y en a deux, répondit Courteline. La première, c'est que vous en êtes venu à vos fins, lâche interviewer que vous êtes! La seconde, puisqu'aussi bien il n'y a plus à y revenir, c'est que les trois quarts des hommes sont indignes d'avoir des bêtes. Songez donc que depuis des siècles on prive de boisson les lapins, sous prétexte qu'ILS NE BOI-

VENT PAS, et que jamais n'est venue à personne l'idée de faire un jour la preuve en présentant à un lapin un peu d'eau dans une assiette creuse! Hein, tout de même, elle est raide, celle-là?... Ils ne boivent pas!!!... Moi non plus, je ne bois pas, quand on ne me donne pas à boire. »

Et, avec un haussement d'épaules :

— On ne saurait dire si c'est plus monstrueux que bête ou plus bête que monstrueux. Pour moi, je suis convaincu d'une chose : c'est que le lapin, qui porte en soi (M. Brown-Séquard l'établit) l'essence même de la vie, atteindrait à la longévité des carpes et des perroquets s'il ne mourait de soif à sept ans!

Et comme, au même instant, l'aimable Saint-Médard, dressé sur ses pattes de derrière, s'arc-boutait de ses mains aux épaules de son maître, dont il flairait amicalement le nez et le soupçon de moustache :

— Oui, Saint-Médard, dit Courteline, je suis sensible à ta tendresse, et tes vertus me touchent, sois-en sûr. Au 1er janvier prochain, t'auras les palmes académiques.

XII

FRÉDÉRIC MISTRAL ET PAUL HAREL

Haro sur le Midi. — Zola, Daudet, Huysmans. — Proverbes provençaux. — Poil et plume. — Marcabrun, fils de moine. — L'avatar du bon ancêtre. — Un paysan. — Autour de l'enclos. — L'oiseau le plus rare. — L'homme et les bêtes. — Insoumis et résignés. — Le maquignon et le poète. — Explication courtoise.

Je dois l'avouer, ce n'est pas sans malice que j'ai écrit à M. Frédéric Mistral pour lui signaler l'avis de M. Emile Zola sur la façon qu'on a d'aimer les bêtes dans le Nord et dans le Midi. Comme M. Emile Zola pourrait me reprocher d'avoir pris trop au sérieux et rapporté peut-être un peu absolument des paroles en somme jetées en l'air et sans plus de conviction que cela, je prends les devants et le prie de m'excuser de m'être ainsi complu à raviver

la querelle — toujours mal éteinte — du Nord et du Midi, et j'espère qu'il ne m'en voudra pas, puisque ma malice nous aura valu la très jolie lettre que voici :

« Maillane (Bouches-du-Rhône).

» Monsieur,

» Vous m'assurez qu'Emile Zola vous aurait énoncé cet aphorisme : « Dans le Nord, on aime les » bêtes, tandis que la sympathie du Midi pour elles » est presque nulle. » Je ne crois pas que mon illustre compatriote ait assez vécu en Provence pour faire une enquête sérieuse sur cette nouvelle tare des Méridionaux. D'après mon ami Daudet, nous professions déjà le mépris de la femme. Selon Huysmans et autres, « êtres au brou de noix et aux yeux vernis, broyeurs de chocolat et mâcheurs d'ail qui ne sont pas du tout français », nous sommes à peu près indignes de contempler la Colonne. Il ne nous manquait plus, pour être les derniers des hommes, que d'être froids pour les animaux.

» Je n'ai pas le temps d'ouvrir une contre-enquête à ce sujet. Je vous dirai seulement que, parmi les préceptes de mon éducation rustique,

figuraient des proverbes provençaux que voici, et que je vous traduis :

— *Qui aime les bêtes aime les gens;*

— *Les bêtes souvent*
apprennent aux gens;

— *Enfants et chiens*
connaissent qui leur fait du bien;

— *Les chiens sont du bon Dieu et les chats sont du diable;*

— *Qui bat le chien, bat le maître.*

» Et toute une série, qu'il serait trop long d'écrire. Nos chasseurs, je l'avoue, sont assez impitoyables pour les pauvres petits oiseaux. Mais ceux du Nord, je crois, ne sont pas indifférents aux rôtis de perdreaux ou aux brochettes de mauviettes. Je lisais même dernièrement que la Normandie était tout à fait dépeuplée de gibier de poil et de plume, et il me semble que la loi pour la protection des animaux chôme moins à Paris que dans nos pays barbares.

» Vous voulez savoir aussi quelle place les bêtes tiennent dans ma vie de poète.

» J'ai d'abord un chat superbe appelé *Marcabrun*, et un délicieux barbet baptisé *Pain-perdu*, que Paul Arène a glorifiés dans maint et maint article. Marcabrun est tigré comme un félin de haute race. Son père,

chat de moine, j'allais dire chanoine, fut apporté au village par un paysan de mes voisins qui l'empoigna dans le couvent de Saint-Michel de Frigolet, lors du fameux siège de cette abbaye, où il s'était enfermé, avec mille autres, pour la défendre. Mais mon beau Marcabrun est devenu grincheux, jaloux et misanthrope, depuis l'arrivée de Pain-perdu, un petit chien noir extraordinaire, dont voici en deux mots l'histoire.

» Un jour que je me promenais, à l'entrée du crépuscule, dans un chemin rural, je vis sortir, tout à coup, du fossé de la route, comme une espèce de gnome tout noir et sémillant, un petit chien qui me flaira, me suivit à la maison et ne voulut plus me quitter. Cette rencontre d'un chien perdu, qui a l'intelligence de choisir son nouveau maître et qui a le flair de le bien choisir, n'a rien de très miraculeux. Mais elle me frappa pourtant, parce que l'incident se passa à la brune, derrière le *mas* où je suis né et que j'ai quitté depuis longtemps, et au pied de cyprès noirs où j'allais, par prédilection, jouer, quand j'étais petit. Or, comme Pain-perdu (c'est le nom d'un vieux troubadour, que je donnai au nouveau venu) a certaines allures mystérieuses et cabalistiques ; comme, à certains moments, il tourne sur lui-même vertigineusement en

se mordant la queue; comme, parfois, il me regarde avec des yeux humains étonnamment perçants; et comme il n'appartient à aucune des races connues dans le pays, j'ai fini, Dieu me pardonne, par me persuader que quelque bon ancêtre avait choisi cet *avatar* pour me protéger, qui sait? dans quelque danger à venir.

» Voilà, monsieur, ma confession au sujet de mes bêtes... et recevez l'expression de mes sentiments très distingués.

» F. MISTRAL. »

Et, encore une fois, maintenant, voyons, le Midi est-il si haïssable ?

On ne pourra, dans toutes les cas, nier que voilà une lettre adorable.

Cette deuxième lettre me vient de Normandie, — de cette Normandie qu'en sa lettre M. Frédéric Mistral a mise en cause.

« Échauffour.

» Mon cher confrère,

» Je suis un paysan, je passe ma vie à écouter pousser l'herbe, à voir les bœufs ruminer et

les chevaux tirer d'ahan le long de la route dont le ruban crayeux se déroule autour de mon enclos. J'ai des chiens, des chats, des vaches, des pigeons et des poules. Je chasse avec passion l'oiseau le plus rare, le plus mystérieux, le plus intellectuel, l'oiseau qui résiste à la puissance de l'or, puisqu'on ne l'acclimate pas ; l'oiseau le plus fin, au sens de la rôtie : la bécasse.

» Je nourris les bêtes, je les observe, je les aime et je les mange, ce qui est encore une façon de s'attarder sur elles.

» Il me semble qu'en général, le « roi de la création » se montre, vis-à-vis des bêtes, prétentieux ou maladroit ; il déshonore sa royauté par un despotisme où viennent sombrer les qualités naturelles des animaux, leur soumission, leur patience, leur bonté.

» Prenez un cheval méchant : je vous parie cent écus qu'à l'origine de son vice, vous retrouverez un homme brutal et des coups immérités.

» Le chat sort ses griffes, le chien montre ses crocs, la vache donne un coup de corne, l'âne pousse une ruade. Pourquoi? Parce que, dix-neuf fois sur vingt, on leur a *déjà fait des misères.*

» Oh ! l'affreuse misère qui précède la méchanceté chez les animaux ! Incompris ou battus, ils

opposent parfois à la bêtise ou à la cruauté de *l'homme* une révolte irraisonnée *contre les hommes*. Absence de discernement, voilà tout.

» A côté de cela, voyez la masse innombrable de ceux qui demeurent soumis, qui crèvent résignés !

» Les bêtes, je voudrais qu'on les fît aimer et qu'on osât davantage les défendre.

» Un jour, dans le plein raidillon d'une côte à pic, un maquignon massacrait littéralement un vieux cheval. La pauvre bête, à bout de forces, à bout de souffle, s'accula dans la boue du fossé voisin, sous un buisson d'épines. Et le maquignon tapait toujours.

» Eh bien, moi, qui vous parle, j'empoignai cette canaille d'homme par les flancs et je l'engouffrai dans la profondeur du buisson, où mille épines vengeresses lui trouèrent la peau.

» A la sortie du buisson, il y eut une explication... courtoise.

» On rattela. Je parlai de la pitié due aux bêtes, je poussai à la roue, et quand la côte fut montée, le conducteur couronné d'épines vint à moi, et, d'une voix molle : « Nom d'une bourrique ! c'est » vous qui avez raison ! Je ne vous en veux pas, » vous êtes un bon homme ! »

» Voyez, mon cher confrère, comme il suffit parfois d'une petite chose pour s'entendre.

» A vous,

» PAUL HAREL »

Et votre lettre, cher Harel, montrera également à M. Frédéric Mistral de quel bois se chauffe, dans le Nord, un poète qui voit martyriser un pauvre animal.

XIII

ALPHONSE DAUDET

Avec Mistral contre Zola. — Pourquoi M. Alphonse Daudet n'aime pas les bêtes. — *Le Chinngne fô.* — Un piano se met à parler. — Tout simplement. — Un roman de chien. — Sous le grand catalpa. — Ce farceur de cheval.

... Les cigares allumés, M. Alphonse Daudet questionne, avec une anxiété des mieux jouées :

— Ainsi, monsieur, vous avez conçu le noir projet de remettre en présence, pour une lutte fratricide, ceux du Midi et ceux du Nord ! C'est là chose terrible, savez-vous ?

— Mais, cher maître, je vous jure que je n'ai pas eu dessein si machiavélique, et que...

— Pourtant, l'aphorisme de Zola, la lettre de Mistral... ?

— Oh! rien de grave, comme vous l'avez pu constater. Escarmouche, tout au plus.

— En êtes-vous si sûr? et ne serait-ce point par une envie dissimulée d'attiser davantage encore la querelle que devrait s'expliquer votre démarche près de moi, aujourd'hui?

— Oh! cher maître, quelle pensée!

— Oui, vous êtes tout innocence, je le sais. Eh bien, monsieur, vous avez raison, car, dans la matière, je me rangerai contre Zola du côté de Mistral. Oui, Mistral n'a pas tort quand il proteste de son amour de Méridional pour les bêtes... Ainsi, moi, voyez-vous, les bêtes... je les ai en horreur.

— Ah çà! voyons, cher maître, si je dors, ou bien si je rêve?

— Ah! ceci vous paraît plaisant? Rien n'est plus sérieux. Je ne puis souffrir les animaux.

— Alors, Zola...?

— Zola a tort.

— Et Mistral?

— Mistral a raison.

— M'excuserez-vous de ne pas suffisamment comprendre?

— La lumière se fera. J'ai dit que j'ai les bêtes en horreur; je devrais plutôt dire que je les crains. Et, d'ailleurs, il n'en fut pas toujours ainsi, bien

que les origines de cette crainte soient déjà lointaines. En réalité, l'antipathie que j'ai pour les bêtes doit être bien moins attribuée à mon tempérament d'homme du Midi qu'à la maladie nerveuse dont je souffre si cruellement. Comme homme du Midi, j'aimerais les chiens et les chats tout aussi bien que le fait Mistral; comme malade des nerfs, je les redoute, et, par suite, ne puis les aimer. Je vous prouverai tout à l'heure que j'ai, autant, et peut-être plus que d'autres, la préoccupation des bêtes. En attendant, laissez-moi vous expliquer mon antipathie.

» J'étais tout enfant quand il me fut donné d'assister au massacre d'un *chinngne fô* (chien fou, chien enragé), devant le cabaret de mon père nourricier, à Fons. (Fons — qui, pourtant, veut dire fontaine — était absolument dépourvu d'eau. Les gens devaient en aller chercher à deux lieues de là.) Je me rappelle que le spectacle de tout ce monde brandissant des fourches, des bâtons et des faulx autour de cette bête enragée produisit sur moi une incroyable impression de terreur. L'horreur que j'ai du chien date de ce moment.

» La crainte que j'éprouve pour le chat remonte aussi fort avant dans le temps. Nous étions, un soir, tous autour de la lampe, à la maison. Le père seul

était absent, et ne devait point rentrer. On n'attendait donc personne, et l'on ne s'attendait à rien. La paix était complète, charmante, au foyer. Soudain, dans la pièce voisine, *le piano se mit à parler tout seul ;* comme sous des doigts gantés de moufles épaisses, des notes criaient faiblement, par intervalles... J'étais terrifié. Tous, nous étions terrifiés... Puis, après une reprise anxieuse du silence, le piano nous suggéra l'effroi davantage en gémissements lugubrement chromatiques... Des âmes avaient l'air de pleurer dans le salon. Oh ! quelle sensation, monsieur !... Puis, le piano ne parla plus, cessa de gémir ; mais ce fut alors comme une chute sur le tapis de quelque chose qui aurait été léger à la fois et lourd, et de quelque lourdeur emmitouflée d'on n'aurait su dire quoi... Puis, après encore un silence qui déversa l'angoisse à pleins flots, une plainte — comme d'enfant — s'éleva, tout près, derrière la porte, qui parut s'émouvoir d'un frôlement... J'étais presque fou.

— Et c'était tout simplement un chat ?

— Ah ! vous ne diriez pas ainsi : *tout simplement*, si, au lieu de compter parmi les miens, ce souvenir était aussi bien des vôtres !... Eh bien ! oui, c était le chat de la maison... J'ai raconté tout

cela et d'autres choses, sous le titre de *Mes Peurs ;* tenez, précisément dans le journal de Mistral. Je les y ai racontées en langue provençale. Figurez-vous que, pour tout ce qui a trait à mon enfance, c'est en cette langue que je suis toujours tenté d'écrire : il me semble que j'y trouve plutôt les mots spéciaux dont j'ai besoin pour cette catégorie de souvenirs imprécis... Une de mes premières choses aussi, ç'a été, dans *Paris-Journal*, l'*Histoire d'un chien qui n'a jamais vu Paris*. Le chien m'a beaucoup fait songer. J'ai eu longtemps le projet de faire un roman de chien.

— Un roman de chien ?

— Oui. J'y aurais raconté toute la vie d'un chien, ses occupations, ses habitudes, ses pensées. Ses pensées, oui. En effet, avez-vous jamais observé un chien dans la rue? Eh bien ! n'avez-vous pas eu, comme moi, l'impression exacte que ce chien *allait à ses affaires*, et qu'il était en proie à des préoccupations? Ne l'avez-vous pas vu s'arrêter tout à coup, puis revenir sur ses pas comme quelqu'un qui a oublié de faire aux siens une recommandation nécessaire, et qui va la leur faire?... Oh ! il est certain que les bêtes pensent, voyez-vous ! Dans la pensée, elles sont à deux ou trois étages au-dessous de nous, voilà tout... Les chiens, où vont-ils, que

font-ils? N'est-ce pas intéressant? J'aurais tenté de le dire, mais la difficulté était énorme, et j'ai eu peur de substituer, malgré tout, mes sentiments à ceux de la bête. Et puis, oh! et puis, ce qui m'a surtout arrêté de faire ce roman de chien, c'est tout le côté stercoraire obligatoire de la chose: l'incessante incontinence du chien, son goût détestable pour les excréments, qu'il sait digérer, les passions basses de son odorat; — à chaque page du livre, j'eusse dû dresser un urinoir... Je répugnai à la besogne.

» On parle de l'hypocrisie du chat, qui est, en somme, un animal délicieux, mais on oublie de parler de celle du chien. Je me souviens encore des deux chiens que mes parents avaient à la campagne et de leurs abominables airs vertueux quand ils se tenaient près de nous sous le grand catalpa : ils restaient tranquillement couchés, quelques minutes; puis, ils s'étiraient, et, bâillant, faisaient quelques pas, le dos gros au soleil, comme pour se délasser, uniquement. Ils arrivaient ainsi à la charmille, sournoisement, et dès qu'ils la tenaient, la charmille, ce qu'ils détalaient vers les champs, et presto! Mais comme, au premier coup de sifflet, ils revenaient honteux, hypocrites et rampants, se recoucher à nos pieds, avec

des airs de dire : « Mais nous revenions de nous-» mêmes ; mais nous n'avions aucun dessein de » vous quitter, ô maîtres ! »...

» Un animal que je hais avec férocité, par exemple, c'est le cheval.

— Bah ! que vous a fait le cheval ? En est-il un qui ait fait parler le piano ?

— Non, mais c'est un farceur, et voilà pourquoi je le hais. Oh ! je ne mourrai pas sans lui avoir dit son fait, au cheval !

— Mais enfin, cher maître, que lui reprochez-vous ?

— Ce que je lui reproche ? mais tout bonnement ceci : le cheval se fiche de nous.

— Il se fiche de nous !

— Oui, monsieur ! il se fiche de nous ! Vous croyez naïvement que vous le conduisez, le cheval ?

— Dame !

— Erreur grossière, c'est le cheval qui vous mène.

— Pourtant...

— Oh ! je sais ! le cheval vous laisse adroitement quelques illusions. Ainsi, il se prête à merveille à la promenade du Bois. Il s'y laisse conduire. Mais c'est, croyez-le bien, parce que le Bois lui plaît et qu'il est sûr d'y voir de belles amies, sans cela !...

Est-ce que vous vous figurez, par exemple, qu'il y a des batailles de cavalerie ? Eh ! non, il n'y en a pas ! C'est une blague énorme. Relisez plutôt l'histoire de notre dernière guerre !

— Mais enfin... !

— Non, je vous dis que je ne mourrai pas sans avoir dit son fait à ce farceur que vous vous plaisez à appeler le cheval !...

« Et, là-dessus, un autre cigare ?... »

XIV

ABEL HERMANT ET RIDDER HAGGARD

Le sabot de Dallas. — Le cheval est-il un farceur? — Apologie. — Tendresse de cavalier. — Luxe pratique. — Petits ânes. — Les chiens de Constantinople. — Fatalisme. — Le plus farceur des deux... — Le sabot de Moresco. — Un cheval « salé ». — Une mort. — Le cheval n'est pas un farceur.

Il était onze heures du matin. Je descendais la rue Bellechasse, et je riais encore de la boutade de M. Alphonse Daudet contre le cheval au moment où je tournai dans la rue de Grenelle. Soudain, je me rappelai fort à propos que M. Abel Hermant habitait au numéro 15 de cette rue, et l'idée me vint aussitôt de monter chez lui. « L'auteur du *Cavalier Miserey*, pensai-je, saura me dire, lui, si vraiment le cheval est un farceur et s'il mérite tant que cela la rancune de Daudet. » Et je me

souvins des pages poignantes qui relatent la crevaison de Dallas, la nuit, dans la cour de la caserne du 21e chasseurs.

M. Abel Hermant voulut bien me recevoir. Il était souffrant et me demanda la permission de rester étendu sur un divan parallèle à sa table de travail. Sur cette table, la première chose qui frappa mon regard fut un sabot de cheval ferré d'argent ; il était posé sur une liasse en guise de presse-papiers.

— C'est le sabot de Dallas, me dit M. Abel Hermant. Souvenir du régiment.

Du sabot de Dallas à l'objet particulier de ma visite, la transition s'offrait facile, et le jeune romancier fut tout de suite au courant de ce que j'espérais de lui.

— Un farceur, le cheval ? fit-il. Hum ! il faudrait d'abord le supposer plus intelligent qu'il ne l'est ; mais je ne discuterai pas cette impression de M. Daudet, et je vous dirai que le cheval est, après tout, le seul animal qui m'intéresse véritablement. C'est qu'en effet, c'est aussi le seul animal avec qui on puisse faire corps. D'autres animaux, certes, sont plus intelligents que lui, — le chien, par exemple, — mais ils gardent un certain à-part, et restent bien individuels, tandis que nous

avons sur le cheval une action, il est vrai toute mécanique, mais à laquelle, en somme, nous avons le plaisir de sentir qu'il répond. S'il n'est pas d'une intelligence très élevée, le cheval est d'une nervosité tout à fait féminine ; — il faut, bien entendu, s'adresser à des races de choix. Et puis, aucun autre animal ne nous donne comme lui cette sensation de possession : le cheval, on le tient avec les jambes, on lui parle avec les mains...

— Quel genre préférez-vous ?

— Oh ! je n'aime pas ceux qui font des tours de force, ceux de haute école. J'aime le cheval qui a un certain laisser-aller, qu'on a bien dans la main, et auquel on ne demande rien que le développement de ses moyens.

— Au point de vue sentimental... ?

— Je ne crois pas que cette bête soit capable d'une grande tendresse pour celui qui la nourrit et qui la panse. Mais l'homme peut très bien s'éprendre du cheval, justement en raison de cette sensation de possession dont je viens de vous parler. C'est le cas du cheval de régiment, et du cheval arabe, qui fait partie de la famille. Le cheval reconnaît surtout celui qui a l'habitude de le monter. J'avais, à la campagne, une jument pur-sang qui ne se laissait monter que par moi et par un de

mes amis : elle jetait infailliblement par terre toute autre personne qui osait l'enfourcher. Je comprends que les hommes de cheval aiment beaucoup leur monture, car c'est là une des affections les plus égoïstes qu'on puisse avoir. On aime beaucoup son cheval parce qu'il vous donne du plaisir et aussi l'illusion que ce plaisir est partagé, alors qu'il est surtout personnel. Un vrai homme de cheval affectera d'aimer à se promener seul avec sa bête, *pour causer avec elle ;* mais le plaisir du grand air et du galop est, au bout du compte, beaucoup plus fort que le plaisir de l'amitié chevaline. Pour ma part, j'aime le cheval parce qu'il est un animal de luxe — pratique.

— N'a-t-il aucun discernement ?

— Oh ! je ne lui prête que des facultés brutales. L'âne, tenez, serait moins bête que lui, bien que plus entêté. Quelque répugnance qu'éprouve un cheval à se laisser monter par un étranger, on finira toujours par le mâter, tandis que les petits ânes du Caire, dans une circonstance analogue, préféreront se laisser rouer de coups.

— Avez-vous, comme M. Daudet, la crainte des chats ?

— Non. Le chat me laisse froid. Son électricité ne me trouble pas. Je n'aime pas le félin. Je lui

préfère de beaucoup (ce n'est pas poétique) le chien ; le chien errant, surtout, le chien de Constantinople. Celui-là, c'est l'expression la plus complète, la plus absolue et la plus naïve du fatalisme oriental. Ainsi, lors de la création des tramways là-bas, ces chiens persistèrent durant des semaines à ne pas comprendre que les tramways ne pouvaient sortir de leur voie pour éviter de les écraser.

— Oui, je sais qu'auparavant, ces étonnantes bêtes ne se dérangeaient pour personne. Dans un intéressant chapitre écrit sur eux au cours d'un livre sur Constantinople par M. Paul de Régla, n'ai-je point lu que les chevaux du pays sont si bien au courant de cette impassibilité qu'ils s'arrangent, malgré leurs cavaliers, alors même qu'ils sont lancés au galop, pour passer d'un côté ou de l'autre de la voie, si une chienne en occupe le milieu avec ses petits ? Il paraît même que si l'étroitesse de la voie ne leur permet pas cet écart, les chevaux passeront par-dessus les chiens sans les toucher !

— Cette allégation n'a rien de trop exagéré. A l'égard de la vermine, les chiens de Constantinople montrent la même indifférence ; ils n'essaient en aucune manière de s'en débarrasser et se laissent ainsi, parfois, dévorer une oreille entière. Ils sont

tous d'un fauve clair, et, quoique ayant des mines de bêtes sauvages, ils sont très inoffensifs. En fait d'émotion animale, il est, je crois, impossible d'en éprouver une plus poignante que d'entendre hurler un de ces chiens quand, d'aventure, on lui a marché sur la queue : aucun cri d'enfant écrasé ne saurait être comparé à pareil hurlement.

— Et vous aimiez ces bêtes ?

— Beaucoup. Maintenant, peut-être les aimai-je à cause du décor splendide dans lequel elles grouillaient... Mais, sérieusement, je n'ai pas eu d'attaches animales, et il me resterait bien peu de chose à vous dire sur la question... Il n'y a, décidément, que le cheval qui m'intéresse.

— Et ce n'est pas un farceur ?

— Le farceur serait plutôt... Mais je ne veux pas manquer de révérence, dit en riant M. Abel Hermant.

Sur ce, je lui tirai la mienne, car l'heure du déjeuner était proche.

Dans la rue des Saints-Pères, je grimpai sur l'impériale d'un « monstre », et, durant le trajet, je pus me convaincre que les trois braves percherons qui actionnaient l'énorme masse accomplissaient leur dure besogne sans la moindre arrière-pensée de mystification.

Il est vrai que ce n'étaient pas des chevaux du Midi...

*
* *

Quelques jours après cet entretien, je reçus de M. Ridder Haggard, à qui j'avais pris la liberté de demander quelques lignes sur sa façon d'envisager les bêtes, la lettre qu'on va lire et qui, par une amusante coïncidence, vient infirmer les dires de M. Alphonse Daudet à l'égard du cheval.

Ridder Haggard est, actuellement, — de même que Robert-Louis Stevenson, — l'un des premiers romanciers anglais.

Ses livres, dont l'action se place dans le centre de l'Afrique et au Cap, sont des plus mystérieux, des plus étranges. Il en est peu qui n'aient lu *Les Mines du roi Salomon* et *Les Aventures d'Allan Quatermain*.

Mais voici la lettre :

« *Ditchingham House.* — BUNGAY.

» Cher Monsieur.

» Si je comprends bien, vous me priez de vous dire si, selon moi, les animaux sont doués de raison.

» Sur cette question très étendue, je préfère n'émettre aucune opinion, mais je vais vous raconter l'histoire d'un cheval que, jadis, j'eus en propre et dont un des sabots est là devant moi sous la forme d'un encrier. Ce cheval — un étalon — s'appelait Moresco. Il était presque pur-sang et il avait gagné des courses à la colonie du Cap, dans l'Afrique du Sud, où il passa en ma possession.

» C'était un cheval « salé », c'est-à-dire qu'il s'était remis d'une maladie très fatale aux chevaux de ce pays; et, par suite, on le supposait à l'abri de toute future attaque. Sa sagacité était grande : ainsi, si je le montais pour chasser et que je vinsse à blesser une pièce de gibier, il la séparait d'un troupeau comportant plusieurs centaines de têtes et lui donnait la poursuite sans qu'il me fût nécessaire de toucher aux rênes. Une fois, durant un voyage dans les plaines du Transvaal, Moresco se sauva à la suite d'une compagnie de juments et fut perdu. Après l'avoir en vain cherché, je continuai ma route avec les chariots. Ces chariots, Moresco les rejoignait deux jours après. Il avait dû se guider d'après les traces de nos roues, car personne n'était avec lui.

» Postérieurement, Moresco me fut volé, et, je le crois, il fut emmené à la colonie du Cap, dis-

tante d'environ mille milles de l'endroit où nous étions. Huit mois après, il reparut chez moi, — un vrai squelette.

» Voici, maintenant, la fin de la tragédie.

» Un jour, Moresco, que j'avais fait mettre au vert, fut atteint de la maladie des chevaux pour la seconde fois. Cette nuit-là, nous fûmes éveillés par des coups frappés à la porte de derrière de la maison. Nous allâmes voir ce que cela pouvait être. Alors, à la porte, nous trouvâmes Moresco *frappant sur elle avec sa tête.*

» Il était mourant. Néanmoins, dans son désespoir, il avait puisé la force de franchir un mur en pierres afin de pouvoir ainsi demander, à la dernière extrémité, du secours à son maitre.

» Il mourut.

» Monsieur, je vous laisse juger si oui ou non *ce* cheval était doué de raison.

» Veuillez me croire très fidèlement vôtre.

» H. Ridder Haggard. »

XV

PIERRE LOTI

L'âme des bêtes. — Parenté. — La petite flamme. — Les deux moumouttes. — Le cœur d'une Chinoise. — Ne plus être. — Ceux du foyer.

« J'ai vu souvent, avec une sorte d'inquiétude infiniment triste, l'âme des bêtes m'apparaître au fond de leurs yeux ; — l'âme d'un chat, l'âme d'un chien, l'âme d'un singe, aussi douloureuse pour un instant qu'une âme humaine, se révéler tout à coup dans un regard et chercher mon âme à moi, avec tendresse, supplication ou terreur... Et j'ai peut-être eu plus de pitié encore pour ces âmes de bêtes que pour celles de mes frères, parce qu'elles sont sans parole et incapables de sortir de leur demi-nuit, surtout parce qu'elles sont plus humbles et plus dédaignées. »

M. Pierre Loti parle ainsi.

Dès lors, s'il est permis encore de se demander comment il a le cerveau fait, il devient, en revanche, inutile de chercher à déterminer le degré de la sensibilité du jeune académicien. Cette sensibilité, déjà, on pouvait la supposer très grande; on doit maintenant constater qu'elle est extrême, — et délicieuse.

C'est dans *Le Livre de la Pitié et de la Mort* que cette sensibilité se manifeste de la façon la plus aiguë, la plus poignante, à l'aide, cependant, — et comme toujours, du reste, chez M. Pierre Loti, — des moyens en apparence les plus simples, et avec ce maigre faisceau de mots imprécis, éternellement les mêmes, qu'on lui connaît.

En ce *Livre de la Pitié et de la Mort*, — lequel (il le déclare) est encore plus *lui* que tous ceux qu'il a écrits jusqu'à ce jour, — M. Pierre Loti a mis presqne constamment l'animal en cause avec lui-même. En la matière, ce livre devait m'intéresser, et aucun autre ne me laissa plus attendri tout ensemble et plus triste.

Car ce livre sue la tristesse, il est plein de la suprême détresse que nous apporte le spectacle de l'agonie et de la mort des gens, des bêtes et des choses.

Tout jeune, M. Pierre Loti afficha un affreux scepticisme, et son premier soin, quand il commença d'écrire, fut de déclarer bien haut qu'il ne croyait à rien. Les années ont passé, et je ne sache pas que son attitude morale se soit en rien modifiée; et l'Académie, qui — nous a assuré M. Jules Lemaître — croit à l'immortalité de l'âme, doit, il me semble, faire une singulière figure dès qu'elle songe à l' « immoralité » de son nouvel élu. Mais les vieilles dames sont excusables de se montrer parfois inconséquentes.

Au demeurant, pour nier son immortalité, M. Pierre Loti ne va pas jusqu'à nier l'âme elle-même. Il y croit, et même il en accorde une aux bêtes.

Nous avons vu que Théophile Gautier ne leur en accordait que la moitié d'une. Il est vrai de dire que la *Ménagerie intime* a été écrite d'une plume bien légère, et ce n'est que rarement qu'on y trouve des phrases comme celle-ci, par exemple à propos du chat : « Quelquefois, posé devant vous, il vous regarde avec des yeux si fondus, si moelleux, si caressants et si humains, qu'on en est presque effrayé, car il est impossible de supposer que la pensée en soit absente. » Au contraire, *Le Livre de la Pitié et de la Mort* a été tout entier écrit avec

une gravité douloureuse ; aussi, combien suggestives et prenantes des lignes comme celles-ci : « Elle (une chatte) continuait de me regarder, mais de me regarder *dans les yeux*, ce qui déjà indiquait dans sa petite tête tout un monde de conceptions intelligentes : il fallait d'abord qu'elle comprît, comme, du reste, tous les animaux supérieurs, que je n'étais pas une chose, mais un être pensant, capable de pitié et accessible à la muette prière d'un regard ; de plus, il fallait que mes yeux fussent pour elle *des yeux*, c'est-à-dire des miroirs où sa petite âme cherchait anxieusement à saisir un reflet de la mienne... En vérité, ils sont effroyablement près de nous, quand on y songe, les animaux susceptibles de concevoir de telles choses... »

Donc, M. Pierre Loti n'a pas d'orgueil; il convient d'une parenté, qui n'a rien — dit Michelet — dont rougisse une âme pieuse. Et quand on lui demande : « Que sont les animaux? », il répond : « Ce sont nos frères ».

Et il parle, sans la crainte du ridicule, de la petite âme des bêtes, de ce qu'il appelle joliment « la petite flamme inquiète du dedans ». Affreusement mélancolique, il se demande, dès qu'un de ses chats est venu à trépasser, où est allée la « petite flamme ».

Le chat, voilà l'animal préféré de M. Pierre Loti.

— Je trouve, me dit-il, que le chat est une adorable bête, élégante, distinguée, profondément pensante, exquise à toucher et à regarder.

Pour lui, le chat est doué d'un parfait raisonnement. Le récit qu'il fait de la vie de ses diverses « moumouttes » en fournit moult exemples. Les parallèles histoires, en particulier, de Madame Moumoutte Blanche et de Madame Moumoutte Chinoise sont émouvantes au dernier point. L'une avec sa riche fourrure de bourgeoise bretonne, et l'autre dérisoirement vêtue de son pauvre paletot râpé de Chinoise nécessiteuse, pauvre paletot qui laisse, par places, voir la trame de la peau, ces deux-là forment un contraste singulier. Elles ne s'entendent d'abord pas. Les conditions de l'enfance propre à chacune d'elles ont été trop différentes. Leurs « petites âmes » ne sont point du tout pareilles. Et, cependant, un jour, la fusion s'opère, et les deux petites âmes finissent par s'apparier. Dans la maison de M. Pierre Loti, désormais, on ne dit plus : « Moumoutte Blanche a fait ci, » ou : « Moumoutte Chinoise a fait ça ». On dit : « Les Moumouttes ont fait ci et ça ». On les voit, maintenant, dormir des jours entiers dans les *bras* l'une de l'autre, roulées en une seule

boule où on ne distingue plus ni tête ni queue.

Laquelle des deux moumouttes aime le mieux son maître? C'est Moumoutte Chinoise. Ah! c'est que cette Chinoise a, sans sortir ni jour ni nuit, vécu, sept mois passés, dans la demi-obscurité et le continuel balancement de la chambre de bord, sous la couchette de M. Pierre Loti. « Peu à peu, dit celui-ci, une intimité s'établit entre nous deux, en même temps que nous acquérions une faculté de pénétration mutuelle très rare entre un homme et une bête. »

Précédemment, j'ai rapporté le discours prêté par M. Anatole France à son chat Hamilcar. Cet Hamilcar était un philosophe un peu sec et fort dédaigneux. Dialecticien remarquable, eût-il été capable de laisser parler son cœur de chat avec autant de charme que le fit Madame Moumoutte Chinoise? Cette pauvrette en paletot râpé naviguait depuis quinze jours avec son maître et n'avait pas encore osé lui manifester sa joie de se sentir à lui. Un après-midi, pourtant, elle se décide, et, après mille hésitations, elle saute sur les genoux de M. Pierre Loti, qui lit très *clairement* dans ses yeux expressifs et câlins ces paroles exquises : « Par ce jour d'automne, tellement triste à l'âme des chats, puisque nous sommes ici deux isolés, dans ce gîte

agité et perdu au milieu de je ne sais quoi de dangereux et d'infini (et admirez comme cette chatte — par sympathie sans doute et par flatterie — se sert des mots d'imprécision et de lointain chers à son maître !), si nous nous donnions l'un à l'autre un peu de cette chose douce qui berce les misères, qui a son semblant d'immatérialité et de durée non soumise à la mort, qui s'appelle affection et s'exprime de temps en temps par des caresses... »

Mais je ne veux pas raconter (après M. Loti, c'est impossible) l'histoire des deux moumouttes, et je ne saurais exprimer le navrement de leur fin à toutes deux. Que le lecteur se reporte au *Livre de la Pitié et de la Mort*...

A un moment, le souvenir de la fin tragique de Mime, un des chats de M. Catulle Mendès, m'étant revenu, j'avais posé à M. Pierre Loti cette question :

— Croyez-vous au suicide des bêtes?

Très nettement il me répondit :

— Non.

A son avis, les plus chétifs aiment mieux « se prolonger » par tous les moyens, jusqu'aux limites les plus misérables, préfèrent n'importe quoi à l'épouvante de n'être rien, de *ne plus être*...

J'observai que, souvent, il en va de même pour nous autres, les hommes; mais M. Pierre Loti ne m'entendit point : il rêvait, et son regard s'était obscurci...

Dès qu'il fut revenu à lui, je lui demandai pour finir :

— Pensez-vous qu'il faille se défier des gens qui marquent une grande tendresse à l'égard des animaux ?

— Je crois, fit-il alors, que c'est une aberration, et peut-être une petitesse d'esprit, de s'entourer d'animaux et de les préférer aux êtres humains. Mais il y a sécheresse ou inintelligence de cœur à ne pas s'attacher à certains d'entre eux, quand ils prennent place à notre foyer. »

XVI

SULLY-PRUDHOMME

Un académicien. — Des bêtes peu gênantes. — Sympathie platonique. — Insolence et douceur d'un chat. — L'Humanité devant Dieu. — Le serpent et la queue du rat. — Les bêtes au dernier plan.

Le cabinet de travail de M. Sully-Prudhomme — des fenêtres duquel le regard plonge dans la cour d'honneur du palais de l'Élysée — est, certes, un des plus intéressants qu'il m'ait été donné de voir. Salonnièrement meublé, plein de tableaux, d'objets d'art et de bibelots, le décor n'en est pas essentiellement « amusant », et il ne faut pas s'attendre à voir un poète qui traduit Lucrèce respirer et circuler dans le milieu chatnoiresque que se sont fait la plupart des artistes viveurs et ironistes de notre génération. Donc, le milieu dans lequel

évolue M. Sully-Prudhomme est d'aspect plutôt grave, mais, je le répète, intéressant. N'oublions d'ailleurs pas que nous sommes ici chez un des Quarante. Mais, véritablement, cet académicien n'a rien du tout de la morgue et de l'accueil glaçant de la plupart de ses augustes collègues. Non, vrai, la courtoisie de M. Sully-Prudhomme ne sent point trop son dessous de Coupole : elle est, au contraire, parfaite, et se nuance même de cordialité.

— Tiens ! c'est captivant ce que vous faites là, me dit-il, quand je me fus expliqué. Eh bien ! mais si vous voulez vous rendre compte de mon goût pour les bêtes, vous n'avez qu'à jeter les yeux autour de vous.

Je jetai les yeux autour de moi, sur les fauteuils et sur les canapés. N'y voyant ni chat ni chien, je m'avisai que je serais plus heureux en regardant dessous, et je me mettais en devoir de bousculer doucement le mobilier, quand M. Sully-Prudhomme, qui me regardait faire avec quelque inquiétude, me dit soudain :

— Vous avez perdu quelque chose ?

— Mais non, cher maître, je cherche.

— Si vous n'avez rien perdu, que cherchez-vous donc ?

Je m'arrêtai, un peu ahuri.

— Mais, cher maître, je cherche les bêtes... vos bêtes.

— Vous croyez donc que je place mes bibelots sous mes chaises?

Je n'y étais plus du tout.

— Mes bêtes sont sur ma cheminée, monsieur, sur cette console, dans cette vitrine et sur ma table de travail; elles sont aussi sur des toiles, aux murs.

» Voici, d'abord, un admirable cerf en bois de chêne, acheté, voilà douze ans, à Interlaken, par Nieuwerkerke, ancien directeur des Beaux-Arts. Ce cerf a été sculpté par un pauvre paysan suisse, d'ailleurs plein de talent;

» Voici, maintenant, un éléphant en bronze, de Barye;

» Un tout petit lapin de Caïn, en même métal;

» Deux minuscules cochons d'Inde japonais;

» Et puis, voyez, sur ces deux vases, cette quantité de merveilleux petits échassiers, également du Japon;

» Quant à cette vache, elle a été peinte par Paul Colin;

» Et voici deux bœufs dessinés par Crefty...

» J'allais oublier ce petit chien assis sur mon

essuie-plumes, qui était bien drôle quand je l'ai acheté... »

Qu'on ne croie pas que M. Sully-Prudhomme songeât à plaisanter une seconde en me faisant sa minutieuse énumération. Il était d'une absolue bonne foi, et se persuadait que toutes ces représentations d'animaux de bois, de bronze, de soie, de plume, de couleur et de coton me donnaient une idée flatteuse de son goût pour les bêtes. J'avais quelque irrespectueuse envie de sourire ; mais le maître faisait son petit inventaire avec une conviction mêlée d'un si charmant enfantillage inconscient que je gardai mon impassibilité déférente.

Je ne pus, cependant, m'empêcher d'observer :

— Il me semble, en somme, cher maître, que votre sympathie pour les bêtes est plutôt platonique?

— Oh ! je l'avoue, répondit en toute candeur M. Sully-Prudhomme. Il est vrai que je n'ai chez moi aucune bête vivante, mais je rends justice à leurs qualités psychiques. Je reconnais spécialement un excellent cœur au chién...

» Oui, c'est platoniquement que j'aime les bêtes.

» A Aulnois, pourtant, j'ai fait la connaissance d'un petit chat. C'était un demi-angora d'une grâce extraordinaire. Ma passion de pénétrer sa

pensée a été affreusement déçue. Il n'a jamais eu l'air de s'apercevoir de mon existence, malgré toutes mes démonstrations. Alors, il s'est passé en moi un horrible combat entre l'admiration et l'humiliation. Et ce qu'il y a de plus insolent dans son indifférence, c'est qu'il est d'une douceur de caractère incroyable : mon neveu, le dessinateur Henri Gerbault, jongle avec lui comme avec une balle, et il n'a jamais pu voir le bout de ses ongles. Il se laisse faire tout ce qu'on veut, sans gratitude ni rancune. Ce caractère m'a exaspéré, et j'ai juré de ne plus avoir affaire aux chats. Je ne puis ni les mépriser ni en jouir ; je ne puis en faire ni des amis ni des îlotes : ils sont trop fiers.

» Un animal que j'admire beaucoup, c'est le cheval, et je le plains immensément. Je crois, à ce propos, que ce qui empêchera l'Humanité d'avoir grâce devant Dieu, c'est le traitement qu'elle a fait subir aux chevaux, qui est abominable. En poésie, j'ai employé le cheval dans une comparaison descriptive assez poussée... J'ai aussi écrit un combat de tigres et de lions. Le spectacle de la bête féroce est un des plus intéressants de la nature.

» J'ai, d'autre part, une invincible répulsion pour le serpent et pour la queue du rat. Le serpent est pour moi la bête la plus horrible, parce que dans

son corps rien n'indique la direction qu'il peut prendre... Une chose qui m'affecte et m'impressionne, c'est la tristesse fondamentale des yeux de chien...

» Je vous dirai que je me suis résigné à ne pas avoir d'animaux, parce que je me sens incapable de leur assurer une subsistance régulière. Et je ne puis comprendre les gens qui partent en voyage laissant leurs chats ou leurs chiens à des tiers.

» Je ne sais pas chasser. Je n'ai tiré qu'un coup de fusil dans un buisson, et sans résultat. Je forme, sur ce point, un contraste frappant avec mon intime ami Léon-Bernard Derosne, qui est un vrai Nemrod. Et retenez ceci, — bien que je ne pose pas la chose en axiome, — quand on n'est pas chasseur, on a bien des chances pour n'avoir pas d'animaux chez soi.

» En somme, l'animal n'a jamais occupé qu'un plan lointain dans mes soucis ; moins par indifférence que par distraction, croyez-le bien. »

Cher maître, je le crois.

XVII

JORIS-KARL HUYSMANS

Dans le plain-chant. — Un fervent de chats. — Barre-de-Rouille. — Portrait peu flatté de Mouche. — Mouche, profond philosophe. — La mémoire des chats. — Chasteté relative des eunuques de l'espèce. — Les trois cents chats de la Halle-aux-Vins.

En son bureau du ministère de l'Intérieur, 11, rue des Saussaies, je trouve M. Joris-Karl Huysmans passionnément plongé dans un très gros livre à mine antique : le maître d'*A-Rebours*, d'*En Rade* et de *Là-Bas* pioche l'histoire du plain-chant. Il me dit qu'il voudrait bien faire pour le plain-chant, dans son prochain livre, ce qu'il a fait pour les cloches, dans *Là-Bas*. Et comme je parle avec respect de l'énorme somme d'efforts que doit représenter le total des spéciales recherches pour de tels

si spéciaux livres que les siens, M. Huysmans m'avoue que sa jouissance est *toute* dans ce travail de documentation, de notation à outrance, qu'il s'y meut béatement et s'y distend comme en un bain, et, qu'en somme, « le moins amusant », c'est quand il faut écrire le bouquin...

— Vous allez rire de l'objet de ma démarche, fais-je alors. Je viens tout simplement vous demander si vous comptez mettre un chat dans ce prochain roman que vous préparez. N'en avez-vous pas déjà mis un dans *En Ménage*, puis un dans *En Rade*, puis un, enfin, dans *Là-Bas ?* Cette insistance à donner à la bête que haïssait Toussenel un rôle dans la plupart de vos livres m'a particulièment frappé, et comme je m'occupe, à l'heure qu'il est, de constater les sympathies ou les répugnances éprouvées par les artistes à l'égard des bêtes...

— Vous ne trouverez guère en moi, je vous en avertis, répond M. Huysmans, de sympathie que pour les chats. En matière de bêtes, je n'ai point l'éclectisme de Gautier : je n'aime, en vérité, que les chats ; mais je les aime déraisonnablement, pour leurs qualités et en dépit de leurs nombreux défauts. Je ne sais trop s'il y aura un chat dans mon prochain livre. En tout cas, cela n'aurait rien d'impossible...

— Mais, pour avoir eu cette constante préoccupation du chat dans vos œuvres, est-ce donc qu'on en peut compter plusieurs à votre foyer?

— Je n'en possédai jamais qu'un seul exemplaire à la fois. Un seul chat me suffit, et — c'est à la lettre — je ne saurais vivre sans un chat. Oui, je serais très malheureux, vous m'entendez? si je devais vivre sans un chat chez moi. Je sentis ça quand creva mon cher Barre-de-Rouille.

— Ah! le chat d'*En Ménage*...

— Oui. Il était rouge, barré d'orange. C'était, d'ailleurs, un chat de gouttières, mais de la grande espèce. Il était énorme. Puis, c'était un chasseur extraordinaire : le soir, en été, il se rasait sur le balcon pendant des heures, et, comment faisait-il son compte? il attrapait des chauves-souris qu'il rapportait vivantes dans l'appartement. C'était alors toute une aventure, parce qu'il s'amusait des journées entières avec ses malheureuses victimes... Il fut pris de crises d'épilepsie, et je dus prendre le parti très dur de le faire abattre chez moi par le vétérinaire... Quand je rentrai, le soir, du ministère en ma chambre, et que je n'y vis plus de Barre-de-Rouille, je ressentis une vraie douleur, et je descendis immédiatement chez ma concierge pour la

prier de me procurer bien vite un autre chat...

» Huit jours après, une dame me dit : « Je vous en ai trouvé un. Il est charmant. — Comment est-il ? Est-il gris poussière ? » (C'est ainsi que je le voulais.) « Oui, il est gris poussière, et barré. — Ça me va. Ayez l'obligeance de me l'envoyer. » On m'apporta la bête le soir. Il ne me fit déjà pas une trop bonne impression ; mais, le lendemain, ce fut bien pis, quand, au grand jour, je le vis dans sa laideur cruelle. Il était exorbitamment laid, ce chat. Maigre ainsi qu'un cent de clous, il portait la tête allongée en forme de gueule de brochet, et, pour comble de disgrâce, il avait les lèvres noires ; il était de robe gris cendre, une robe canaille, aux poils ternes et secs. Sa queue épilée ressemblait à une ficelle munie au bout d'une petite houppe, et la peau de son ventre, qui s'était sans doute décollée dans une chute, pendait telle qu'un fanon dont les poils balayaient mes tapis. N'étaient ses grands yeux câlins, dans l'eau verte desquels tournoyaient sans cesse des graviers d'or, il eût été, sous son pauvre et flottant pelage, un bas fils de la race des gouttières, un chat inavouable...

» C'est — à très peu de chose près — ainsi que je le peins dans *En Rade*. Mais, ce presque inavouable chat, je l'avouai, car il se montra cares-

sant. Je le gardai donc et le baptisai du nom de Mouche.

— Comme dans *Là-Bas*.

— C'est lui-même. En réalité, le chat d'*En Rade* n'a de Mouche que les physiques laideurs, et ce sont mes observations sur la mort de mon cher Barre-de-Rouille qui m'ont servi à décrire la fin de ce chat exorbitant d'*En Rade.* Quant à Mouche, son caractère propre est restitué dans *Là-Bas*. C'est un vrai philosophe : il assiste, curieusement mais calmement, aux ébats les plus intimes de Durtal et de sa maîtresse, et, dans ses yeux verts aux graviers d'or girant, il y a, à ces minutes-là, presque une pensée, lisible : à la vue de la bête-à deux-dos, il se dit, on jurerait qu'il se dit : « Ça, comme c'est inutile ! »

» J'ai donc gardé Mouche. C'est le chat affectueux, qui vous attend à la porte et gronde sympathiquement quand vous rentrez. Il va sans dire que mes chats sont des chats auxquels je fais extirper les germes de l'amour. A ce propos, je puis vous affirmer que les chats possèdent la faculté de mémoire. Voici un exemple : un chat noir, celui de ma concierge, avec lequel j'étais en bonnes relations d'amitié, m'était venu, un matin, rendre visite. J'étais en train de le présenter à

Mouche, quand on frappa à ma porte. J'allai ouvrir. Alors, advint une chose comique. A l'aspect du survenant, le chat noir de la concierge, fou de peur, bondit sur le carré, et ce fut, par l'escalier, une dégringolade d'animal fouaillé, tandis que Mouche, bête comme une oie, en chat essentiellement affectueux, allait de lui-même se livrer au quidam, lequel, sans fausse sentimentalité, l'émasculait sur-le-champ. Or, le chat noir, ayant naguère subi l'opération, avait, le croiriez-vous? *reconnu*, positivement reconnu le coupeur de chats, que j'attendais ce matin-là...

» Vous pourriez penser que, lorsqu'un chat a perdu — pour me servir de l'adorable expression d'un éditeur-annotateur des *Lettres et épîtres amoureuses d'Héloïse et d'Abailard* — « les vrais témoins de sa virilité », vous imagineriez volontiers que ce chat ainsi accommodé vivra sa vie dans la complète paix des sens. Il n'en va pas ainsi, et il n'est pas que vous n'ayez observé le vice répugnant des chats coupés et leur délectation à se vautrer sur les dessous diversement odorants des femmes. Oui, cette bête, qui n'a pas la saleté du chien, lequel va jusqu'à manger des excréments humains, cette bête a des saletés spéciales. Mouche possède, ainsi, son côté dégoûtant. Mais, que voulez-vous?

chacun a ses faiblesses, et cela n'empêche pas que le chat seul aura accès chez moi et n'y sera jamais dépossédé par une autre bête...

» Un détail que vous ignorez peut-être, touchant les chats à Paris, c'est qu'il y en a plus de trois cents à la Halle-aux-Vins. La Halle-aux-Vins, c'est le grand refuge, l'asile des chats qui ont cessé de plaire. Ils vivent là, sans être inquiétés, faisant massacres de rats parmi les innombrables tonneaux. Même, des âmes charitables leur apportent quotidiennement de généreuses pâtées ; car il n'est pas que les moineaux du Luxembourg, il y a aussi les chats de la Halle-aux-Vins ; et c'était pour moi grande joie d'yeux que de contempler ces trois cents indépendants du haut d'une maison de la rue des Fossés-Saint-Bernard où perchait un mien ami... »

XVIII

EMILE BERGERAT

Les ours de M. Bergerat. — Théophile Gautier et sa ménagerie. — Le lézard de madame Bergerat. — La demi-âme. — Bistu. — Un lièvre chasseur. — Le père Toussenel. — Ce que pensent les bêtes de la littérature. — Un chien voltairophobe. — Bergerat parjure.

M. Emile Bergerat a déménagé. Ses cartes de visite portent, en grandes lettres, la mention: *Changement de domicile.* Mais Caliban n'a point quitté son tranquille et aéré quartier des Ternes ; il s'est rapproché des fortifications et habite maintenant le 76 de la rue Laugier, tout près de la rue Galvani, où réside M. Jean Richepin.

On sait que M. Emile Bergerat a épousé mademoiselle Estelle Gautier, et qu'il professe pour la mémoire de son beau-père un culte qui l'a poussé

jusqu'à mettre en vers le *Capitaine Fracasse*, pour l'adapter à la scène... Oh ! les ours de Bergerat ! Comment, dans l'occurrence, eussé-je pu omettre d'aller voir si célèbre conservateur de si spéciaux plantigrades ? — Et, cependant, je n'ai pas demandé à les voir, ces terribles, ces trop fameux ours. Au demeurant, je savais leur histoire, que M. Bergerat a si tendrement écrite ; picaresque histoire que tout le monde connaît.

Il faut tout dire. En allant voir M. Emile Bergerat, il me semblait un peu aussi aller voir le grand Théo, qui eut une âme si exquise aux bêtes ; le grand Théo, que M. Edmond de Goncourt évoquait dans cette mansarde de la rue de Beaune, « si petite, que la fumée de son cigare vous faisait apercevoir à l'ouverture de la porte ainsi qu'une étrange peinture effacée » ; dans le flou de cette peinture on distinguait « le blême et immobile maître du logis, sous son bonnet de doge à deux cornes, et avec sur ses genoux ses maigres chats, ses chats faméliques... »

Je trouvai M. et madame Bergerat réunis dans le cabinet de travail.

Naturellement, il fut tout de suite question de l'amour des bêtes chez Gautier, et M. Bergerat se mit à parler.

— Comme il l'a dit lui-même, Théophile Gautier eut, de tout temps, pour les chats en particulier et pour les animaux en général, une tendresse de brahmane ou de vieille fille. Il racontait souvent l'histoire véridique de son premier ami parmi les bêtes, de Cagnotte, qu'un rusé marchand de chiens du Pont-Neuf avait revêtu d'une espèce de paletot en peau d'agneau frisée pour lui donner l'apparence d'un caniche. Gautier appela son premier chat Childebrand, pour contrecarrer Boileau. « Les chats sont les tigres des pauvres diables », a-t-il écrit quelque part. Il les aima passionnément. Il n'est pas que vous ne connaissiez l'histoire de Madame-Théophile, qui avait le goût des parfums et de la musique : les pages consacrées à cette chatte et à son aventure avec un perroquet figurent en toutes les anthologies. Dans son délicieux livre, *Ménagerie intime*, Gautier, racontant toutes ses bêtes, divise ses nombreux chats en deux dynasties : la blanche et la noire. Firent partie de la dynastie blanche : Don-Pierrot-de-Navarre, chat esthétique, amateur de littérature, et Séraphita, la rêveuse et contemplative Séraphita. De ce couple blanc comme neige, naquirent trois chats noirs comme de l'encre : Enjolras, qu'on s'imagina de raser à la façon des caniches pour compléter sa physionomie de lion,

et qui, ainsi accommodé, ressembla bien plutôt à quelque chimère japonaise ; Gavroche, voyou et partageux, et Eponine, qui donna tant de preuves d'intelligence qu'elle fut élevée, d'un commun accord, à la dignité de *personne* et eut sa chaise au déjeuner et au dîner. De l'accouplement d'Eponine et d'un magnifique angora gris argent nommé Zizi naquit Cléopâtre, plus noire que l'Erèbe... Des chats passons aux chiens. Gautier en eut six : l'intelligent Luther ; Zamore, artiste éperdu de chorégraphie et qui avait pour les femmes le dédain le plus absolu ; Kobold, le king-charles, qui savait chanter et mangeait de la terre ; Myrza, qui appartint à la Giulia Grisi et fut peinte par M. Victor Madarasz, artiste hongrois ; Dash, un roquet *gredinė*, qui dans un corps de Thersite avait une âme d'Achille ; et, enfin, Néro... La sympathie de Gautier pour les chiens fut pourtant, je le crois, toujours un peu tempérée par un mauvais souvenir qui remontait au temps de son internement au lycée Louis-le-Grand. « Je mourais de froid, d'ennuie et d'isolement, disait-il, entre ces grands murs tristes, où, sous prétexte de me briser à la vie de collège, un immonde chien de cour s'était fait mon bourreau. Je conçus pour lui une haine qui ne s'est pas encore éteinte. S'il m'appa-

raissait reconnaissable après ce long espace de temps, je lui sauterais à la gorge et je l'étranglerais! »... Le grand Théo eut aussi des caméléons, un lézard et une pie. Les caméléons, achetés dans une auberge de Puerta-de-Santa-Maria, moururent avant de voir la France. Le lézard... Mais, au fait, demandez donc à madame Bergerat qu'elle vous en parle.

— Monsieur doit le connaître, puisqu'il figure dans la *Ménagerie intime* de mon père. C'est ma sœur Judith qui me l'avait envoyé de Fontainebleau. Nous l'appelâmes Jacques. Jamais il ne me quittait. Sa place favorite était dans mes cheveux, près de mon peigne. Ainsi niché, il allait avec moi à la promenade et même au théâtre. Sa nourriture consistait en gouttes de lait qu'il venait lécher au bout de mon doigt. Un jour, je partis en voyage, et, vu la rigueur de la saison, je n'osai emporter Jacques. Il se laissa mourir de faim et de chagrin... Nous eûmes aussi une pie. Margot jouait à cache-cache avec nous et courait après nos chats pour leur pincer la queue. C'était une bête bien amusante; malheureusement, elle était voleuse comme la *Gazza ladra*.

— Mon beau-père eut aussi des chevaux, vous le savez, reprit M. Bergerat. Ses deux ponies du

Shetland, pas plus grands que des chiens, firent la joie des caricaturistes et durent être remplacés, pour cause d'insuffisance, par Jane et Betsy, deux autres ponies gris pommelé. Mais Jane et Betsy ne purent s'entendre, et cette dernière céda la place à la Blanche, qui fit bon ménage avec Jane. Ces deux bêtes allaient d'elles-mêmes au journal, à l'imprimerie et chez les éditeurs. Théophile Gautier dut les vendre pendant la Révolution de Février. « Dans l'écroulement de ma mince fortune, a-t-il dit à cette époque, c'est la seule perte qui m'ait été sensible. »

» Quant aux bêtes qu'il a mises dans son œuvre, inutile, n'est-ce pas ? de vous en parler. Vous connaissez Miraut et Belzébuth, le chien et le chat du baron de Sigognac, et vous savez avec quel amour Gautier parla des chevaux dans presque tous ses livres.

— Le maître — fis-je alors — pensait-il que les bêtes eussent une âme ?

M. Emile Bergerat sourit et répondit :

— Il leur accordait tout au moins une demi-âme ; et je fais comme lui. Car j'ai eu des bêtes, moi aussi. Avez-vous lu mes *Poèmes de la Guerre ?*

— Non, balbutiai-je avec une candeur mêlée de quelque honte.

— Je ne vous en veux pas, parce qu'en 1870, vous n'étiez encore qu'un marmot. Sachez donc que ce livre recèle le poème de *Bistu*, mon chien Bistu, dont, au surplus, voici brièvement l'histoire : Bistu naquit d'un père inconnu — comme bien d'autres plus célèbres ! Tout de suite, je compris qu'il était fait pour être le chien d'un lyrique, et je l'arrachai aux ténèbres auxquelles on voulait le rendre. Ensemble, nous courions par les bois, et, durant qu'il cherchait son os, moi je cherchais ma rime. Il avait une passion déshonnête : il étranglait les chats avec volupté et les portait à la cuisinière. Mes amis étaient ses amis, et quand ils étaient bien nippés, il daignait les accompagner jusqu'à la porte et il honorait leurs visages du commerce de sa langue ; — car les chiens ont ceci de commun avec les nounous, c'est qu'ils débarbouillent ceux qu'ils aiment. Pendant le siège, Bistu fut volé par quelque infâme marchand de vin qui le fit passer — pour du veau... Ce chien mourut croyant à la France et à ses succès.

— On m'a aussi beaucoup parlé d'un lièvre...

— Un lièvre fameux, en effet ! Son histoire est tout au long dans le *Livre de Caliban*, mais elle a sa place tout indiquée dans votre travail sur nos bêtes. La voici donc. Tous ceux qui m'ont fait

l'honneur de me rendre visite dans la maisonnette que j'habitais, rue Vernier, ont été frappés de la beauté ample du jardin qui la flanque. Ce jardin mesurait quatorze mètres de long sur sept de large : or, pour Paris, c'est immense. Honteux de posséder un tel espace lorsque des gens qui valent mieux que moi languissent dans des cases piranésiennes, sans air, au huitième étage, il m'avait paru décent d'utiliser ce sol perdu pour la sainte bâtisse, et j'y donnai des chasses auxquelles on vint assister de fort loin. D'abord, il me fallait un chien, bien entendu. Ma vieille amie Diane, une épagneule un peu mêlée, mais si douce, consentit à se prêter à mes projets cynégétiques, quoiqu'elle n'eût jamais chassé que les mouches. Le plus difficile à trouver, c'était un lièvre, du moins un lièvre vivant. Le hasard me vint en aide. J'en découvris un en cage. Quand je dis que j'en découvris un, c'est pour me vanter ; cet honneur revient à Diane elle-même. Elle vit un lièvre chez un marchand de vins, et, avec sa bonté profonde, elle alla lui donner un coup de langue de commisération à travers les barreaux de sa cage. J'achetai le lièvre et l'appelai Hyacinthe. Puis je le lançai dans l'étendue prétentieuse dont je disposais grâce à un bail de trois-six-neuf.

» Je ne sais pas quelle fonction sociale Diane remplissait dans la nature selon la doctrine de Toussenel, mais j'incline à croire que c'est celle de sœur de charité. Dès qu'elle aperçut Hyacinthe gambadant dans ce clos familier, elle s'élança devant lui, pour le distraire, l'amuser, et elle lui en fit les honneurs. Le lièvre, d'abord intimidé, et ne connaissant pas encore les opinions zoologiques de la maison, s'était réfugié sous un petit chariot d'enfant, dans lequel une poupée dormait les jambes en l'air; mais quand il vit que tout était à la joie et que la chienne tournait tout autour de la pelouse sans s'arrêter, il se précipita à sa suite, et il la chassa, tayaut, tayaut!... Du haut du ciel, votre demeure dernière, père Toussenel, vous deviez être content de moi. J'avais un lièvre qui chassait le chien!

» Eh bien! qu'est-ce que vous en dites?

— Je dis que c'est un paradoxe en action.

— Je reconnais que le paradoxe est un peu mon faible. Un jour, j'en émis un qui fit enrager le père Toussenel.

— Vous l'avez donc connu?

— Je crois bien! C'était un bien bon homme, qui fut dans l'art des lettres ce que le caricaturiste Grandville fut dans l'art du dessin. Il essaya

souvent de m'expliquer la chasse. « La caille — s'écriait-il — se mange, et tout est là ! — Pardon, ripostais-je, mais le bœuf aussi ! Or, on ne chasse pas le bœuf. Le gentilhomme qui joindrait au plaisir de manger le bœuf celui de le poursuivre par monts et par vaux, en sonnant dans le cuivre des tayauts frénétiques, serait un gentilhomme abusif et ridicule. — Chasser le bœuf, disait Toussenel, quelle idée folle ! — D'accord, mais où commence le droit de chasse que nous nous arrogeons sur les animaux ? Si c'est à la comestibilité, le bœuf est plus comestible que le cerf. Chassons le bœuf ! »

— Je m'imagine fort bien — dis-je alors en riant — le légitime ahurissement du papa Toussenel... Et, puisque nous voici, avec vous, en plein domaine fantaisiste, j'ai bien envie (mais je n'ose guère) de vous poser une question...

— Quelle ?

— Ma foi ! voici : Que croyez-vous que pensent les bêtes de...

— De quoi ?

— De la littérature ?

— Mais votre question ne m'embarrasse pas du tout. Elles ne l'aiment pas, la littérature, les bêtes ! Et comme elles ont raison ! Vous ne trouvez pas ?

C'est si embêtant et si inutile! Toutefois ils la préfèrent en général à la musique. Pasteur vous dira que la plupart des chiens hydrophobes lui viennent par les orgues de Barbarie. Ensuite, ce sont les poètes qui lui en envoient le plus... Je n'ai jamais lu de mes vers à mes chiens par respect pour leur candeur. A mes chats, c'est autre chose, — ils se défendent par le ronron... L'un de mes chers toutous disparus avait une haine particulière contre Voltaire. Quand j'avais le dos tourné, il en happait sournoisement un tome, et il le déchiquetait voluptueusement en battant de la queue. J'ai fini par lui abandonner le *Dictionnaire philosophique* en toute propriété, afin qu'il épargnât le reste... »

A ce moment, le déjeuner fut annoncé. Aimablement, M. Bergerat voulut me retenir, mais je dus décliner l'invitation.

Comme il me reconduisait, je lui dis :

— Ah! j'oubliais de vous demander si vous avez des bêtes en ce moment?

— Ne m'en parlez pas! Nous sommes précisément dans le deuil à l'heure qu'il est : les trois chiens que nous avait laissés Diane sont morts, cette semaine, d'une fluxion de poitrine. Ah! je n'aurai plus de chiens, j'en fais bien le serment!

Et M. Bergerat prit un air si résolu que je m'en allai persuadé.

Mais, le soir, en lisant le poème de *Bistu*, je vis bien ce que valait l'aune de ce serment. *Bistu* débute, en effet, par ce quatrain :

> Je n'en veux plus avoir ! — Je jure
> Que, même en flattant ceux d'autrui,
> Je ne lui ferai pas l'injure
> D'en aimer un autre après lui !

Or, quel compte devais-je tenir du serment jeté à la volée dans un escalier, alors que M. Bergerat n'avait pas su tenir un engagement si solennellement formulé envers lui-même dans la langue des dieux, et qui, d'avoir été imprimé par M. Alphonse Lemerre, prenait une importance si décisive !...

Allons, c'est entendu : il y aura encore de joyeux jours pour les chiens chez M. Emile Bergerat, parjure endurci.

XIX

STÉPHANE MALLARMÉ

Lilith. — « Les chats, seigneurs des toits. » — Visions diverses. — Une arrière-vibration. — Lilith attend monsieur. — Hallucinations. — Tonsure à dorer. — Saladin, prince d'Asie. — Les papiers de feu Saladin. — Histoire courte d'un chat-huant.

Rue de Rome, 89, au quatrième, en un chétif appartement, M. Stéphane Mallarmé coule de calmes jours entre sa femme, sa fille — et son chat.

Madame Mallarmé est aimable ; mademoiselle Mallarmé est spirituelle ; le chat est noir. Ce chat, d'ailleurs, est une chatte, et répond au nom — très préhistorique — de Lilith.

Quant à M. Stéphane Mallarmé, que M. Paul Verlaine a mis dans le rang des « poètes mau-

dits », je lui trouve l'air aussi peu maudit que possible.

En caressant la bête, j'ai conversé avec les gens.

A peine me suis-je assis que Lilith saute sur mes genoux et se met à ronronner, ce qui cause dans la famille une stupéfaction visible. On m'explique, du reste, que Lilith, sauvage à l'ordinaire, fait preuve à mon égard d'une confiance sans précédents en son histoire. Je me déclare fort honoré de cette démarche flatteuse de Lilith, qu'en retour, je me mets à frictionner copieusement. Durant que je me livre à cet exercice toujours pour moi plein de charme, M. Stéphane Mallarmé, la pipe à la bouche, me parle, d'une voix légère, un peu câline, et qui, de temps en temps, se bémolise d'ironie — mais vaguement, oh ! combien !

— Les chats? commence-t-il. En un poème en prose, je les appelai : seigneurs des toits. C'est peu, et tout mon sentiment sur eux, certes, ne tient pas dans cette épithète. Je les ai toujours contemplés avec curiosité. Ils ont eu beaucoup de mon attention. Je dois dire que je les ai vus, selon les époques, très différemment. Le chat fut d'abord, pour moi, l'idole secrète de l'appartement. Un chat, trônant sur un meuble, avec la

double émeraude de ses yeux, je considérai cela comme le dernier bibelot, le couronnement suprême. Je fus fervent. Puis, mon enthousiasme tomba peu à peu. A force de contempler le chat, je le trouvai moins raréfié. Je lui vis le ventre du lapin... Grâce à Lilith, cependant, cette dépréciation de l'espèce n'a pas persisté en moi. Je me rends bien compte — oh ! oui — que Lilith n'est pas une panthère noire et qu'on en peut faire une gibelotte ; mais j'estime, d'autre part, que, mise à sa place, à l'heure convenable, cette bête n'est pas sans mérite.

En attendant, sans se préoccuper ni de la place ni de l'heure propices, Lilith continue à me prodiguer ses faveurs et ses grâces. De mon côté, je persévère dans mon massage dont l'énergie la fait — telle une vague — ondulante et presque déferlante sous mes doigts électrisés.

— N'est-ce pas, poursuit M. Mallarmé paternement, n'est-ce pas que le chat est la place même, le motif de la caresse ? Et, fait-il, amincissant sa voix câline en même temps que de sa pipe tenue en ostensoir sortent des spirales légères de fumée bleue, et il n'est pas jusqu'à l'arrière-vibration de la caresse — qui est la queue — à laquelle il ne s'offre...

— Lilith me paraît particulièrement friande de cette arrière-vibration dont vous me parlez.

La chatte, en effet, frémit et ronronne plus fort quand passent sous ma paume savante les derniers grains de son chapelet de vertèbres...

La toute gracieuse mademoiselle Mallarmé parle alors :

— Elle est étonnante, vraiment, Lilith, ce soir, dit-elle. Nous ne la vîmes jamais si familière.

Cette constatation, je l'avoue, flatte mon amour-propre (où l'amour-propre va-t-il se nicher !) ; mais M. Mallarmé observe :

— Lilith, il est vrai, se révèle expansive singulièrement. Pourtant, cette attitude s'explique : voici pour elle venir le moment de l'année où je lui concède un mari...

Pour le coup, un peu dégoûté de Lilith, je me refuse, malgré ses réclamations instantes, à provoquer davantage l'arrière-vibration de la caresse à laquelle elle s'offre encore...

— Avant Lilith, j'ai eu Neige, se met à raconter le maître. Neige était une divine créature, que nous gardâmes trop peu de temps pour que je vous en puisse parler. Lilith, elle, me donna des impressions que je n'ai retrouvées nulle part. Ainsi, j'ai pu constater qu'il y a des instants où Lilith devient

une personne, des minutes où sa tête de chatte noire devient positivement une tête de femme noire; des minutes où, tout à coup, au gré de mon regard halluciné, cette tête de chatte se mue en face d'idole... Puis, soudain aussi, le charme étrange se rompt quand Lilith saute de la chaise où elle se figeait et quand je vois s'en aller sous un meuble cette tête de femme — à l'Odilon Redon — traînant après elle un corps insuffisant... Et c'est une impression très triste...

Lilith, plus calme, s'immobilise sur mes genoux en un geste de bête de blason, et, comme j'admire ces airs héraldiques, M. Mallarmé dit :

— Elle a parfois de véritables poses de tarasque. C'est une bête délicieuse, qui n'a qu'une imperfection.

— Laquelle donc ?

M. Mallarmé a un rire des yeux. Il me désigne Lilith, qui, s'étant dressée, me tourne en ce moment le dos et me caresse le bout du nez avec la mèche du cierge noir de sa queue. Il me dit :

— C'est cette tonsure qu'elle vous montre impudiquement, ce coin nu de sa bestialité... J'ai souvent songé à dorer cela...

J'éclate de rire, car la chose a été dite avec cette simplicité de ton spéciale à Alphonse Allais,

prince des pince-sans-rire de cette fin de siècle.

Remis, je demande encore à l'auteur du *Don du Poème* impassible :

— En résumé, que pensez-vous du chat? Est-ce un animal estimable?

— Je ne m'embarrasse guère d'examiner s'il est hypocrite et fourbe, comme on le prétend. Je ne le crois pas très criminel. Il aime surtout la maison, c'est vrai, mais il ne doit point être tout à fait incapable d'affection pour ceux qui habitent cette maison. En somme, je pense que le chat est nécessaire à un intérieur. Il le complète. C'est lui qui polit les meubles, en arrondit les angles, lui qui donne à l'appartement du mystérieux. Il est bien le dernier bibelot, le couronnement suprême.

Je pourrais tirer de M. Mallarmé bien d'autres choses ingénieuses et jolies sur le chat ; mais comme, à sa façon décisive de tirer sur sa pipe, je crois voir qu'il tient ses derniers mots pour le final hommage de ce soir aux « seigneurs des toits », je n'insiste point.

An demeurant, le maître coupe court en disant :

— J'ai fait aussi l'école du chien avec Saladin. Saladin était un lévrier-kirgiz de Samarkand. Ses longues oreilles — telles celles d'un griffon — lui donnaient l'air d'une vieille dame qui n'eût pas

achevé de se coiffer. Il avait une démarche de prince d'Asie. Mais il languissait dans l'appartement, il y dépérissait. Le chien n'est possible qu'à la campagne. Quand, d'aventure, je sortais Saladin, cette brave bête se livrait à des courses tellement folles qu'il m'advint d'être obligé de prendre une voiture pour le suivre et ne le rattraper encore qu'à l'un ou l'autre bout de Paris. Je ne l'eus guère longtemps, car il tomba malade, et je dus le mettre à l'infirmerie pour les chiens et les chats de M. Bourrel, rue Fontaine-au-Roi. Couvert de trois « gâteuses » et d'un bonnet, il trépassa chez ce brave ex-vétérinaire militaire, lequel, en l'occurrence, nous adressa deux lettres que j'estime tout à fait touchantes.

Je demande à prendre connaissance de ces deux lettres qui sont connues dans la famille Mallarmé sous le nom de « papiers de feu Saladin ».

Les voici, dans leur naïveté en effet touchante.

La première, adressée à mademoiselle Mallarmé :

« Paris, 8 avril 1882.

» Mademoiselle,

» La paralysie de Saladin a fait, malheureusement, des progrès. Ses doigts de derrière se re-

plient quand on veut le faire marcher et son dos se voûte très fort.

» Il a quelques crises. En somme, son état a empiré depuis que vous l'avez quitté.

» Il conserve assez d'appétit.

» Nous faisons tout le possible pour vous conserver ce bel animal.

» Je suis avec respect, mademoiselle, votre humble serviteur.

» BOURREL.

» Bien le bonjour à vos chers parents. »

La seconde est bien plus encore d'un excellent homme. Jugez-en.

« Paris, 12 avril 1882.

» Monsieur,

» Je redoutais beaucoup la séparation de votre regretté chien de vous tous. Est-ce à elle qu'on doit attribuer la reprise de terribles crises qui lui ont donné la mort ?

» En grande partie, je le crois, quoiqu'il existât chez lui des lésions nerveuses inguérissables peut-être.

» La paralysie du train postérieur s'étant accentuée, il était fort à craindre que votre bel animal

ne restât perclus, infirme, et que le dénouement qui me fait de la peine, en considération du grand attachement que vous portiez à votre chien, ne soit la meilleure solution.

» Il y avait à craindre, en effet, que la cure ne pût jamais être complète.

» Veuillez agréer, monsieur, mes salutations dévouées.

» BOURREL. »

Quel brave cœur, n'est-ce pas, ce Bourrel?...

Pendant que je prends copie de ces deux documents, mademoiselle Mallarmé m'apprend qu'elle a eu un chat-huant nommé Clair-de-Lune. Clair-de-Lune, avec le fromage blanc de sa face, avec son bonnet de plumes à la Marie-Stuart et la couleur écorce claire de son ventre et de ses ailes, était, paraît-il, un « joli » chat-huant. Comme tous les chats-huants, il avait — tournant continuellement sa tête de gauche à droite et de droite à gauche — des mouvements de mime antique. Primitivement, ce chat-huant passait ses jours en une cage à la porte d'un marchand d'oiseaux installé en face d'un lycée. Les petits élèves de ce lycée martyrisaient le pauvre Clair-de-Lune, et cela navrait mademoiselle Mallarmé, qui obtint de son

père qu'on achetât, pour six francs, le pauvre nyctalope. On l'emmena à Valvins, en Seine-et-Marne, où il vécut quelque temps dans un poulailler. Un jour, M. Paul Arène l'y vit et le demanda à mademoiselle Mallarmé pour M. Charcot.

Depuis ce temps, on est sans nouvelles de Clair-de-Lune.

XX

MAURICE BARRÈS

Scrupules. — Bêtes et gens. — Bérénice, les canards et l'âne. — — Ce que Philippe découvre dans le jardin d'une petite fille. — Les compagnons de Petite-Secousse. — M. Barrès et ses phoques. — Les frères des chiens et les nôtres. — La jambe du gardien. — Un cri de propriétaire. — Le fils de Frimousse. — Le métier de Jenny, la tortue. — Fatougay. — Je ne connais pas le chameau. — Les écuries de l'homme.

Je m'étais fait, *a priori*, une idée passablement fausse du caractère extérieur de M. Maurice Barrès, et je balançai assez longtemps avant de me décider à lui faire passer ma carte de modeste et temporaire historiographe des animaux de lettres.

Je craignais, à vrai dire, qu'il n'estimât fort médiocre ma préoccupation, qu'il ne m'accusât, tout d'abord, de me dépenser en une agitation vaine;

et j'avais peur aussi qu'il ne m'en voulût de venir troubler son subtil réveil du matin, d'interrompre inopportunément sa constante recherche de l'unité de sa vie ; et, surtout, peur de ne lui apparaître personnellement que comme un bien maussade instant de l'intelligence humaine.

Certes, je ne vise point à me donner plus d'importance qu'en l'occasion il n'est convenable, mais, à tout prendre, l'objet que j'ai entendu poursuivre n'est ni aussi vain, ni aussi mince, il me semble, que certains se sont plu à me le faire entendre : montrer la place que peut occuper l'animal au foyer et dans l'œuvre de l'écrivain, est-ce, en effet, tant que cela dépourvu de signification ?

Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé auprès de M. Maurice Barrès un accueil affable et d'une très charmante simplicité.

D'ailleurs, en relisant *le Jardin de Bérénice*, avant de me mettre en présence de son auteur, j'acquis la certitude qu'aucun lettré plus que lui n'eut l'âme douce aux animaux, aux « pauvres animaux », qu'il comprend, j'en suis sûr, dans la catégorie de « ceux de qui la beauté fut humiliée », seuls êtres qu'il déclare vouloir gratifier de sa pitié sincère. En ce volume délicieux, troisième du *Culte du Moi*, les bêtes jouent un rôle vraiment

considérable, et quand elles n'y sont point directement *acteurs*, elles y deviennent, dans la phraséologie de M. Barrès, l'un des termes de fréquentes comparaisons. Ainsi, au chapitre sixième du livre, Philippe nous raconte que, M. Charles Martin lui ayant été présenté, ils surent avoir vis-à-vis l'un de l'autre une courtoise attitude, et il ajoute : « Quand on est né chien et qu'on rencontre une personne née chat, il est toujours flatteur de sentir qu'on fait voir en ce moment le plus beau résultat de la civilisation, en ne se jetant pas l'un sur l'autre. » Ainsi, devant la détresse des yeux que tourne vers lui Bérénice agonisante, il s'écrie : « Ah ! ce regard où de pauvres hommes et de pauvres bêtes nous avouent le bout de leurs forces ! » Et, de même, quelques lignes plus bas : « Elle eut la mort d'un pauvre animal qui pour finir se met en boule dans un coin de la maison de son maître, mais d'un maître dont il est aimé. »

Avant de rapporter la conversation que j'eus avec M. Maurice Barrès, je ne puis résister à la tentation que j'ai de reproduire ici deux ou trois pages du *Jardin de Bérénice*, pages magnifiques en lesquelles apparaît toute la beauté et la grandeur touchante du rôle que M. Maurice Barrès a confié à de très humbles animaux.

« Ah ! Simon, si tu étais là et que tu visses Bérénice, ses canards et son âne échangeant, celle-là, des mots sans suite, ceux-ci, des cris désordonnés d'enfants, et ce dernier, de longs braiements, témoignant chacun d'un violent effort pour se créer un langage commun et se prouvant leurs sympathies par tous les frissons caressants de leurs corps, tu serais touché jusqu'aux larmes. Isolées dans l'immense obscurité que leur est la vie, ces petites choses s'efforcent hors de leur défiance héréditaire. Un désir les porte de créer entre eux tous une harmonie plus haute que n'est aucun de leurs individus.

» Viens à Aigues-Mortes, et tu découvriras entre ce paysage, ces animaux et ma Bérénice, des points de contact, une part commune. Il t'apparaîtra qu'avec des formes si variées, ils sont tous en quelque façon des frères : des réceptacles qui mourront de l'âme éternelle du monde. Ame secrète en eux et pourtant de grande action. Je me suis mis à leur école, car j'ai reconnu que cet effort dans lequel tous ces êtres s'accordent avec des mœurs si opposées, c'est cette poursuite même, mon cher Simon, dont nous nous enorgueillissons, poursuite vers quelque chose qui n'existe pas encore. Ils tendent comme nous à la perfection.

» Ainsi, ce que j'ai découvert dans le misérable jardin d'une petite fille, ce sont ces assises profondes de l'univers, le désir qui nous anime tous !

» Ces canards, mystères dédaignés, qui naviguent tout le jour sur les petits étangs et venaient me presser affectueusement à l'heure des repas, et cet âne, mystère douloureux qui me jetait son cri délirant à la face, puis, s'arrêtant net, contemplait le paysage avec les plus beaux yeux des grandes amoureuses, et cet autre mystère mélancolique, Bérénice, qu'ils entourent, expriment une angoisse, une tristesse sans borne vers un état de bonheur dont ils se composent une imagination bien confuse, qu'ils placent parfois dans le passé, faisant de leur désir un regret, mais qui est en réalité le degré supérieur au leur dans l'échelle des êtres. C'est la même excitation qui nous poussait, toi et moi, Simon, à passer d'une perception à une autre. Oui, cette force qui s'agite en nos veines, ce moi absolu qui tend à sourdre dans le moi déplorable que je suis, cette inquiétude perpétuelle qui est la condition de notre perpétuel devenir, ils la connaissent comme nous, les humbles compagnons que promène Bérénice sur la lande. En chacun est un être supérieur qui veut se réaliser.

» La tristesse de tous ces êtres privés de la

beauté qu'ils désirent, et aussi leur courage à la poursuivre les parent d'un charme qui fait de cette terre étroite la plus féconde chapelle de méditation. Sous cette diversité de ruines, de landes, d'animaux et de jeune femme, un diamant luit, qui m'éclaire l'harmonie de ce petit coin et qui m'éclairera le monde.

» Cette lumière cachée, c'est l'inconscient, c'est le feu qui entretient l'univers de toute éternité.

» Je ne pouvais mieux le percevoir que dans cette campagne dénudée d'Aigues-Mortes, où, les choses fugitives étant rares, il semble que nous soyons moins détournés de l'essentiel. Dans cette région de sel, de sable et d'eau, où la nature, plus dure, moins abondante qu'ailleurs, semble se prêter plus complaisamment à l'observation, comme un prestidigitateur qui décompose lentement ses exercices et simplifie ses trucs pour qu'on les comprenne, cette petite fille toute d'instinct, ces animaux très encouragés à se faire connaître m'ont révélé le grand ressort du monde, son secret.

» Combien la beauté particulière de cette contrée nous offrait les conditions d'un parfait laboratoire, il semble que tous, parfois, nous le reconnaissions, car il y avait des heures, au lent coucher du soleil sur ces étangs, que les bêtes, Bérénice et

moi, derrière les glaces de notre villa, étions remplis d'une silencieuse mélancolie. »

Et suivent d'autres pages, encore superbes et plus ferventes, que je voudrais tant citer de même ! Mais le souci des proportions me ramène. Et, malgré tout, il est indispensable, je le crois, de reproduire aussi ces quelques lignes qui précèdent de beaucoup les pages qu'on vient de lire, lignes en lesquelles on voit entrer en scène l'âne et les canards de Bérénice et qui montreront quel peu banal amoureux des bêtes s'enferme en l'enveloppe tant soit peu froide et sceptique de M. Maurice Barrès :

« Singulière fille ! elle me montra, qui jouait dans son jardin, un de ces ânes charmants de Provence, aux longs yeux résignés, et des canards, un peu viveurs et dandineurs, qui des étangs revenaient pour leur repas du soir. Je reconnus cette générosité d'âme, jadis devinée sous son masque trop serré d'enfant. Pourquoi toujours rétrécir notre bonté, pourquoi l'arrêter au chien et au chat ? En moi-même, je félicitai Petite-Secousse d'avoir précisément choisi l'âne et le canard, pauvres compagnons, à l'ordinaire sevrés de caresses et même de confortable, parce que, sur leur maintien philosophique, ils sont réputés se satisfaire

de très peu de chose. Leur volonté amortie de brouillards, leur entêtement de besoigneux, elle comprenait tout cela, sans dédain ni répugnance. »

— Les bêtes, m'a dit le jeune maître, sont des êtres qui désirent et qui souffrent. Je lis des poèmes dans les yeux de certaines bêtes. J'ai parlé du regard des petits ânes, et, dans le même genre de bonté, je vous signalerai le regard des phoques. Oui, les yeux de l'âne et ceux du phoque expriment la bonté. Les phoques, surtout, avec leurs petites moustaches, sont fort attendrissants.

— N'ai-je point ouï dire, demandai-je alors à M. Barrès, que vous avez, chez vous, un de ces amphibies ?

— Ah ! oui, la légende de *Monsieur Barrès et ses phoques !* s'exclama-t-il en souriant. Légende absurde, du reste, et qui a cours depuis ma conférence au Théâtre d'Application sur *Le Jeune homme moderne*. M'adressant à tous ceux qui se sentent faibles devant la vie, je leur dis, entre autres choses, que si notre Moi sent trop de sécheresse, il faut rentrer dans l'instinct, aimer les humbles, les misérables, ceux qui font effort pour croître. Venait alors la fameuse phrase sur les phoques : « Au soleil incliné d'automne qui nous fait sentir l'isolement aux bras même de notre

maîtresse, courons contempler les beaux yeux des phoques et nous désoler de la mystérieuse angoisse que témoignent dans leur vasque ces bêtes au cœur si doux, les frères des chiens et les nôtres. » Là-dessus, des dames se levèrent et partirent. Comme je disais que dans les renseignements les plus logiques et les plus éloquents il y a moins de force pour nous convaincre que dans les renseignements même fournis par la nature (c'est-à-dire que la nature est meilleure pédagogue qu'aucun livre), et comme je venais de parler de MM. Lavisse et de Voguë, elles s'imaginèrent que je manquais à ces messieurs. Crainte frivole !... Quant aux phoques, ce sont des animaux très affectueux, pleins d'attachement pour leurs gardiens...

— Vous m'étonnez beaucoup. Les phoques du Jardin d'Acclimatation n'ont-ils pas, un jour, cassé une jambe à leur gardien ?

— C'est exact. Mais une enquête a établi que ce gardien avait pris l'habitude de vendre le poisson destiné à l'alimentation des phoques. Ceux-ci, exaspérés par la faim, avaient cherché un moyen de signifier à l'homme qu'il eût à leur restituer leur ration dans son intégralité. Au surplus, on donna raison aux phoques, puisque le gardien fut révoqué. Cette histoire rappelle assez bien celle du

chien de Montargis... A propos de chien, voulez-vous voir le mien ? Tenez, regardez dans le jardin. Voyez cet énorme danois. C'est Porthos. Est-il assez gros, hein ? Je ne dirai pas que c'est le plus gros danois de Paris, parce que ce serait comme un cri de propriétaire... Mais, je le pense. J'ai aussi un caniche, le nommé Simon, dont le père, Frimousse, a été célébré par Lemaître dans un « billet du matin ». C'est très glorieux pour Simon à qui je ferai, quelque jour, porter au cou ce billet collé sur parchemin... Ah ! j'ai aussi une tortue, Jenny.

— Elle est grosse ?

— Non, petite. Cette tortue, d'ailleurs, meurt fréquemment. On la remplace.

— Et c'est toujours Jenny ?

— Toujours. Jenny a pour métier d'irriter Simon, qui voudrait bien jouer avec elle, mais qui ne le peut, à cause d'une barrière qui les sépare, dans le jardin.

— Ce sont là toutes vos bêtes ?...

— J'ai aussi un perroquet. Il ne m'intéresse pas, et je ne le vois jamais. A en croire madame Barrès, c'est une bête charmante.

— Et, pas de chat ?

— Si, Fatougay.

— Vous n'en dites rien ?

— Je n'aime que les bêtes malheureuses ; or, le chat a l'air satisfait. S'il est satisfait, tout est pour le mieux, et il ne mérite pas mon attention... Oui, les seules bêtes malheureuses m'intéressent. Il y a, chez les hommes, une tendance à tirer d'elles le *summum*. Ainsi, sous prétexte que ce pauvre âne se résigne fort bien à manger des chardons, on ne lui donne que des chardons à manger. Je ne connais pas le chameau, mais voilà encore une bête que je plains de tout mon cœur : on sait que le chameau est très sobre, et qu'à la rigueur, il peut jeûner quinze jours durant, et on en profite pour ne lui donner de nourriture que tous les quinze jours.

— Oh ! oh ! fis-je, en riant.

— Vous ne me croyez pas ? mettons que j'exagère un peu, mais un peu seulement. Madame Séverine m'expliquait, un jour, qu'il y a, à son sens, cinq catégories de protection à organiser : celles des enfants en bas âge, de la maternité, des gens sans travail, etc., etc. Je lui en proposai une sixième qui serait la protection des bêtes ; ce fut son avis.

— Mais, que faites-vous de la Société protectrice des animaux ?

— Bah ! elle n'en rotège guère que deux : le

cheval et le chien. Croyez-moi, les écrits de Fourrier, de Toussenel et du marquis de Cherville font bien plus qu'elle pour la protection des bêtes. En somme, je suis de l'avis de Michelet, quand il pense que c'est une profonde tristesse de voir comme l'homme a fait ses écuries dures et abusives. S'il y avait mis plus de douceur et plus de confortable, il y aurait pu recevoir toute la bestialité.

Le maître d'armes de M. Maurice Barrès entra, tenant un plastron et des fleurets. Je me levai aussitôt et pris congé.

XXI

EDMOND HARAUCOURT

La souffrance des bêtes. — Les deux modes de sympathie de M. Haraucourt pour elles. — Sonnet du Cheval de fiacre. — M. Blanc, coq de salon. — Les bêtes de Sarah Bernhardt. — M. Caïman au ministère du Commerce.

— Que pensez-vous de l'intrusion des bêtes dans la littérature ?

— A cette question je ne vois guère d'autre solution que celle-ci : c'est que, chacun n'ayant dans la vie littéraire d'autre tâche à remplir que celle d'être sincère, chacun est le seul maître de donner aux êtres qu'il met en scène le rôle et l'importance que son caractère propre le porte à leur donner.

» Quant à moi, mon instinct me mène à constater, peut-être trop souvent, la perpétuelle inanité

des efforts et la grande misère des résultats; et je ne vois guère les bêtes qu'à travers ma compréhension de leurs souffrances. C'est une théorie qui n'est point neuve et qui a servi en latin comme en grec, même en arabe... Mais, quoi? on n'invente rien, on éprouve.

» Plus on comprend, plus on souffre. La plus féconde aptitude à souffrir dans la nature serait celle de l'homme, puis celle de la bête; les plus heureux seraient les plantes et le règne minéral, enfin. — Le Nirvâna de l'Inde!...

» Quoi qu'il en soit, et bien que les bêtes n'aient pas toutes les causes de souffrance que nous avons ajoutées à la nature, elles n'ont pas non plus les consolations vagues que nous avons su inventer, et c'est pour elles qu'il faudrait dire, selon le proverbe arabe : mieux vaut être assis que debout, etc...

» A cause de cela je les aime, et je le leur prouve de deux façons. La première, en ne les tuant jamais (je ne chasse point, ce qui ne m'empêche pas de manger du gibier), et je ne me souviens pas d'avoir — même quand j'étais gosse — enfoncé dans le derrière d'une mouche la moindre plume de papier. En revanche, je me souviens d'avoir adressé force injures à celles qui me réveillent, le matin, en me chatouillant les narines : je les

admoneste, et, à la troisième sommation, je les attrape, je me lève, et... je les mets dehors.

» La deuxième façon dont je prouve mon amour aux bêtes, c'est en écrivant pour elles des alexandrins sans nombre, qu'elles ne liront jamais, — ce qui, d'ailleurs, n'a pas encore offensé ma vanité d'artiste ou diminué ma pitié de confrère en souffrance... Lorsque vous aurez une heure à perdre, faites-moi l'honneur d'ouvrir *L'Ame nue*, et vous y trouverez toute une ménagerie de bêtes à deux ou quatre pattes auxquelles cette fraternité adresse d'innombrables déclarations : *Le Crapaud*, *le Cheval de fiacre*, *les Faibles*, *les Bêtes*, *les Ephémères*, *la Mort des Rois*, etc.; il y en a tant que je ne me les rappelle plus...

Rentré chez moi, je me suis hâté d'ouvrir *l'Ame nue* (pour la seconde fois, d'ailleurs), et j'y ai vu qu'en effet, M. Haraucourt, poète, possède un cœur des plus pitoyables aux bêtes. On en jugera par la lecture de ce sonnet, que je ne puis me retenir de citer à cette place :

LE CHEVAL DE FIACRE

Le jour, la nuit, partout, glissant sur le verglas,
Suant sous le soleil, ruisselant dans l'averse,
Tendant avec effort son nez que le vent gerce,
Trottant sa vie, il souffle, éternellement las.

Sa crinière aux poils durs qui tombe en rideaux plats
Tape son long cou sec que la fatigue berce ;
Sa peau, sous le harnais battant, s'use et se perce ;
Son mors tinte, et le suit comme son propre glas.

Ouvrant ses grands yeux ronds, doux comme sa pensée,
Il court, en ruminant dans sa tête baissée
L'oubli de la douleur et le pardon du mal.

Et la foule, devant ce héros qu'on assomme,
Passe sans regarder le sublime animal
Dont nous ferions un saint si Dieu l'avait fait homme.

(Mais revenons à ma conversation avec M. Haraucourt, et apprêtons-nous à rire un brin.)

— Avez-vous eu des bêtes ?

— Si j'en ai eu ! de toutes les sortes ! Des chiens, comme tout le monde ; mais en province seulement, car, à Paris, c'est un luxe qui ne sied point aux poètes lyriques. Tom, le braque, et Diane, l'épagneule, furent les confidents de ma vie pendant plusieurs années. Puis, un coq : M. Blanc, que j'avais vu au sortir de l'œuf, et qui vécut deux ans avec moi dans les Pyrénées. Il couchait dans ma chambre sans que j'eusse jamais la moindre incongruité à lui reprocher, à part un jour d'été fort chaud où le malheureux crut bien faire en buvant toute l'encre de mon encrier, ce qui faillit l'enpoisonner. Il déjeunait à table, où il avait sa

chaise, dormait pendant l'après-midi, le bec appuyé sur les manuscrits, et ouvrant de temps en temps son œil rouge et or pour me demander si ce n'était pas bientôt fini. Quand la tâche était faite, nous sortions, au coucher du soleil, et nous allions dans la campagne. M. Blanc me suivait comme un chien, trottant de ses deux longues pattes et ramant des ailes pour s'aider à me rejoindre lorsqu'il avait perdu, dans les hasards de la route, une demi-minute à travailler pour l'accroissement de l'espèce. Nous nous promenions des heures ainsi. Le soir, il avait accès au salon, sa peau d'écureuil devant la cheminée et sa tasse de thé, qu'il réclamait impérieusement à ma mère dès qu'elle négligeait de la lui offrir. C'était sa boisson favorite : thé froid, très sucré ; de même que son mets favori était des blancs de poulets, — ses enfants, parfois. Il plagiait Saturne. Vous voyez bien que rien n'est neuf... M. Blanc mourut d'une façon dramatique. Un jour que de petits poussins s'étaient noyés dans le jardin, il monta au salon, frappa du bec à la porte, selon sa coutume, et ne laissa de repos à ma mère, dont il tirait la robe par le pan, — toujours selon sa coutume, — qu'il ne l'eût persuadée de la suivre sur le lieu du sinistre... Le soir, le pauvre homme, qui avait été fort ému,

refusa de dîner et fut pris de fièvre. Il mourut. L'autopsie, faite par le médecin du lieu, révéla qu'il avait succombé à une sorte de congestion de l'estomac, due probablement à sa trop forte émotion...

» J'eus, depuis lors, de nombreuses amitiés dans le monde des bêtes. Entre autres, les deux lions de madame Sarah Bernhardt : Justinien et Scarpia, avec qui j'ai fait, dans l'atelier, de violentes parties de barres qui détérioraient fort les meubles. Ces aimables fauves me faisaient l'honneur d'une sympathie toute particulière. Ils n'en avaient de telle que pour leur maîtresse et le domestique chargé de leur présenter leurs repas.

— Je regrette vivement que l'illustre tragédienne ne soit pas à Paris en ce moment et n'y doive point rentrer de sitôt. Je suis très persuadé qu'elle m'eût fourni un chapitre des plus intéressants. En revanche, vous me permettez bien de vous demander quelles autres bêtes vous avez connues à madame Sarah Bernhardt ?

— J'ai connu Tigrette, ce chat-tigre mort d'avoir mangé l'écorce d'une noix de coco; le Guépard, qui, à travers les barreaux de leur cage, envoyait des coups de poing aux lions avec des airs de boxeur anglais ; puis les couleuvres de Cléopâtre — dont j'étais le fournisseur ordinaire. Je ne vous

nomme pas les chiens qui rôdaient dans les chambres ou les escaliers ; il faudrait un Bottin pour les énumérer.

— Et maintenant, n'avez-vous pas de bêtes?

— Je vous ai dit que la poésie ne permettait pas ces luxes princiers. Pourtant, j'avais encore, il y a deux ans, un pensionnaire facile à faire vivre, mais difficile à vivre. C'était un caïman rapporté de la Nouvelle-Orléans et qui m'avait été donné par Philippe Burty; son frère est encore actuellement au jardin des Plantes : il vit, mais mon hôte est mort.

» Il vivait dans mon bureau, au ministère, et sa cage était un vaste carton vert d'où j'avais expulsé les dossiers administratifs. Il ne m'aimait pas et me faisait un mauvais œil de crocodile, quand je voulais lui donner à manger. Je le nourrissais de poisson, conformément aux prescriptions reçues. Il avait sans doute des goûts personnels ou un estomac qui ne lui permettaient pas cette alimentation trop excitante. Quand, à l'heure des repas, je le mettais dans son tub peuplé de petits poissons, il s'immobilisait au milieu de l'eau, le bout du nez à l'air, et se donnait des attitudes de rocher si bien imitées que les poissons, dans leur effroi, ne trouvaient rien de mieux que d'aller se cacher sous son ventre, — ce qui leur semblait

préférable que d'être au dedans. Pour le contraindre à manger, je devais avoir recours à la ruse : d'une main, je prenais un poisson au bout d'une pince, et, de l'autre, j'agaçais avec un bâton le nez du saurien. Il arrivait promptement à se mettre en colère et se jetait sur moi en ouvrant une gueule immense. J'en profitais pour y engouffrer le poisson, qu'il mâchait avec fureur et finissait par avaler. Il mourut, pourtant. Ce qui prouve qu'il ne faut pas se mettre en colère pendant les repas.

» Tout l'étage du ministère se réunit pour lui faire de superbes funérailles. Sa chapelle ardente fut éclairée tout le jour de petits cierges et parfumée de sapins lunaires qui brûlaient autour de lui. Son cadavre — que nous avions été jeter dans le bassin de Versailles, pour égarer la science — fut trouvé et offert à un pharmacien de la ville. Et mon dernier pensionnaire est, à cette heure, le plus bel ornement de la vitrine pharmaceutique.

» Voilà mon histoire de mes rapports avec les bêtes. Ce n'est pas grand'chose ; mais je ne pouvais pas me douter, quand j'élevais M. Blanc et M. Caïman, que je serais interviéwé, un jour, sur leur caractère et leurs mœurs. Sans quoi, j'en eusse peut-être fait des animaux savants, — ce qui est un crime. »

XXII

JEAN REIBRACH

Les bêtes dans l'œuvre naturaliste. — Psychologie. — Anathème sur le chat. — L'âne et les plans inclinés. — Le cheval. — Histoire du petit Gravier. — Le chien et le troupier. — Un chien factionnaire.

Il est peu de gens qui n'aient lu *Un coin de bataille* et les superbes contes de M. Jean Reibrach, ce capitaine d'infanterie dont la démission fit quelque bruit après l'apparition de son beau roman, *La Gamelle.*

M. Jean Reibrach, réclamé par les lettres, a donc quitté l'armée.

Personne n'est moins culotte-de-peau que ce jeune capitaine-homme de lettres. Son accueil est rempli d'affabilité, et son discours est toujours aussi tempéré que sa plume est parfois brutale.

— Votre sentiment sur les bêtes?

— Les bêtes! mais c'est bien plus intéressant que les hommes! Zola a parfaitement compris leur rôle, la façon dont elles font partie du milieu dans lequel nous évoluons. Elles aussi sont un peu de notre vie, comme des enfants très éloignés ou des serviteurs, et leur action sur nous s'exerce au même titre que celle des meubles familiers, de la nature environnante. C'est à ce titre qu'elles devaient faire partie de l'œuvre naturaliste, et à ce titre, sans doute, que Zola s'est plus particulièrement attaché à leur côté décoratif. Je ne sais rien de plus admirable que leurs allures, leurs attitudes, à toutes quelles qu'elles soient, depuis les bandes d'oies de la *Terre*, jusqu'à cette merveilleuse basse-cour de l'abbé Mouret. Je crois, en effet, que toute la création a défilé dans l'œuvre du maître de Médan. La cathédrale qu'il a édifiée a des côtés d'arche de Noë ; il y a de tout, depuis l'âne épique de la *Terre* jusqu'aux fameuses crevettes roses d'antan.

» Oh ! les bêtes ! voyez-vous, un peu plus, je dirais : il n'y a que cela! A côté du décoratif qui est en elles, il y a surtout des êtres comme nous pensant, des cerveaux plus obscurs, il est vrai, mais des esprits qui, comme nous, sentent, veulent, désirent,

espèrent et souffrent. Oui, souffrent surtout, et c'est pour cela que je les aime.

— En effet, il me semble que lorsque vous avez parlé des bêtes, c'est plutôt d'une façon triste...

— C'est juste. *Lion*, *Chien perdu*, *En cages*, oui, tout cela, c'est de la souffrance de bête ; c'est la psychologie de ces êtres. Psychologie facile à faire, car, véritablement, si nous ne pouvons encore comprendre leur langage, il est bien aisé d'interpréter leurs gestes, leurs attitudes, pour peu que l'on daigne les regarder. Pourtant, je me souviens, dans *Un coin de bataille*, d'un chat et d'un chien pris au simple point de vue décoratif. Encore le chien est-il pitoyable, tandis que le chat n'est là que pour un effet d'horreur.

» Voici un rapprochement qui trahit clairement mes préférences, du reste. Car je dois avouer des goûts très banals en ceci. Autant j'aime les chiens, autant je déteste les chats. Oh ! je serais incapable de faire du mal à ces derniers, et une des plus grandes colères de ma vie a été justement occasionnée par le meurtre d'un chat. Mais c'est un sentiment purement nerveux. Je ne les aime pas. Ni leur pelage ne tente ma main, ni leur regard de sphinx ne me laisse rêveur. L'énigme est trop commode à déchiffrer, et le rêve vague de leurs

prunelles me laisse froid. C'est l'expression simple et odieuse de la lâcheté, de la ruse et de la force. Non, ne me parlez pas des chats. Je ne puis même pas les admirer. Il y a, du reste, plus d'énigmes dans le regard d'une femme que dans ceux de tous les chats de la terre. Je ne fais d'exception que pour les tout petits, quand ils jouent. D'ailleurs, tout ce qui est petit, tout ce qui est trop jeune encore pour être devenu mauvais, m'attire singulièrement.

Le cheval, oui, voilà qui est admirable! Un peu encombrant, par exemple. Mais une bête amusante, intelligente, c'est l'âne. L'âne a deviné la théorie des plans inclinés. Dès qu'il tire sur une côte qui monte, vous le voyez obliquer et diminuer par des zig-zags, des bordées d'un côté à l'autre de la route, la raideur de la pente. Souvent le paysan ne comprend pas, et, impatienté d'avancer moins, il l'oblige à marcher droit. Pour le cheval, il faut le conduire par la figure, sinon il s'entête au déploiement de toute sa force, droit devant soi. Lui, n'a que de la mémoire... Mais tout cela est bien rebattu. Il n'y a rien à ajouter après Toussenel. Cherville, pourtant, a souvent des histoires auxquelles je prends grand plaisir.

— Avez-vous des bêtes autour de vous?

— Du tout. J'ai vécu beaucoup dans la familiarité des chiens, autrefois, chez mon père... La faute en est un peu à mon installation. Puis, je dois vous avouer que je n'ai pas été très heureux dans mes affections canines. Le premier chien que j'ai eu, un chien acheté dans la rue, a été mordu par un chien enragé, et j'ai eu l'ordre de le faire abattre. Je m'étais même promis de n'en plus reprendre. Mais, un jour, une occasion singulière se présenta. C'était vers 1880, je crois. On jouait, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, *La Jeunesse du roi Henry*. Dans cette pièce figurait une portée de jeunes chiens ; et, la pièce finie, on ne sut plus que faire de ces bêtes. L'une d'elles surtout était drôle, vraiment amusante. C'était un vilain petit chien sans race distincte, plutôt laid ; mais il était si affectueux que tout le monde s'y était attaché. Je me laissai tenter et le recueillis. On l'avait nommé Gravier, du nom du principal interprète de la pièce. Il m'arriva avec lui une aventure singulière. Je le perdis au bout de deux mois. Ce fut un grand chagrin. Je mis des soldats en campagne, je promis des récompenses ; j'avais l'esprit hanté de toutes sortes d'imaginations effrayantes. Gravier resta introuvable. Peut-être six mois après, je passais, un matin, sur le pont d'Austerlitz, lorsque je

vois, gambadant en avant de moi, un chien que je reconnais immédiatement. J'appelle : Gravier! Il s'arrête, étonné. Je répète le nom, je le caresse. Il me regarde. Je voyais clairement l'effort imprécis de sa mémoire, une réminiscence lointaine dans le sérieux de sa figure. Mais ce ne fut qu'un éclair ; il repartit, sautant après les jambes d'un petit pâtissier. Je m'informai : le pâtissier me déclara que ce chien avait été recueilli par son patron. On l'aimait beaucoup, surtout la petite fille, et, tranquille sur son sort, je n'insistai pas et je m'éloignai. Je ne pouvais l'accuser d'ingratitude. Il ne se souvenait pas. C'était la loi d'oubli qui régit les hommes et les bêtes. J'éprouvai cependant, non pas une tristesse, mais un peu, si vous voulez, de la sensation que laisse une maîtresse perdue et qu'on revoit passer sans rancune, sans regret, avec une mélancolie pourtant.

— Comme militaire, vous avez dû voir des chiens curieux? Le chien est l'ami du troupier.

— Oh! pour cela, oui. Si l'on n'en surveillait l'entrée, les casernes seraient pleines de chiens. Est-ce l'instinct qui fait suivre aux requins le sillage des navires? Est-ce l'instinct du chien de berger qui les pousse vers tout ce qui ressemble à un troupeau? Est-ce l'attrait de la masse ou de la couleur?

les chiens adorent les soldats. Ce sont deux bonnes bêtes, l'un et l'autre, le chien et le troupier. Le dernier que je me rappelle — un vilain petit roquet — avait adopté pendant les manœuvres une compagnie du régiment. Il l'accompagna jusqu'à la caserne. Mais là, on lui refusa l'entrée impitoyablement. Le désespoir de cette pauvre bête pendant des jours fut navrant. Puis, à force de se voir repoussé de la porte, un raisonnement très simple se fit jour en son cerveau. Il ne pouvait supposer que ses amis ne voulussent plus le voir du jour au lendemain. Alors, puisqu'on le chassait, c'était qu'il devait rester là, à cette porte ; c'était que son rôle devait s'accomplir là. (Le chien a, pour moi, une intuition très nette du devoir. Il sait qu'il doit gagner sa vie.) Le chien, alors, prit son parti bravement; il se campa à côté de la guérite du factionnaire, et fit la police. Il se précipitait au-devant des autres chiens pour les empêcher d'entrer, au-devant des gamins que la curiosité amenait à la grille. En un mot, il faisait tout ce que faisait le factionnaire. Au passage des officiers, tandis que le soldat portait les armes, le chien prenait gravement place près de lui, et, assis sur le derrière, la tête droite, les yeux fixes, il remuait la queue. Quand le régiment sortait, il l'accompagnait, sur le flanc

de la compagnie, toujours le même. Et, au retour, il reprenait sa faction, protégeant le factionnaire.

La caserne pouvait dormir tranquille.

XXIII

FRANÇOIS FABIÉ

La chatte noire du moulin de Roupeyrac. — Une chienne qui chante. — Dénicheur. — Un poète, berger d'abeilles. — *La Poésie des Bêtes* — M. Fabié et La Fontaine. — La liberté aux bêtes. — Les bêtes dans l'art.

En guise de préface à *La Poésie des Bêtes,* Léon Cladel a fait de M. François Fabié un portrait auquel je me contenterai de renvoyer mon lecteur. La physionomie du poète du Rouergue est, d'ailleurs, assez généralement connue ; quant à ses vers, ils sont le régal de tous les gens sains et de tous les vrais artistes. Léon Cladel et François Fabié étaient faits pour se comprendre. Tout militait en faveur de leur rencontre. D'abord, leur origine quasi commune, et, ensuite, leur commune

sympathie pour les bêtes les vouaient pour ainsi dire fatalement à une estime réciproque...

Quand j'eus dit à M. François Fabié ce qui m'amenait auprès de lui, d'aimable qu'il avait été déjà, son accueil se fit chaleureux, et c'est d'abondance, avec un exquis charme naturel, qu'il se mit à me parler sur un sujet si visiblement cher à son cœur.

Et je me gardai bien de l'interrompre.

« Du plus loin qu'il me souvienne, me dit-il, j'ai aimé les bêtes, et j'ai été aimé d'elles, à ce qu'il me semble. Enfant, j'ai joué dans mon berceau, au moulin de Roupeyrac, avec une superbe chatte noire, née presque en même temps que moi, enragée de chasse et *de pêche*, formidable à tout chien étranger à la maison, et qui consentait à rentrer pour moi ses terribles griffes. Pendant plus de douze ans, elle n'a guère passé de nuit sans venir me rendre visite dans mon lit, histoire, sans doute, de bercer de ses ronrons sonores mes doux rêves d'écolier.

» Mes oncles — grands chasseurs aussi — avaient des chiens d'arrêt ; et Dieu sait que de fois nous nous sommes roulés dans l'herbe ou dans les genêts, ou près de l'âtre, avec Tom, avec Castor, avec Milord, etc., etc. ; une superbe chienne braque,

Diane, avait appris à *chanter* à l'unisson avec moi, pour le plus grand ébahissement de nos voisins...

» Mon premier gros chagrin fut la mort d'une pie que j'avais apprivoisée ; ce drame, hélas ! devait souvent se renouveler entre ma sixième et ma quinzième année. — Car je fus un dénicheur passionné — et émérite, je m'en vante ! Nul ne devinait comme moi où se trouvait un nid, qu'il fût juché dans la cime des hêtres, blotti sous l'herbe d'un sillon, défendu par un fourré de houx ; ma prédilection allait aux nids de merles : — pourquoi ? mystère, puisque je ne devais pas être poète satirique... Tout d'abord, je dénichai les œufs : instinct de collectionneur, quoi ! Dédaignant les espèces communes, dont j'avais été vite approvisionné, je m'acharnais après les variétés rares. Que de peines me coûta la conquête d'un œuf de grand-duc, d'un œuf de buse, d'un œuf d'engoulevent !

» Ensuite, je me mis à faire rafle sur les couvées prêtes à prendre leur essor. Mes cages regorgeaient d'orphelins lamentables, toujours béants et piaillants, et pour qui je passais des matinées entières en quête des pâtures les plus variées, et parfois les plus extravagantes et les plus étrangères à l'estomac de mes élèves emplumés. N'ai-je pas

nourri de petits poissons, pendant trois mois, deux geais et un coucou? Et quelle consommation de vers et de hannetons!

» Peu à peu, je m'humanisai jusqu'à laisser dans chaque nid un oisillon — le soutien de famille! — L'hiver, ne pouvant dénicher, je lisais Buffon et prenais des merles, — de ces beaux merles au bec d'or! — avec de perfides lacets où les malheureux se débattaient, sans nul doute, de longues heures, la plume hérissée et la langue tirée, avant de fermer leurs beaux yeux pour jamais.

» Puis, vint la chasse : perdreaux foudroyés, lièvres estropiés et criant comme de petits enfants... Des regrets amers, des remords cuisants, mais peu durables, et jamais suivis de bon propos...

» En même temps que je faisais la guerre aux bêtes sauvages, je *gardais* et j'aimais les animaux domestiques, sans jamais les malmener, ceux-là! Mes bœufs et mes brebis (j'ai été vacher et berger) bêlaient ou beuglaient en me voyant, et accouraient au moindre appel. Mon bonheur — je l'ai dit en vers — était de suivre mon excellente mère à la basse-cour, et de l'admirer entourée de poules, de coqs (ô Chanteclair!), de canards, d'oies et de

dindons. Quels vacarmes, quels débats pour la pâtée, quelles batailles, parfois ! Que de scènes de ruse, de violence ! Que de belles amours ! — Et le rucher !... J'ai été aussi *berger d'abeilles*, c'est-à-dire chargé de surveiller, en juin et en juillet, la sortie des essaims de soixante ruches que possédait alors mon père, — un rucher monstre, pour le pays ! Et elles ne me piquaient jamais, les douces avettes ! Et quand je les invitais, en frappant deux cailloux l'un contre l'autre, et en chantant : « Posez-vous, belles ! Belles, posez-vous ! » elles se pendaient en grappes aux branches de nos poiriers en fleurs, où mon père les cueillait pour les porter dans la ruche nouvelle !... Heureux temps !...

» De tout cela, de quelques jolies légendes que me contait ma mère (*Le Mariage des Oiseaux*) ; de la lecture de Toussenel, de Michelet ; d'une douceur et d'une tendresse croissantes pour toutes les bêtes, est sortie — bien plus tard, vers la trentième année seulement — *La Poésie des Bêtes*. L'Académie l'a couronnée ; beaucoup m'appellent « l'auteur de *La Poésie des Bêtes* » ; et quand il s'est agi, en juillet 1891, d'inaugurer le monument de La Fontaine au Ranelagh, mon excellent maître, Sully-Prudhomme (qui a chanté le Cygne), m'a

dépêché un de ses amis en lui disant : « Il nous » faut des vers pour La Fontaine ; Fabié peut seul » nous tirer d'affaire et tourner un compliment au » grand fabuliste. » Je dois donc aux bêtes ma très modeste réputation littéraire ; et *Le Clocher* et *La bonne Terre* seraient peut-être ignorés — quoiqu'ils aient, je crois, plus de valeur poétique que leur aînée — sans *La Chatte noire*, *Chanteclair*, *Le Mariage des Oiseaux*, *Les Bœufs*, etc...

» Aussi, j'aime plus que jamais ces *frères inférieurs* (?) *de l'homme*, comme on les a appelés. Ce que je dis de La Fontaine, dans la pièce dont je vous ai parlé :

Tu te consoleras de l'homme avec les bêtes,

je le mets en pratique autant que je le peux, tous les ans, aux vacances. Si je n'ai point d'animaux chez moi, c'est parce qu'ils y seraient malheureux, y étant captifs, et que j'aime

La liberté pour tous et même pour les bêtes.

Liberté relative, s'entend, pour les animaux domestiques, à qui il faut la ferme, le pâturage, la basse-cour. Que voulez-vous que devienne, à Paris, un chat ? J'entends un vrai chat, et non l'espèce d'eunuque engraissé et avachi que l'on nous

montre dans les salons. Je vais revoir, tous les ans, les descendants de ma vieille amie, la chatte noire, à Roupeyrac, dans le petit moulin paternel, où ils font toujours rude guerre aux rats, aux oiseaux, aux lézards, aux lapereaux, etc. Ils sont beaux de souplesse, de force et de grâce ; beaux aussi les chiens à la tête du troupeau, ou partant pour la chasse avec des bonds et des cris de joie... Quant aux oiseaux, devraient-ils avoir d'autre cage que les bois, les vergers ou les haies vives, la bruyère et l'azur ?

» Inutile, n'est-ce pas ? après cette profession de foi, d'ajouter que le rôle des bêtes dans l'art, dans la littérature en particulier, me paraît intéressant et légitime. Elles doivent occuper dans le livre la place qu'elles occupent dans la vie : ce n'est que justice. Que l'auteur les poétise ardemment, comme Michelet ; qu'il en fasse des symboles, ou seulement des masques, sur la figure humaine, comme le Fabuliste ; qu'il leur prête son esprit et son humour, comme Toussenel ; qu'il se contente de leur demander de belles attitudes, comme Gautier et Leconte de Lisle ; qu'il essaye de pénétrer leur âme douce et obscure, de nous incliner vers elles ou de les hausser vers nous, — il doit, sous peine d'aller à rebours du courant qui nous en-

traîne vers les petits, les déshérités, les parias, il doit s'occuper de l'animal, l'étudier, l'interpréter, lui donner le langage qui lui manque, ou plutôt traduire celui dont la nature l'a doté pour exprimer ses joies, ses douleurs, ses plaintes, ou ses revendications.

» C'est ce que j'ai essayé de faire dans *La Poésie des Bêtes ;* et j'espère que les bêtes me tiendront compte au moins de l'intention. »

XXIV

JEAN JULLIEN

Analogies. — La destinée de Bernard. — Bassesse du chien. — Aux arènes. — Un juif inattendu. — Coups de matraque. — Vivent les révoltés! — Histoire d'Epistémon. — Le 14 juillet d'un artiste.

« Un lorgnon sur une barbe; ... la plus loyale poignée de main de tout le jeune monde littéraire. » Tels sont les deux principaux traits d'un croquis de Jean Jullien fait, naguère, par M. George Vanor au *Figaro*. M. Jean Jullien serait donc homme barbu tout ensemble et loyal. En somme, il est bien plus loyal que barbu, c'est moi qui vous le dis. Non, M. Jean Jullien n'a rien de fluvial quant à la barbe, laquelle ne pourrait même pas faire le tour d'une table de poupée. Quand j'aurai dit qu'il eût fait un cent-garde superbe, j'aurai dit assez,

20

car il serait naïf de parler de son talent, qui s'est dès longtemps affirmé et que personne ne conteste.

Quai du Louvre, n° 10, au cinquième, c'est là que nous trouvons l'auteur du *Maître* et de *La Mer*, dans un décor baroque et kaléidoscopique, qui mériterait d'être dépeint. Aux murs, quantité d'affiches de Chéret prodiguent leurs teintes amusantes et folles ; d'intéressantes études d'impressionnistes : des Luce, des Séon, des Seurat ; un pastel d'Alphonse Germain ; une aquarelle de Jules Antoine; une image d'Andhré des Gachons... Deux grandes bibliothèques pleines de livres, et, sur une commode, par terre, partout, un amas, des amas de journaux et de revues. Sur une tenture d'Andrinople, un vaste trophée d'armes rapportées de l'Algérie, du Maroc, du Soudan, de l'Espagne... Sur la cheminée, deux épouvantables chiens chimériques du Japon gardent, avec l'exorbitement crapaudin de leurs yeux, la peu galante Trinité hindoue : Brahma-Siva-Vishnou...

Un peu ahuri par ce terrifiant exotisme, je jette les yeux à la fenêtre, par laquelle il m'est donné de voir le paysage parisien le plus merveilleux : la Seine depuis le mont Valérien jusqu'à la Bastille...

— Ce que je pense des animaux ? Vous me

demandez cela, comme ça ; mais, c'est très grave ! J'aimerais mieux vous parler de mes confrères. Eux, on peut les débiner à l'aise : ils ont leurs journaux pour se défendre ; tandis que les animaux, les vrais, ça leur est impossible. Songez que j'ai eu pour amis : un éléphant, pas mal de chevaux, des ânes, des chats, des chiens, des chèvres, une oursonne, un phoque, un goret, des cochons d'Inde, des lapins, couleuvres, salamandres, fourmis, un serin, et beaucoup d'araignées ; — je crois même qu'il a dû m'en rester quelqu'une...

» Ah ! les araignées, si vous saviez comme c'est intelligent et comme c'est canaille ! de véritables hommes politiques. J'ai passé des heures et des heures à les observer. J'en étais arrivé à les faire aimer par des enfants et des jeunes filles. Pélisson n'était qu'un égoïste..

» Je ne veux pas vexer ces amis de hasard en accablant leurs races.

— Bien ; mais, n'avez-vous point, cependant, fait jouer des rôles à des animaux dans vos pièces, contes ou nouvelles ?

— Rarement. Voyons... que je me rappelle... Dans *Pierre Vigneron*, j'ai le chien Sultan et la chatte Mine... Dans *En Seine*, je dois avoir un âne...

je ne me souviens plus de son nom. Ah ! et puis, j'ai Bernard !

— Qu'est-ce que Bernard ?

— *Bernard*, c'est le titre d'une de mes nouvelles, publiée dans différents journaux, et qui n'est autre chose que la monographie d'un chien du Saint-Bernard emmené en Bourgogne, dans un château où il est aimé et choyé, qui se sauve, un jour, en apercevant du haut d'une éminence le sommet du Mont Blanc, et se fait tuer par un imbécile de chasseur à l'affût.

— Alors, vous aimez les animaux ?

— Entendons-nous. Il y en a beaucoup que j'exècre, quelques-uns que j'admire, et fort peu que j'aime.

— Les chiens, les chats, les chevaux...

— Ah ! non, non, vous n'y êtes pas. Les chiens, les chats, les chevaux, tous les animaux domestiques, sont de la catégorie de ceux que j'exècre... Est-il rien de plus vil et de plus bas que le chien « qui lèche la main qui le frappe » ?

— N'en est-il pas ainsi dans la théorie évangélique?

— A d'autres ! Le chien, cet animal que l'homme aime, flatte et caresse, parce qu'il a les mêmes défauts, les mêmes vices que lui, n'arrive-t-on pas

à le dresser facilement aux cabotinages du cirque, aux lubricités inavouables, comme au jeu odieux de la chasse, — ce que je déteste autant que les courses de taureaux? J'ai parcouru l'Espagne du Nord au Sud; j'ai toujours refusé d'assister à l'une de ces représentations; non pas que j'aie horreur du sang et de l'étripaillement, car si l'on avait pu m'affirmer qu'un de ces messieurs dorés, au visage glabre et aux hanches saillantes serait éventré, j'y serais allé avec plaisir, parce que je trouve cela lâche...

— Alors, les bouchers...

— Ne confondons pas, cher ami, ce qui est une nécessité avec ce qui est un jeu... Pour en revenir à votre chien, qui vit dans l'amour du sucre et la crainte du fouet comme un sacristain dans la crainte de Dieu et la peur de l'enfer, je le hais, c'est net.

— Et le chat?

— C'est un juif.

— Un juif?

— Comment! vous ne l'avéz pas remarqué? Le chat est tout ce qu'il y a de plus juif; c'est le type du juif de convention : l'œil clair, la caresse mielleuse et la griffe traîtresse; ce nonchaloir oriental et cette astuce de fauve, n'est-ce pas tout le juif? Il

est avide et rapace, mais il sait faire le gros dos et vous enjôler de son ronron ; il joue avec la souris comme un usurier avec le naïf qui vient à lui ; il feint d'être apprivoisé comme ils feignent d'être civilisés ; il est égoïste, il est poltron, il est voleur : vous voyez que c'est bien le vrai juif de la légende... D'ailleurs, il est juif au même titre que le cheval est musulman...

— Musulman, le cheval !

— Oh ! cela est incontestable. S'il n'était pas imbu de fatalisme, croyez-vous qu'il consentirait à traîner nos voitures et à recevoir des coups de fouet ? J'ai toujours été outré contre le cheval, qui, s'il voulait, en deux ruades devrait briser la voiture et assommer le cocher, comme je suis outré contre les deux ou trois millions de musulmans qui laissent quelques milliers d'Européens vivre sur leur domaine. Je suis sûr que le cheval, comme l'Arabe, espère qu'un jour, un prophète le fera libre. En attendant, l'un et l'autre reçoivent des coups de matraque, sans protester. Pour mon compte personnel, je préfère monter un cheval ombrageux, qui se défend, plutôt qu'un cheval sage. Ces derniers sont comme les enfants sages : il n'y a rien de plus bête.

— Serait-il indiscret, maintenant, de vous de-

mander quels sont ceux que vous admirez?

— J'admire les animaux féroces, sauvages. révoltés ou indomptables; les fauves, qui attaquent l'homme, et avec raison; les grands squales qui le dévorent, et les serpents qui l'empoisonnent.

— Merci... Et ceux que vous aimez?

— J'aime ceux qui sont libres, qui sont beaux et qui sont bons. J'aime le cerf, la biche, la gazelle, le chevreuil, le chamois. J'aime le lièvre, le lapin, l'écureuil, etc... J'aime tous les oiseaux, — à l'exception du perroquet. Tenez, si j'avais le temps, je vous conterais l'histoire d'Epistemon : un petit oiseau, de je ne sais quelle race, et ne veux pas le savoir; à quoi bon? puisque je les aime tous. Il était, un matin, entré par ma fenêtre ouverte, et nous vécûmes six jours ensemble. Il était exigeant. Il lui fallait : du mouron, du panais, de la seiche, des graines mélangées, et plusieurs bains par jour! Et inconvenant! et criard! Monsieur allait se promener sur les toits, et, quand il revenait cogner contre la vitre, il voulait qu'on lui ouvrît tout de suite. Le sixième jour, il avait assez de cette vie presque rangée, de ce régime pot-au-feu, et il reprit la route du ciel.

— Que ne lui achetâtes-vous...

— Une cage, n'est-ce pas? Mais, à mon avis,

on devrait condamner à vingt-quatre heures de prison, au minimum, tous les gens qui ont chez eux des oiseaux en cage. Voyez-vous, ce que j'estime et ce que j'envie dans les animaux que j'aime, c'est la liberté. C'est elle qui les rend beaux, qui en fait des œuvres d'art. Vos chiens, vos chats, — coupés ou non, — et tous vos animaux domestiques ne sont que des produits manufacturés ! Tenez, une des impressions d'art les plus fortes, en ce genre, que j'aie éprouvées, c'est l'année passée, au 14 Juillet. Depuis bien longtemps, je n'avais franchi les fortifications, et je résolus d'aller, dans un coin de forêt que je connais aux environs, voir un peu mes amis, mes vrais. Eh bien ! j'ai passé la plus agréable des après-midi, seul, sous les grands arbres verts, à voir brouter en troupes les chevreuils et les daims, gambader les biches et trottiner les lapins, tandis qu'au-dessus de ma tête, les oiseaux faisaient un adorable charivari... Qu'il puait ce soir-là, Paris ! et que les hommes étaient laids !

XXV

GEORGES DE PEYREBRUNE

Les enfants et les bêtes. — Vers pour une louve. — Les souris aux bois. — Végétarienne. — La pensée aux bêtes. — Mademoiselle Cloche. — Le grand mystère. — Antivivisectionniste. — Les attitudes de Reine. — Qui veut des chiens? — Criterium. — Un peu de philosophie. — Sur les chats.

Ceux qui ont lu *les Frères Colombe, Victoire la Rouge* et *Giselle* ne s'étonneront pas que j'aie eu le désir d'aller demander à madame de Peyrebrune comment elle traite à son foyer ces bêtes qui lui inspirent, dans ses livres, de tels sentiments de tendresse.

Auteuil, boulevard Exelmans, 25 — nous sommes chez madame de Peyrebrune. Des fenêtres du vaste cabinet de travail, pour toute vue, le viaduc, sur

lequel, à fréquents intervalles, passent des trains silencieux et pas trop rapides, dont, d'ici, l'on ne voit guère que la partie supérieure ; on dirait d'un rampement de grosses et longues chenilles noires.....

— Avez-vous eu des bêtes à votre foyer ?

— Si j'ai eu des bêtes? mais oui, de toutes les espèces, et depuis toujours. N'est-ce pas le premier désir de l'enfant que de posséder un jouet vivant qui palpite dans ses mains cruelles d'être supérieur ? Les petites filles, surtout. Elles donneraient leur plus belle poupée pour une bestiole qu'elles pussent aimer et tourmenter à leur gré : instinct précoce, prélude de l'avenir.

— Est-ce que, selon vous, madame, tous les enfants seraient des tourmenteurs de bêtes ?

— Non, pas tous... Moi, je vous assure, je les ai toujours aimées dans le sens protecteur, préférant, même aux animaux de luxe, les plus infimes et les plus laids, les petits misérables rebutés, — les malheureux, quoi ! Dans cette espèce, comme dans l'autre, mes préférences vont aux souffrants. J'ai pour ceux-là des sensibleries, ridicules, oh ! parfaitement, je le sais. Et cela ne date pas d'hier. Tenez, mes premières rimes (car on commence toujours par aligner des vers avant de mesurer de la

prose, — j'avais sept ans alors) sont écloses sous l'impression douloureuse ressentie en voyant passer devant ma fenêtre, dans la rue d'une ville de province, une louve morte, traînée dans une charrette à bras par l'homme qui l'avait tuée, et entourée de six petits louveteaux vivants, qui geignaient en grouillant et fouillaient ce pauvre corps raidi dont les mamelles étaient taries. Je commençai par fondre en larmes. Puis, ma douleur devenant lyrique, je courus l'écrire en vers de sept ou huit pieds, qui fulminaient sur la cruauté des hommes... Dans ce moment, j'élevais justement dans mon pupitre une nichée de souris, privées de leur mère par notre misérable chat. C'est adorable, les petites souris, et intelligent! C'est bien dommage que cela sente mauvais... sans cela...! Chez moi, on les prend au piège et on va les perdre dans les bois, comme le petit Poucet. Ici, à Paris, je les envoie dans les fortifications... Mais oui, j'ai le respect de la vie jusque dans les bêtes les plus infimes: Dieu les créa.

— Alors, vous êtes végétarienne ?

— Ne riez pas, j'en suis ! Et savez-vous combien nous sommes — à Paris seulement — qui nous abstenons de l'alimentation sanglante? Trente mille, environ. Calculez, en évaluant, à peu près,

la quantité de vies animales absorbées par un seul individu — pendant la durée moyenne de son existence — depuis le mollusque jusqu'au bœuf ; calculez combien de bêtes ont été épargnées dans l'épouvantable et perpétuel holocauste, par ces trente mille végétariens.

— Vous avez souvent parlé des bêtes dans vos livres ?

— Non, pas trop, encore qu'elles soient tellement mêlées à notre vie qu'un écrivain sincère ne peut guère se dispenser d'esquisser celles qui occupent une place sur le plan de son œuvre. Ainsi, dans mon roman *Victoire la Rouge*, elles grouillent un peu, les bêtes. Mais nous sommes aux champs, là où l'animal cesse d'être un comparse : c'est lui qui joue les grands premiers rôles, soit qu'il tire la charrue dans les sillons, soit qu'il promène, en troupeaux, sa toison blanche à travers les guérets.

— Croyez-vous qu'on puisse donner aux bêtes un rôle de pensée ?

— Parbleu ! A ce propos, lisez *Giselle*, et vous verrez. Et je n'ai pas tout dit sur elles ; on ne m'aurait pas crue. Il y a certainement, dans la race des chiens, comme dans celle des hommes, des intelligences beaucoup plus élevées que d'autres, des caractères plus indépendants, plus marqués. D'ailleurs,

notre fréquentation développe énormément leurs facultés.

» J'ai eu un petit bijou de griffonne, grosse comme le poing, toute en longues soies et qui se nommait Chloé. Mais je l'appelais surtout Cloche, Clo-clo, Clochette, Clocheton... Eu égard à sa dignité, très remarquable, on l'appelait aussi « Mademoiselle ». Eh bien ! Mademoiselle avait pris exactement mes attitudes, la cadence de mes mouvements un peu lents, jusqu'à ma démarche ; lui voir tourner la tête sur l'épaule d'un air dolent était vraiment chose fort comique. Et comme je l'avais gâtée, elle commandait à la maison. Jamais personne ne sut mieux se faire comprendre et se faire obéir Elle ne permettait pas à une domestique de rester dans l'appartement en dehors de son service : elle la surveillait, et, si l'on n'avait plus besoin d'elle, mademoiselle Cloche vous la ramenait à la porte, impérativement et avec mille injures, car elle avait un déplorable caractère. Si l'on riait autour d'elle, elle le prenait fort mal et grondait. Susceptible, boudeuse, dédaigneuse, mais pas banale, ah ! non. Le nombre de ses amis était fort restreint ; mais ceux-là, elle les a aimés jusqu'à la mort. Car elle est morte de vieillesse, alimentée avec mille précautions jusqu'à la dernière minute. Elle s'est

éteinte dans mes bras très doucement. C'était un désastre ; j'étais horriblement malheureuse. Quand je me suis aperçue qu'elle mourait, elle était déjà tombée : mais ses larges yeux vivaient encore, et si expressifs, fixés sur les miens avec une telle intensité d'expression ! Oh ! ces yeux troublants des bêtes alors qu'elles vont mourir, et qui semblent regarder, voir un étrange au-delà qui les stupéfie, qui élargit leur rêve ! Oui, il y avait de cela dans le regard de ma Cloche, et aussi une adoration en laquelle toute la passion de sa vie éclatait. Car elle m'aima follement, humainement. Elle a voulu mourir dans mes yeux. Si je les fermais un instant, elle gémissait : ne pouvant plus bouger, elle s'exprimait encore. Et elle m'a fait comprendre qu'elle voulait me voir, me communiquer sa pensée jusqu'à son dernier souffle. Et elle est morte ainsi ; et des heures après, elle me regardait encore ! Je l'ai couchée dans une toute petite boîte, toute couverte de chrysanthèmes, et l'ai expédiée en Périgord, pour être enterrée dans mon jardin.

» Cela vous semble idiot, n'est-ce pas, ces histoires-là ? C'est que vous ne savez pas combien elles sont prenantes, les bêtes devenues familières, et, entre toutes, le chien !... Et quand je songe à cette lâcheté immonde de la vivisection, je souhaite

volontiers que toute la triste humanité périsse !... Du reste, elle ne portera pas ce crime-là en Paradis. Tout se paie ici-bas, tôt ou tard, et le mal que nous faisons se retourne contre nous. Dites-moi si la moyenne de durée de la vie humaine a monté d'un cran depuis que l'on supplicie les bêtes? Ignares qui se targuent de découvrir l'invisible ferment de la vie et de la mort avec leur vue matérielle! Une fois, dans *l'Echo de Paris*, j'ai publié une lugubre nouvelle : *Chien perdu*. C'était une vieille misérable à qui l'on avait volé son unique ami, son chien, pour le vivisecter. Elle arrive — par un artifice de conteur — jusqu'au laboratoire où se consomme le crime. Elle voit son pauvre chien ligotté, dépecé, sanglant, et, ma foi ! elle se jette sur l'opérateur, lui noue ses doigts autour du cou — et l'étrangle... Voilà comme je suis. Car notez bien que j'en ferais autant, à l'occasion...

» Mais, que je vous présente ma petite Reine, — une encore que j'ai sauvée de quelque désastre. Elle appartenait à une vieille femme très pauvre, presque aveugle, qui se trouvait contrainte de jeter son chien à la rue parce que le bureau de bienfaisance lui refusait les quarante sous qui lui étaient alloués, tant qu'elle s'obstinerait à nourrir un

chien. « Mais, disait la pauvresse, je mendie pour lui, et c'est tout ce qui me reste au monde, mes bons messieurs. » Les bons messieurs ne se laissèrent pas attendrir, et, comme la vieille femme avait faim, elle se décida, en pleurant, — oh ! ce qu'elle pleurait ! — à s'en aller « perdre » son chien. Lorsque j'appris ce drame, vous pensez bien que je courus lui acheter son pauvre toutou. Et le voici... C'était alors une espèce de grande drôlesse de griffonne, à l'air voyou, craintive et rampante, et ne connaissant que par ouï-dire les édredons et les perdreaux. »

Je fus bien sur le point de demander à madame de Peyrebrune si le perdreau n'était point exclu du régime végétarien. Je n'en fis rien, et madame de Peyrebrune continua :

— En entrant chez moi, elle refusa, tout apeurée, de marcher sur le tapis et tourna le dos à une aile de poulet...

(Ah ! pour le coup, madame !... Mais je me tus.)

— Mais, très drôle, elle levait le nez et inspectait la maison avec une attention de commissaire-priseur, fort intéressée, semblait-il, par ce changement de niche. Huit jours plus tard, cette princesse ne trouvait pas les sièges assez moelleux et exigeait

un supplément de coussins. Il fallait la prier pour qu'elle mangeât, si délicate que la plus friande pâtée la laissait indifférente. Et, vous la voyez, elle est fine, jolie, élégante, un peu dédaigneuse, et elle commence à prendre des attitudes.

» A propos, faites-moi donc le plaisir de dire à vos amis que j'ai toujours des chiens à placer. Ceux qui en voudront... Car je les ramasse dans la rue. Il me serait impossible de passer à côté d'un chien perdu sans le recueillir. Vous n'avez donc jamais aperçu la face douloureuse, le regard navrant de ces misérables bêtes abandonnées ? Cela me bouleverse. Tant pis ! je prends ceux que je trouve. Et nous sommes ainsi un groupe de petits manteaux-bleus des toutous. Ce qui ne nous empêche pas, je vous prie de le croire, de secourir nos semblables avec non moins d'ardeur ; au contraire. Nous estimons que les gens qui n'aiment et ne secourent pas les bêtes sont incapables d'aimer et de secourir les gens. Aussi, entre nous, c'est comme une franc-maçonnerie, dont le signe de reconnaissance est la sympathie pour les animaux. Dès qu'un nouveau venu s'introduit dans le cercle, tout de suite on lui pose la question. Et s'il répond négativement, il est exclu de notre intimité, car il n'est pas des nôtres.

» Avez-vous remarqué que les artistes et les pauvres gens sont les deux classes de la société où l'on rencontre le plus d'amis des bêtes ? Le sentiment affectif serait-il développé par la misère et par la poursuite de l'idéal ? — On pourrait philosopher là-dessus...

— Les chats ? demandai-je.

— Oh ! pour ceux-ci !...

— Vous ne les aimez pas ?

— Je les protège, les sauve, les soigne, mais je n'ai aucune sympathie pour leur race.

— Les raisons de votre antipathie ?

— D'abord, ils sont très forts, étant très égoïstes. Et puis, ils ne nous aiment pas. Ils nous méprisent absolument, et ne l'envoient pas dire. Leur attitude vis-à-vis de nous est même très humiliante : ils sont méfiants, car ils nous savent mauvais, et ils nous jugent plus bêtes qu'eux. Ils nous connaissent sur le bout du doigt, et jouent de nous comme un virtuose de la flûte. Patelins tant qu'il le faut, séducteurs à souhait, ils nous prennent encore par le magnétisme de leurs ondulations et le travail mystérieux de leurs prunelles... Très intéressant, le chat, très esthétique, mais il n'a pas une vertu, et il est, au contraire, le réceptacle de tous les vices. Entre nous, n'est-ce pas ? je me méfie toujours un

peu des gens qui adorent les chats : involontairement, au bout de leurs doigts je cherche la griffe...

Je me félicitai d'avoir gardé mes gants. Mais que pensera madame de Peyrebrune quand elle saura que j'adore les chats ?

XXVI

CLOVIS HUGUES

Topaze et soleil. — Diane chasseresse. — Black, chien blanc. Vivisecteurs et révolutionnaires. — La pitié de Paul Bert. — La mort d'un vieux moineau. — Légende du Christ et de l'araignée. — Deux croix. — Chasse unique. — Madame Clovis Hugues prend la parole. — Pêche miraculeure.

Les hasards sont grands, ce qui n'empêche que je ne serai peut-être point cru quand j'aurai dit qu'au moment où l'on m'introduisait auprès de lui, M. Clovis Hugues alignait des rimes en faveur d'un papillon.

— Je vous trouve donc, dis-je à ce fameux, qui, de par l'ampleur riche de sa chevelure, « venge la race mérovingienne de la tonsure infligée au dernier des enfants de Clodomir, » — je vous trouve

en parfaites dispositions pour ajouter un chapitre convaincu à la série que j'ai entreprise. Quand je vous aurai demandé pardon de m'être — sans aucun doute inopportunément — mis en tiers dans votre concubinage sacré avec la Muse, consentirez-vous à me parler des bêtes ?

— Ah! les bêtes! répondit immédiatement ce farouche révolutionnaire, quels souvenirs j'ai gardés d'elles !... Quand j'étais tout enfant, j'avais une grosse passion : c'était le martin-pêcheur. Il faut vous dire que j'habitais dans le Vaucluse, à Velleroie, sur la rivière de la Sorgue, si poétiquement célébrée par Pétrarque, en un moulin que mon père avait affermé et qui était le rendez-vous des plus jolis martins-pêcheurs du monde. Ils ne s'y arrêtaient pas longtemps, par exemple ; et comme ils filaient, les gentils oiseaux de topaze et de soleil !... Je me rappelle que je faisais, avec les petits camarades, des courses absolument fantastiques le long des rives plantées de saules et d'ormeaux, à la recherche du nid où nous devions trouver les mignonnes bêtes écloses. Hélas! nous trouvions quelquefois le nid, mais il était toujours vide. Du reste, si nous avions découvert ce que nous cherchions, je me serais battu jusqu'au dernier sang pour empêcher les autres gamins de « gâter le nid »,

comme on dit chez nous. Plus tard, quand j'ai été ce qu'on est convenu d'appeler un homme, j'ai essayé de traduire ces innocentes impressions du bel âge en une pièce de vers qui a paru dans mes *Evocations* sous ce titre : *le Martin-pêcheur*. Vous ne sauriez vous imaginer combien j'aime cette petite pièce de vers, non point pour la forme, qui est, comme tout ce que j'ai écrit, le simple reflet rapide d'une chose éprouvée, mais pour l'espèce de fraîcheur qu'elle me jette au front et dans l'âme lorsque je la relis. Ah ! c'est qu'on a rencontré, par la suite, dans la vie, d'autres bêtes qui ne sont pas des martins-pêcheurs !...

» J'ai aussi le souvenir d'une bonne chienne de mon père. Nous l'avions appelée Flore, bien qu'elle méritât de s'appeler Diane, car c'était une chasseresse endiablée. Un jour, comme elle avait beaucoup vieilli et qu'il fallait la tuer, pour lui épargner des souffrances qui nous désolaient tous, mon père, craignant qu'un étranger ne lui imposât une nouvelle torture en l'abattant, se chargea de la lugubre exécution. Je le verrai toute ma vie revenant à nous les yeux gros de larmes, quand la chose eut été faite. « Elle me regardait si tendrement, nous dit-il, qu'elle avait l'air de vouloir me pardonner. » Je ne vous cacherai pas que cette triste fin d'une

chienne aimée m'a empêché très longtemps d'avoir des animaux.

» Il y a quelques années, cependant, j'adoptai un petit chien qui était venu s'installer dans les bureaux du journal *La France*, dormant dans les ateliers, couchant sur les tas de journaux, vivant comme il le pouvait, quand il le pouvait. Il était noir de charbon, le jour où je l'emportai sur les hauteurs de Montmartre. Mes enfants lui firent un accueil enthousiaste. Nous lui cherchâmes tout de suite un nom, et, comme il était blanc sous son charbon, nous l'appelâmes Black, pour faire honneur aux contrastes de l'école romantique. Seulement, nous eûmes beau le gâter, ses instincts de vagabond l'eurent vite repris, et, un matin, adieu mon Black ! Je le cherchai partout ; je suivis pendant trois ou quatre jours tous les chiens blancs qui erraient sur la butte. Ce qu'il y a de particulier, c'est que je ne pouvais guère donner son signalement, parce qu'il ne ressemblait à rien. Je fus le réclamer à la fourrière. Peine perdue ! Mais, un jour, une petite fille du quartier le reconnut — je n'ai jamais su à quoi — et elle nous le ramena, triomphante. Ah ! ce qu'il fut cajolé, le cher toutou ! En pure perte, au reste ; car il filait à nouveau, quelques semaines après, profitant d'une porte ou-

verte dans le jardin pour recommencer sa vie errante. Mais, comme je me méfiais, j'avais eu le soin de le photographier, et, il est là, tenez, paisiblement assis sur ses pattes de derrière — dans un cadre de luxe, s'il vous plaît !... J'ai souvent pensé à lui ; je me demande même quelquefois encore s'il n'est pas tombé entre les mains d'un implacable vivisecteur.

» A ce propos, je vous rappellerai, si vous l'avez oublié, que je fus pendant quelque temps président de la Ligue contre l'abus de la vivisection. C'était madame Marie Huot, une grande amie des bêtes, rendue célèbre par quelques éclats en leur faveur, qui m'avait fait offrir cette présidence. Nous organisâmes des réunions qui furent quelquefois suffisamment tumultueuses, un certain nombre d'étudiants s'étant fâchés au point de nous jeter des sous sur la scène; mais vous savez que le tapage ne m'épouvante guère. Nous tînmes bon; mais quelques-uns des membres de la ligue ayant menacé même des professeurs qui vivisectaient, et s'étant permis d'invoquer contre eux mon autorité de député, je donnai ma démission. De plus, la ligue m'avait paru sortir du mandat qu'elle s'était donné, parce qu'elle s'était mise à combattre non seulement l'abus de la vivisection, mais la vi-

visection elle-même. Or, si j'aime les animaux, j'aime encore mieux la science, même avec ses cruautés, quand elles peuvent servir l'humanité.

» Je veux bien admettre avec Michelet que l'animal est notre frère inférieur, mais c'est précisément parce qu'il est ce frère qu'il doit avoir, dans la nature, sa part de souffrance et de responsabilité en vue du progrès éternel. J'ai horreur du sang qui a été répandu par les hommes de la Terreur ; cependant, je les plains beaucoup plus que je ne les blâme, car ils n'ont tué que parce qu'ils ont été forcés de tuer. Les vivisecteurs ressemblent aux révolutionnaires, puisqu'ils opérent dans la mort pour en faire jaillir la vie. Ce que je trouve d'horrible, par exemple, dans la vivisection, c'est la rage hystérique de quelques femmes du monde qui nous avaient été signalées et qui s'amusaient à tourmenter de pauvres bêtes sans retirer de leurs expériences d'autre profit qu'une joie monstrueusement inexplicable.

» Je me rappelle qu'au moment où je venais d'accepter la présidence de notre association, je fus fort amicalement pris à partie, dans les couloirs de la Chambre, par Paul Bert, qui a été, comme vous le savez, un grand vivisecteur devant Dieu. Il me dit que j'étais, en dépit de mes prétentions au rationa-

lisme, un catholique sans le savoir, un ennemi du progrès scientifique, puisque je m'efforçais d'arracher aux savants le moyen pratique de faire concourir les espèces au bien-être de toute l'Espèce envisagée dans son ensemble devant la vie et devant la mort. Je me défendis comme je pus. Tout de suite, du reste, il partagea mon avis en ce qui concernait l'abus ; seulement, il me fit valoir qu'il serait bien difficile de délimiter le point exact où il commence et où il finit. Il insista plus particulièrement sur ce fait que certains vivisecteurs recourent plusieurs fois aux expériences sur la même bête. « Moi, me dit-il, je ne fais souffrir qu'une seule fois le pauvre animal que la fatalité amène chez moi. Aussitôt qu'il a été vivisecté, je le tue au moyen d'un linge imbibé de chloroforme. » Je connais malheureusement des expérimentateurs qui, pour éviter une nouvelle dépense, se contentent de guérir quelque chien martyrisé, quittes à pratiquer sur lui, dès son rétablissement, la même expérience, ou quelque autre. C'est sur cet abominable raffinement de cruauté que le législateur pourrait peut-être porter son attention...

— Il me semble que, dans vos vers, vous n'avez point oublié les bêtes ?

— Non, il y a dans mon œuvre poétique une

foule de pièces qui m'ont été inspirées par les bêtes. C'est ainsi que j'ai essayé de peindre ce que doit être la fin d'un vieux moineau, mourant de vieillesse en quelque coin perdu. La préoccupation de ce moineau ne m'a pas été particulière, puisqu'elle a souvent hanté l'imagination de François Coppée. Mais il est assez naturel que deux poètes se rencontrent, même quand ils sont séparés par l'idée sur le terrain philosophique et social... Il n'y a pas jusqu'au canard dont je n'aie célébré les coincoins. Mes deux dernières pièces animalières sont consacrées l'une à l'araignée, l'autre — celle que vous m'avez surpris en train d'écrire — au papillon.

» Celle de l'araignée roule sur une légende bretonne qui est tout à fait charmante.

» Jésus mourait au Golgotha, lorsque des mouches s'abattirent sur ses pieds saignants. Une araignée, qui rôdait par là, eut pitié du divin crucifié et tendit sa toile autour du bois, tout à côté d'une mouche qui bourdonnait. Jésus pencha doucement la tête vers l'humble petite bête qui avait pris pitié de son martyre, et, comme elle s'en allait, après lui avoir tout au moins épargné un peu de souffrance, l'ombre de la croix se dessina sur elle et resta pour toujours attachée à elle. C'est cette

araignée que l'on appelle aujourd'hui l'araignée de jardin et qui porte en effet une croix sur le dos.

— Au moins, fis-je, cette croix est méritée.

— Vous me faites souvenir d'une anecdote. Un notable de la Corse venait d'être décoré de la Légion d'honneur. Je ne sais si Emmanuel Arène était pour quelque chose dans la décoration, mais tout porte à croire qu'il n'y était pas étranger, car on n'est pas un bon député si on cesse d'être un député décoratif. Toujours est-il que mon nouveau décoré, la boutonnière à peine fleurie, s'empressa d'entrer dans une église et de s'écrier, en s'agenouillant devant l'autel : « O doux Jésus ! nous avons eu la croix tous les deux, mais vous m'êtes à témoin que nous ne l'avions méritée ni l'un ni l'autre ! »

» Pour le quart d'heure, nous avons une ménagerie assez restreinte : deux pigeons, un canari, un chardonneret et une pie. Cette dernière a contracté, à la campagne, la déplorable habitude de s'exprimer comme Cambronne au dernier carré de Waterloo !...

— Et n'avez-vous jamais chassé ?

— J'ai chassé une fois. On me disait que si je ne chassais point, c'était que je me sentais gauche comme un moulin à vent, ainsi qu'on dit populairement chez nous. De quoi la vanité est-elle faite ?

Un jour, dans les peupliers du moulin paternel, je distinguai une pie à la portée d'un coup de fusil : je courus, je m'armai, et, un instant après, l'infortunée bête dégringolait à travers les branches. Je la pris ; elle n'était pas encore morte ; elle me regarda, et ferma les yeux. Je ne puis oublier ce regard, qui était un reproche à mon amour-propre d'adolescent... Je n'ai jamais plus chassé.

Madame Clovis Hugues était là depuis quelques instants. Elle prit la parole.

— Ce trait ne suffit pas, monsieur, à démontrer dans toute sa splendeur l'âme angélique de mon mari. Dût sa modestie en saigner, je dévoilerai toute sa bonté !

— Mais, qu'est-ce que tu vas dire ? questionna inquiètement M. Clovis Hugues.

— C'était à Saint-Mandrier, après une conférence. Vers une heure du matin, nous partîmes dans de petits bateaux. On nous débarqua sur les roches, où nous passâmes la nuit, étendus sur des toiles à voiles, en attendant de relever les amorces que nous avions placées dans la Méditerranée. Le jour venu, nous nous mîmes au travail. La pêche était fructueuse et les pêcheurs en joie. Mais voilà que l'un de nos amis s'avise de jeter un coup d'œil dans les lignes pour y constater la quantité de

poissons pris, et quelle n'est pas sa stupéfaction de n'en pas apercevoir un seul à fond de cale ! Les pêcheurs ne savaient ce que cela voulait dire ; mais, moi, je suivais, depuis quelques minutes, le manège de monsieur ici présent, qui jetait sournoisement à la mer les poissons au fur et à mesure qu'on les en tirait !.....

XXVII

ÉMILE GOUDEAU

L'auteur de *La Revanche des Bêtes*. — Les bêtes sont drôles. — Agissements de Mouchi-Moucha. — Le langage « chat ». — Le seigneur Bitume. — Six côtelettes pour un. — Le troupeau d'Émile Goudeau, berger. — Les fourmis, pasteurs de pucerons. — Avec une pipe. — L'interview d'une fourmi. — Astronomie à l'envers.

L'exquis poète fantaisiste Émile Goudeau n'a pas seulement effaré le bourgeois au temps des Hydropathes; ses *Voyages et découvertes d'A'Kempis à travers les États-Unis de Paris* ne sont pas les seuls titres de gloire de cet excellent ironiste, qui est, en même temps, un romancier profond. Mais, aux yeux de la masse, Émile Goudeau a beau avoir écrit *la Vache enragée* et ce superbe livre : *Le Froc*, il est essentiellement et restera surtout l'auteur de *La Revanche des Bêtes*. Ainsi qu'il le dit, en sou-

riant — avec un rien d'amertume, m'a-t-il semblé — : « *La Revanche des Bêtes*, c'est mon *Vase brisé*, à moi. »

C'est donc — au risque de l'exaspérer — l'auteur de *La Revanche des Bêtes* que je suis allé voir en lui, afin de jeter un peu plus de pittoresque sur cette enquête.

— Si j'aime les bêtes? fait Goudeau en tirant sur sa pipe, ma foi! je n'en sais rien. Je suis simplement camarade avec elles, parce quelles m'amusent infiniment. L'air sérieux des chiens, la mine sournoise des chats, l'allure triomphante des coqs, les attitudes ébouriffées des poules, la beauté sculpturale d'un percheron, comme l'effronterie des moineaux, tout m'excite à une gaîté. Il faut croire que la gaîté m'est naturelle, et que je m'amuse de peu... Enfin!

— Avez-vous des souvenirs sur les bêtes?

— Oh! ce n'est pas ce qui me manque! Tenez, j'avais un chat tout petit — race de gouttière — qui était tombé, je ne sais d'où, sur un prunier, *mon* prunier, l'unique à Asnières! Ce chat immédiatement adopté devint roi. Il fallait le laisser agir à sa guise, aller, venir en pleine liberté. Sa personnalité ainsi mise à l'aise se développait, il prenait des habitudes inédites : ainsi, quand le char-

bonnier arrêtait sa charrette devant la maison, Mouchi-Moucha (vous ai-je dit qu'il s'appelait ainsi?) sortait, quelque temps qu'il fît, et allait se poster sur la croupe du cheval, et, là, d'une mine grave, il avait l'air d'un groom spécial et bizarre chargé de surveiller le cheval tandis que le charbonnier portait ses sacs à la cave. Le cheval connaissait bien Mouchi-Moucha et semblait avoir pour lui un grand respect; il ne bougeait pas, et ne se livrait à aucun écart. Dès que le charbonnier remontait dans sa carriole, Mouchi-Moucha sautait prestement, sachant que son service volontaire était fini...

» Et quels beaux yeux il avait, ce pauvre Mouchi! Des yeux de chat-huant, tout en or liquide, où la prunelle avait l'air tantôt d'une ronde tache d'encre, tantôt d'un fil noir à peine perceptible. Je l'aimais beaucoup, et pourtant j'étais enclin à lui faire des farces de toutes sortes. Seulement, l'une de ces farces tourna à ma confusion. Je savais imiter à peu près tous les miaoux-miaoux, et les roucoulements et les ronrons, tout le langage de la gent féline. Je me sentais arrivé à un certain degré d'assimilation. Bien entendu, j'étais, en cet ordre linguistique, dans le même cas que le perroquet qui imite le langage humain sans y rien com-

prendre. Un jour donc que, tandis que je fumais une bonne pipe, Mouchi-Moucha s'était installé sur mes genoux et s'apprêtait à dormir paisible, je résolus de lui faire une surprise. Prenant dans ma voix les notes les plus attendries, je poussai un miaulement sentimental. Réveillé en sursaut par cet appel, — qui était merveilleusement imité, soit dit sans fausse modestie, — Mouchi-Moucha tourna brusquement vers moi ses yeux d'or, où il y avait quelque surprise, d'abord. Ces yeux semblaient dire : « Qu'est-ce qu'il a, ce cher ami (il ne » m'appelait sûrement pas « maître » en son for in- » térieur), à miauler ainsi amoureusement? Con- » naîtrait-il, ce pauvre imbécile inférieur, cet » homme qui n'est là que pour être exploité par » moi, pour me nourrir, pour me caresser, pour » me laisser dormir sur ses genoux quand ça me » plaît, ou m'en aller au diable si telle est ma vo- » lonté — connaîtrait-il le langage de la race chat » — langage supérieur ? » — Mouchi-Moucha devait se dire cela, comme un homme à qui subitement un chien dirait : « Bonjour, monsieur. »... Oui, oui, riez si vous voulez. Il y avait dans ces yeux d'or toutes ces sensations rapides de surprise, de légère admiration, et d'un peu de frayeur. Mais, sans doute, l'expression de ma physionomie ne

cadrait pas avec mon miaou ; je devais être dans la position fausse d'un homme qui, essayant de parler une langue étrangère, proférerait une phrase mal apprise, et dirait d'un ton gracieux à son interlocuteur : « Vous êtes un âne. » Moi, j'avais dû dire, en langue chat, quelque belle chose que démentait mon visage attentif, trop sérieux. Aussitôt, dans les yeux de Mouchi-Moucha, la surprise fit place à un mépris indicible ; il secoua les oreilles deux fois, d'une façon dédaigneuse, et se replongea dans son sommeil, ayant l'air de penser : « Tu veux en dire plus long que tu ne » sais, mon bonhomme ! Ce n'est pas encore toi, » avec ta figure bêtement attentive, qui dégoteras » les secrets de notre syntaxe. »

» Dès lors, je fus assuré que les chats sont des fumistes supérieurs, destinés à nous faire des farces, mais pas nous à eux. Et, de fait, quand je déménageai, Mouchi-Moucha disparut, dès qu'il vit clouée la dernière malle : il ne se souciait pas, élevé dans des principes de liberté, d'être emporté dans un panier comme un vilain chat coupé. Car vous pensez bien que, parmi toutes ses libertés, je lui avais laissé celle de son sexe.

— L'histoire de Mouchi-Moucha n'a rien de banal ; mais, ce que j'attends, c'est la légende

de cette bête, dis-je en voyant entrer un superbe chien noir, un peu empâté sous sa riche fourrure.

— Mon chien Bitume? Ah! le voilà... Ce n'est ni un épagneul ni un setter-gordon, comme on pourrait le croire ; c'est un *cowby*, un chien de berger écossais, dont les ataviques lois auraient dû faire un gardien de bœufs dans les *High-lands*, et qui se contente de garder un poète. Encore un qui a été élevé en pleine liberté. Il ne sait rien faire : pas donner la patte, pas faire sauter en l'air un morceau de sucre qu'on lui mettrait sur le nez, ni rapporter un bâton, ni sauter par-dessus une canne, — rien, rien, rien. C'est un seigneur. Il n'a jamais été battu. Il a suffi d'horribles menaces proférées à voix terrible pour lui apprendre les choses indispensables. Mais les menaces ne l'ont jamais empêché de courir après les omnibus et les voitures en aboyant à pleine voix, ni, dès qu'il m'aperçoit de loin, d'accourir à fond de train et de me planter ses deux grosses pattes sales dans la poitrine ou dans le dos avec une violence inouïe; — ça habitue ma peau à la boxe... et les paletots à la brosse.

» Il n'est pas extrêmement fumiste. Pourtant, une fois, à la campagne, il découvrit les huit côtelettes qu'on avait apportées de la ville voisine pour

le déjeuner, et en mangea six consciencieusement. J'étais au jardin, en train de lire; Bitume (ainsi appelé à cause des *Fleurs de bitume*, vous savez?) arriva vers moi, portant quelque chose de rouge dans sa gueule, et déposa sur mes genoux les deux côtelettes qui restaient. Il en avait assez, et venait offrir à déjeuner à son maître.

» Mais il a été le héros d'une autre aventure qui le rendit célèbre en Asnières, Courbevoie et pays circonvoisins. Un jour, on me présenta un papier du percepteur où je lus que je devais huit francs pour Bitume, qualifié « chien de luxe ». Une idée subite me vint de répondre — par manière de badinage — à l'employé : « Mais, monsieur, c'est » un chien de berger, ou de bouvier, qui ne doit » payer qu'un franc. » Je pensais que l'employé allait sourire; pas du tout, il prit la chose au sérieux, et me répondit d'un ton rogue que mon chien était chien de luxe, que les chiens de berger étaient uniquement des chiens appartenant à de véritables bergers, et que, moi, j'étais homme de lettres... Je ne laissai pas échapper une si belle occasion d'utiliser mes vieilles études classiques, et je lui répondis que maint poète, Théocrite, Virgile et madame Deshoullières avaient fait des bergeries, et que je rentrais dans la tradition; que, d'ailleurs, si mon

chien était chien de berger, par sa race, moi, propriétaire d'un chien de berger, j'étais berger par définition. L'employé prit alors un air raillard et me demanda où étaient mes moutons. « Mes mou-
» tons? fis-je, ils sont à la Villette; seulement,
» n'ayant pas d'argent ni de crédit auprès des mar-
» chands de bestiaux, je ne puis aller les chercher;
» mais cela ne tardera guère. Du reste, monsieur,
» ajoutai-je, combien faut-il avoir de brebis pour
» être berger? Le troupeau, où commence-t-il? à dix,
» à cinq, à quatre, à trois têtes, ou à une tête? » Il ne savait pas. Je le priai alors d'informer le percepteur que je ne paierais qu'un franc, en qualité de berger, pour un chien exclusivement destiné à garder mes futurs troupeaux. La guerre était déclarée. On m'envoya des papiers avec frais, des roses, des bleus, un commandement. Entre temps, je me promenais avec un mouton et mon chien; seulement, ce mouton était d'un si atroce caractère que j'étais obligé de le mener en laisse. Je me vis contraint de le vendre, et, ma foi, ayant renoncé à ma carrière de berger, je redevins homme de luxe, et payai pour un chien de lettres. Je ne vous narre pas toutes les péripéties de ce drame, ni comment j'eus mon mouton... Je me souviens seulement de la stupidité profonde de cet animal, qui,

décidément, n'est agréable que sous forme de côtelettes. C'est sa stupidité qui m'a empêché de pousser ma lutte contre le percepteur jusque devant le Conseil de Préfecture et même la Cour de cassation! — Où commence et où finit le berger?...

» Et puis, reprit Emile Goudeau avec sa verve ébouriffante, dès que se fut un peu apaisée l'hilarité qu'avait provoquée en moi cette histoire, il y a bien d'autres bêtes très amusantes! Les fourmis, par exemple. Je me suis appliqué, à la campagne, à jouer d'infâmes tours à ces bestioles, que je crois très fortes en sociologie, puisqu'elles ont un état constitué, des maisons, des nurseries, des troupeaux de pucerons qu'elles traient pour avoir leur lait du matin; — il ne leur manque que le *Petit Journal* et un croissant...

» Il y avait, au milieu d'une pelouse, un espace dénudé, large comme un fond de chapeau, où les fourmis du voisinage venaient s'ébattre. C'était peut-être une lande, une clairière, où des fourmis institutrices menaient leurs élèves en promenade pour prendre du soleil. Je suivais leurs allées et venues tout en fumant ma pipe. J'eus l'idée infernale de verser sur le pensionnat minuscule de la cendre chaude. Ce fut un sauve-qui-peut. Quelques vieux professeurs, ou des sous-maîtresses coura-

geuses, couvrirent la retraite, emportant une jeune fourmi blessée... Un grand calme se fit dans la lande. Au bout d'un instant, quelques voyageurs — les élèves fourmis de l'Ecole polytechnique, sans doute — s'avancèrent, au nombre de quatre, avec maintes précautions, vers le monticule de cendre qui, tombé du ciel inopinément, sans que nul astronome du pays des fourmis l'eût prévu, avait causé le désastre. J'attendis que ces savants fussent grimpés sur le monticule refroidi, et, d'un arrosoir que j'avais à portée de la main, je pris un verre d'eau et inondai le monticule et les voyageurs. Ce fut une noyade subite, suivie d'une natation effrénée, et les savants disparurent sous les herbes du voisinage. Que se passa-t-il? Comment les grands chefs de la tribu reçurent-ils ces savants? Je ne sais; mais un très long temps se passa sans que la solitude de la lande fût troublée par le pas alerte d'un voyageur. Enfin, une grosse fourmi, quelque doyen de Faculté, apparut, hésitante, grave! L'insecte s'arrêtait, pendant quelques instants, et ne repartait qu'en tâtant le sol jonché de toutes sortes de débris, et considérait attentivement les petits lacs formés de-ci de-là par le verre d'eau, que le soleil desséchait vite. Il fit le tour du monticule, puis grimpa, tourna, retourna, souleva dans

ses pattes les détritus de ce singulier volcan tombé de la lune. Puis il me regarda, immobile; ma figure, penchée sur lui et qui faisait une ombre dans la lande, parut l'intéresser : j'étais un phénomène céleste inaccoutumé. Enfin, ayant sans doute pris des notes, l'académicien fourmi partit rapidement vers les futaies du gazon où devaient l'attendre les fourmis assemblées... Que s'est-il passé dans le grand conseil quand l'illustre docteur des fourmis a raconté ses impressions? Nous ne le saurons jamais; car, en l'état actuel de nos connaissances, l'interview d'une fourmi est difficile. Je crois pourtant que ces bestioles, qui ont des cités, des nourrissons et des vaches nourricières, doivent posséder une physique, une météorologie et même une théologie particulières, que ma malice a dû singulièrement troubler... Ne sommes-nous pas pour des êtres invisibles des fourmis dont ils se jouent? — Assez, assez, n'est-ce pas?

» Mais vous voyez ma façon d'aimer les bêtes. Je les trouve drôles et elles me ramènent à l'humilité chrétienne. Et puis je trouve ces exercices d'imagination beaucoup plus amusants que les sciences exactes ; au moins, on peut croire à tout ce qu'on veut, sans crainte d'être contredit. C'est une astro-

nomie à l'envers, c'est la vie vue par le petit bout de la lorgnette...

» Tenez, à quoi peut bien penser, en ce moment, Bitume, qui me regarde avec cette figure si sérieuse qu'elle en est comique?... »

XXVIII

J.-H. ROSNY

Infiniment petits. — Les abeilles maçonnes. — L'animal qui nous succédera. — La fin de l'homme. — Le chat mécanicien. — Suiveur d'enterrements. — Encore l'amphioxus. — Angoisse.

M. J.-H. Rosny habite au quatrième étage d'une maison sise dans une rue calme, à Plaisance. Je n'ai pas trouvé à M. Rosny cette face toute en durs méplats de l'apôtre qu'il semblerait être au gré de quelques-uns. J'avouerai qu'au prime abord, il me déconcerta par la gravité de ses traits et par ses larges yeux remplis, l'on dirait, d'inconnaissable ; et je ne sais trop pourquoi j'eus, si vite, la cruelle sensation de ma futilité devant cet homme au front d'orgueil qui marche avec tant d'aisée majesté à travers la paléolithique, l'hiatus, l'aléo-

lithique et la néolithique ! Mais, bien que je ne présentasse point l'aspect étrangement captivant de quelque triton des cryptes centripètes de la Styrie ou de la Dalmatie, M. J.-H. Rosny eut la bonté de ne me marquer aucun mépris, et même il daigna feindre de s'intéresser à toutes mes petites agitations. Il mit simplement, je pense, quelque malice à dépasser mes vues, tout en se donnant l'air de constamment demeurer à ma portée, et ce, jusqu'à condescendre à l'anecdote...

Dans le monde des animaux, ce sont les insectes qui intéressent le plus M. J.-H. Rosny. Il se plut, durant une demi-heure, — en un parler lent, pimenté d'une accentuation exotique et tout hérissé de termes merveilleusement techniques et propres, — à me fournir mille exemples de leurs miraculeuses facultés d'adaptation à la vie. A l'entendre, les insectes seraient supérieurement armés en vue de la lutte pour l'existence. Quant à leur prévoyance, elle est, selon lui, plus grande que la nôtre. Les insectes, aussi bien et mieux que nous, bâtissent des villes, créent des greniers d'abondance. La nature les munit — selon leur destination respective — de scies, de pinces, de tenailles, de tarières ; elle ne leur laisse même pas ignorer l'usage du levier. Les insectes n'ont pas

encore, que l'on sache, fait, comme nous, application de la vapeur; on peut presque affirmer qu'ils n'ont point, chez eux, le télégraphe... Cependant, M. Rosny ne saurait trop dire, en définitive, s'ils ne font aucune application de l'électricité.

On croit assez généralement qu'il n'y a point à Paris d'abeilles dites maçonnes. Il est, toutefois, donné à M. Rosny d'observer de très près le stupéfiant travail de quelques-unes d'entre elles. Je fus même invité par lui à me rendre compte, *de visu*, de l'habileté des abeilles maçonnes de la rue Didot... J'imagine qu'aucun de mes lecteurs n'ignore la façon de procéder de ces mouches spéciales; tous, ou presque tous, ont dû lire l'attachant ouvrage de M. Fabre sur les insectes.

Après s'être longuement attardé sur les invertébrés, M. Rosny vint à me parler de l'amphioxus, qui est le premier vertébré — sans cerveau.

Partisan déterminé du transformisme, M. Rosny professe volontiers que l'homme — cet animal dit supérieur — doit être remplacé, tôt ou tard, par un animal inférieur, lequel ne sera ni un chat ni un chien, mais pourra être un quelconque amphibie. Cet amphibie aura un petit organe d'adaptation propre aux conditions de la vie à venir.

Comme le dipneuste, qui, présentant tous les caractères de l'animalité la plus inférieure, n'en portait pas moins en lui les germes de la supériorité, puisqu'il avait à la fois des branchies pour respirer dans l'eau et des poumons pour respirer dans l'air, la bête, innommable encore, qui se dresse, pour nous succéder, au seuil obscur des futuritions, s'offre, à notre hypothèse, nantie d'un organisme approprié à la raréfaction de l'air — probable dans ces temps...

De l'avis de M. Rosny, l'homme ne saurait plus durer très longtemps encore : cet animal, qui, par sa préoccupation excessive de soi-même, s'artificialise chaque jour davantage, tend à devenir de plus en plus incapable de vivre dans un milieu naturel. Les manifestations ahurissantes de son industrie sont comme le sceau certain de sa proche destruction. Quant à notre fin, à nous autres Français, le Corse en a, paraît-il, terriblement avancé l'heure en refusant par trois fois les conditions des alliés...

Et, sans trop d'empirisme, nous en revenons à l'amphioxus, par qui, PEUT-ÊTRE, s'accomplira L'AUTRE DESTINÉE...

Ma faible imagination ne me permettait guère de me figurer cet amphioxus inquiétant. D'ail-

leurs, l'interview tournait trop au tragique. M. Rosny s'en aperçut et consentit à sortir un instant de l'insondable puits de science au fond duquel je ne l'apercevais qu'avec beaucoup de peine.

— Je n'ai, ici, me dit-il alors d'une voix légèrement teintée de compassion, je n'ai, en fait de bêtes, que quatre serins : ils ne sont pas d'une intelligence exagérée ; nicher, voilà leur seule et grande affaire. Mais nous avons eu des chiens et des chats, lesquels nous donnèrent quelquefois matière à d'assez curieuses observations. Ainsi, je puis vous affirmer que tous les chats sont mécaniciens : un chat tentera toujours d'ouvrir une porte par la serrure. A Saint-Ouen, nous avons connu un chien qui avait trouvé le moyen de gagner sa vie tout en sauvegardant son indépendance. Ce chien suivait les enterrements. Il s'arrêtait à la porte du cimetière, et, là, il attendait le retour du cortège. Il y choisissait un groupe sympathique, et, s'y inféodant, l'accompagnait au prochain cabaret, où il se faisait offrir sa part de brie. Ce chien était nourri par les enterrements. En 1884, il disparut. Nous supposâmes qu'il était parti « faire » un autre quartier.

On le voit, M. Rosny est loin de mettre en doute l'intelligence des animaux.

Il me parla, entre mille autres choses, de la tendresse maternelle des mammifères, « qui est une chose charmante » ; de la malice des pies ; de l'extrême bravoure de la belette ; de la férocité de la taupe ; de la lutte des bouvreuils contre les coucous ; de la beauté des poissons à l'époque de l'amour : « L'épinoche se vêt de pourpre et d'or pour inviter les femelles à déposer leurs œufs dans son nid. »

De quoi ne me parla-t-il point encore !

Il en revint aux insectes, me fit admirer la prévoyance de ceux qui logent leurs œufs dans le nez des moutons ou sous la peau des chenilles ; me toucha un mot des termites de l'Afrique méridionale, qui savent se bâtir des nids de trois mètres de haut assez solides pour supporter le poids d'un cheval monté ; s'extasia devant « le délicieux petit sac laineux » en lequel les araignées, « mères sublimes », traînent avec elles leurs petits ; et, finalement, par des chemins droits de logique et d'enchaînement, remit sur le tapis le vague, féerique et monstrueux amphioxus...

Pour le coup, avec un respect mêlé d'effarement, je saluai M. J.-H. Rosny et sortis de chez lui avec une précipitation que je ne m'explique pas.

Nous sommes en juillet. Dehors, il fait une chaleur étouffante. Pas une miette d'air !

Je cherche à respirer. En vain !

Et je suis obligé de constater l'insuffisance de mes organes d'adaptation.

Mon Dieu ! les temps seraient-ils donc proches ?

Je veux vivre !...

Eloignez de moi cet amphioxus !

XXIX

EN LEQUEL TROIS POÈTES PARLENT CONGRUMENT DE L'OISEAU DE NOEL

Mais le cou d'un oison,
Ah ! grands dieux! que c'est bon !

disait Panurge-Barral dans le *Rabelais* dont Oscar Méténier et Dubut de Laforêt nous offrirent la fête au Nouveau-Théâtre.

Du cou d'un oison, pour l'usage qu'en entendait le Joyeux Curé, oncques n'en connus la saveur, mais fort bien l'imagine. Mais, parlant comestiblement, j'ai grand respect pour cet enfant de basse-cour dont les parchemins datent, on le sait, de l'ancienne Rome.

Pourtant, et bien que lui n'ait de Capitole jamais sauvé, combien je lui préfère le dindon, ce véritable oiseau de Noël !

Depuis huit grands jours, à l'étal de toutes les rôtisseries parisiennes, dans les vitrines de toutes nos halles à volailles, les bons dindons plumés nous montrent — les chers ! — leur rebondie panse blanche, pochée, de-ci, de-là, des taches bleues desquelles les historient les truffes.

Que penseriez-vous, lecteur, à l'occasion de ce nouveau Noël, d'une jolie consultation sur la dinde ?

Quoi que vous en deviez penser, contents ou pas contents, je suis en mesure de vous la servir, cette consultation, que j'ai provoquée au moyen de la circulaire (oh ! prestigieuse !) suivante :

Cher poète, donnez-moi donc,
En quinze lignes d'une prose indestructible,
Sur la femelle du dindon
(Au double point de vue : animal, comestible)
Votre avis de naturaliste et de gourmet.
Voici que bon Noël approche,
Paris va mettre dinde en broche,
Sentez-vous pas, déjà, le bon fumet ?
C'est entendu ? Je vous demande
Votre opinion sur la dinde.
Que diable ! ce n'est point pour vous embarrasser !
Sur ce, dans un salut, laissez-moi me casser,
Et, selon l'us antique,
Vous dire que je suis bien votre domestique.

Pour obtenir de la prose des poètes, j'estime qu'il sied de la solliciter en vers.

Le poète-aubergiste Paul Harel, qui vient de publier des *Souvenirs d'auberge* à s'en lécher les doigts, m'a, le premier, répondu :

« Echauffour.

» Mon cher confrère,

» Au point de vue *animal*, la dinde est une... dinde.

» C'est un des plus petits cerveaux de la création. La domesticité l'a encore déprimée; de sorte, qu'en nos basses-cours, elle est bête comme on ne l'est pas.

» Je ne la comprends guère qu'à l'état sauvage, au bord du marais ou dans le gaulis, partant sous l'arrêt du chien avec un grand bruit d'ailes, bruyante, gloussante — chatoyante de toute la lumière entrée en sa robe métallique.

» Au point de vue *comestible*, elle n'est pas sans mérite, particulièrement dans l'âge *tendre*, où elle est qualifiée de dindonneau, — un mot qui n'a pas de sexe.

» Quand vous viendrez me voir, je vous la ferai servir en abatis avec boulettes, puis rôtie. Le len-

demain — s'il en reste ! — on vous la présentera sous la couche onctueuse d'une mayonnaise compacte, ou réchauffée dans la recette avec de l'oignon haché.

» Venez, si l'appétit vous en dit.

» A vous cordialement,

» Paul Harel. »

Un autre suprême chantre de la bonne chère, mon copain Gabriel Vicaïre, le grand poète de la Bresse, m'écrit :

« Cher ami,

» La dinde ?

» Moi, je trouve ça délicieux, surtout avec des truffes, beaucoup de truffes.

» Que veux-tu que je te dise de plus ? J'ai été élevé dans un pays de dindes.

» T'en serais-tu douté ?

» Tu ne t'attends pas, j'imagine, à ce que j'aille débiner mes compatriotes ?

» A toi cordialement,

» Gabriel Vicaire. »

Le ressuscité — si mal en point encore, hélas! — de Moret-sur-Loing, possède, en la cour fermière de sa désormais sinistre maison des Greffières, une dindonnerie.

Il m'envoie le joli mot que voici :

« Les Greffières, par Moret (Seine-et-Marne).

» Mon cher confrère,

» Batailleur, vaniteux et jaloux, tel est le dindon, telle la dinde. Mais celle-ci est une mère excellente. Elle a la patience, la vigilance et le courage. Le mâle n'est pas pire que les trois quarts des hommes. La femelle est meilleure qu'un bon quart des femmes.

» Mais Colius nie l'intelligence des animaux, et il a bien fait. Car nous serions trop humiliés.

» Cependant, j'accorde que les dindons n'ont pas imaginé les duels où on échange deux balles sans résultat. Ils sont assez bêtes pour s'entêter à leurs querelles jusqu'à ce qu'un des adversaires en meure, ce qui arrive infailliblement si on ne les sépare ; et cela sent furieusement son boulevard extérieur pour des êtres qui, dès qu'ils ont atteint leur majorité, sont tous commandeurs de la Légion d'honneur.

» Il est donc juste qu'on les mange, puisqu'ils n'ont pas même inventé les sergots, le panier à salade, le Dépôt, ni la correctionnelle. Et, certes, bourrés de truffes ou de marrons, c'est bien le régal le plus savoureux !

» Mais, là encore, quelle leçon ! et où trouver leurs maîtres pour ce qui est de l'éloquence de la *chair?*

» ROBERT DE LA VILLE-HERVÉ. »

Après le dire de ces trois poètes, tirons modestement l'échelle et contentons-nous de rapporter, pour finir, une bien vieille anecdote tout à l'honneur de l'intelligence de la si décriée gent dindonnière :

Il existait, vers 1835, — raconte une antique chronique, — au commencement de la rue Saint-Antoine, à Paris, un rôtisseur très en vogue, chez lequel s'étalaient, crus et cuits, un nombre considérable de dindons.

Or, sait-on quel était le custode vigilant qui montait la garde à la porte du marchand et accueillait par des salutations et des cris les clients du quartier ? Un beau dindon noir, que sa taille et son

plumage avaient sauvé du couteau et de la broche, et qui était devenu l'ami de la maison.

On le voyait se promener sur le trottoir (mon grand-père maternel l'a vu), faisant la roue aux passants, poursuivant à coups de bec les gamins qui s'attroupaient devant l'étalage, et gloussant avec intention pour appeler à la boutique le rôtisseur absent, quand il se présentait des pratiques.

Un jour, ce phénix des dindons fut écrasé par une voiture, et, comme ses semblables, mis à la broche.

Que voulez-vous ? c'était écrit.

XXX

RENÉ GHIL

Chauffons la sortie ! — Michelet parle. — Nos ancêtres. — Les bonnes machines. — De la viande. — D'un Caraïbe à Zola. — Portrait de Sali-Fou. — Un roulement. — Sali-Fou altruiste. — Du cheval. — Celui qu'on calomnie. — Le mot de la fin.

Il m'a plu de réserver pour la fin de cette enquête (enquête qui se pouvait aisément poursuivre encore, cela se sent, — mais ne faut-il pas savoir se borner ?) le très curieux entretien que j'eus avec M. René Ghil.

Mon naturel goût pour les choses du théâtre m'incite constamment à des combinaisons de mise en scène plus ou moins savante, et, d'avoir personnellement brûlé les planches, en des temps cocasses de mon passé, le souci m'est resté de con-

grûment « chauffer la sortie », ainsi qu'il sied de le dire en cet argot de coulisses peu malaisé à traduire.

M. René Ghil a trouvé le véritable mot de la fin, le seul qui m'agrée vraiment pour le couronnement de ce petit travail. C'est M. René Ghil qui, cette fois, va chauffer la sortie.

Et, pour que la chose garde toute sa vérité, toute son allure, m'abstenant de tout développement à côté, de tout commentaire pittoresque sur la physionomie et la gesticulation propres aux personnages, je donnerai le dialogue en sa simplicité, en sa nudité, et selon les règles strictes de l'art dramatique.

. . . .

M. René Ghil. — Une cigarette, n'est-ce pas? Nous enveloppant d'un nuage propre au recueillement, voulez-vous vous souvenir de ce que dit Michelet — un grand poète — dans *l'Oiseau* : « Toutes les espèces vivantes arrivaient dans leur » humble droit, frappant à la porte, pour se faire » admettre au sein de la Démocratie. Pourquoi ces » frères supérieurs repousseraient-ils hors des lois » ceux que le Père universel harmonise dans la loi » du monde ? » Ce passage me sera thème à répondre à votre question. Je supprimerai seulement le « Père universel »...

MOI. — ?...

M. RENÉ GHIL. — ... Dieu n'étant pas scientifique, étant le nom dont l'homme nomma son ignorance... Vous vouliez bien indulgemment me rappeler, en entrant, mon *Meilleur Devenir* et ma *Méthode évolutive*, cette philosophie basée sur le Transformisme, avec cette essentielle différence que sous le « struggle for life » — si mal compris, d'ailleurs — mes déductions me permirent de montrer l'éternelle Amativité vers et pour le Mieux, et d'en tirer la raison scientifique du Devoir sanction de la Vie, et de l'Altruisme...

MOI. — Et, tombant dans le sens de Michelet, vous étendez aux Poètes cet altruisme ?

M. RENÉ GHIL. — Mais oui... Exposant, avant l'Œuvre, quelques points de ma Sociocratie évolutive (cette Société de mon rêve, hélas !), je parlais, dernièrement, d'une « presqu'intégrale révolution dans la manière d'être de la Société humaine — et en ses prolongements vers ses auxiliaires animaux et la Nature... » C'était dire mon souci des Bêtes que maint endroit de ce qui est paru de mon Œuvre proclame, en plus de ce *Meilleur Devenir*, qui est l'histoire du long processus animal... Les Bêtes ! mais mon respect les voit comme les ancêtres, sans lesquels nous ne serions pas... C'est

ça, hein? qui remplit d'hésitations le chasseur et le pêcheur à la ligne!... Les animaux incompatibles avec notre progrès social ont droit à la Vie en libre aller dans les eaux, les bois et les déserts...

Moi. — Vous oubliez les lapins rongeurs, par exemple?

M. René Ghil. — Ah! les bêtes nuisibles, qu'elles soient traitées comme les hommes nuisibles, aux seuls instincts héréditaires, qui les assimilent à ces mêmes bêtes; qu'on les supprime! Quant à nos animaux en domesticité, nos chers et bons auxiliaires, ils sont si près de l'Humanité peinante et souffrante, nos intérêts sont tellement pareils qu'il me paraît quasi inutile de dire qu'il sied de les traiter *en hommes*... Elles éprouvent du mieux, dès maintenant, du Machinisme (le Machinisme si terrible à l'ouvrier dans notre incohérente Société actuelle, la grande cause de la crise ouvrière que nous éprouvons, on n'a pas l'air de s'en douter); le Machinisme, la bête aux organismes scientifiques, qui, dans une autre Société, — et ma Sociocratie évolutive le prouve peut-être, et répond, — sera un soulagement et une cause de bien-être pour tous; pour tous, entendez bien, et non pour le seul Capital. Le Machinisme délivrera la bête comme l'homme de cette part de travail qui atrophie l'or-

ganisme et le moral... Alors, il convient de souhaiter à l'avenir, dans les campagnes, le toit pour ces amis délivrés, appelés seulement à de doux et sains travaux, occupant une place près de la Famille et dans la Société, comme le chien et le chat.

Moi. — Restera... la boucherie?

M. René Ghil. — Ah! oui, c'est triste, ça; une cruelle nécessité, mais une nécessité! Pourtant, avez-vous remarqué que l'homme ne mange presque que les animaux les moins intelligents, les plus bruts, les plus épais, dirait-on, du protoplasma primordial — qui n'était pas intelligent, ce protoplasma, n'errons pas! mais qui détenait en puissance l'intelligence à se développer en la série des évolutions. Et l'évolution continue et continuera éternellement... Le bœuf, le mouton, le porc, ça ne me dit rien, vrai!

Moi. — Voici que vous me faites songer à un autre passage de Michelet, précisément : « Les bêtes ne sont-elles que des automates mécaniques? Ou, si l'on croit voir en elles des lueurs de sensibilité et de raison, n'est-ce que le pur effet de l'instinct? »

M. René Ghil. — Oh! ces divisions! Comme si la Nature n'était pas une en une série de phénomènes la démontrant. L'instinct, l'intelligence,

c'est comme le matérialisme, l'idéalisme! Il n'est pas de matérialisme, et pas d'idéalisme. Le Mieux intellectuel sort de la Matière qui ne sait pas et va à se connaître, voilà tout. Il n'est pas d'instinct et pas d'intelligence. Ce sont deux mots; deux mots pour cette même chose: l'intellect s'améliorant par acquisitions.

Moi. — Mais, dans ce cas, qu'est-ce qui vous paraît avoir donné lieu à cette division?

M. René Ghil. — Voici. On n'a pas compris — et l'Idée évolutive apporte la lumière — que l'Instinct, pour parler comme la philosophie universitaire, n'est que de l'intellect arrêté en son cours d'évolution, et non cultivé. Les unes des autres sortaient, après les immenses périodes d'adaptation, les séries animales. La série génératrice la plus lointaine devenait inutile, puisque la continuait sa descendance, améliorée, transformée: elle disparaissait, ou, avec ses seules et mêmes qualités d'intellect acquises, à peu près, survivait, survit encore. On appelle ça de l'instinct. L'homme est l'animal qui a acquis à travers ses ancêtres animaux le plus d'intellect (ou le plus d'instinct, alors?); et dites-moi si l'on ne trouverait pas la marge d'instinct à intelligence, si l'on va par là, entre un Caraïbe et Zola!... Rien que de l'intellect, voyez-

vous, de l'intellect en devenir, de l'Amibe à nous...

Moi. — Cette théorie est, au moins, spécieuse... Et, ne disiez-vous pas tout à l'heure que ce prétendu instinct est, d'autre part, de l'intellect « non cultivé » ?

M. René Ghil. — La preuve, c'est qu'à notre contact, l'animal domestique acquiert de l'intelligence. Oui, malgré le temps immense d'arrêt, l'évolution continue en eux. L'animal à qui l'on parle souvent, doucement, est susceptible de comprendre, d'étendre ses hésitantes connaissances, à nous étonner, vraiment.

Moi. — Mais, vous avez des bêtes?

M. René Ghil. — J'ai un chat, oui, qui m'attend à la campagne. Il eût été trop malheureux de venir à Paris, cet explorateur des vergers et des prés, s'amusant des heures à contempler des sauts de sauterelles (sans leur faire de mal, aucunement)... Désolé de ne pouvoir vous le présenter. Sali-Fou (un souvenir de cet inénarrable Salifou, roi des Nalous, qui vint visiter l'Exposition), chat noir très grand, aux fauves reflets, des mirettes d'enfant heureux, un tantinet fumiste... Pendant les vacances, au travail, il me sert assidûment de presse-papiers, très occupé de ma plume qu'il agrippe parfois, si ma conversation avec lui en souffre...

Tenez, nous parlions d'instinct. On dit que l'instinct du chat, quand ses maîtres quittent une demeure, est de rester en cette demeure. C'est vrai; mais Sali-Fou m'a montré l'évolution de ce prétendu instinct. J'ai habité — pour des études en vue de livres de mon OEuvre sur la petite ville et les champs — deux ans à la campagne. J'ai dû changer de maison, à un moment donné, et aller sur un coteau voisin de la ville, à quelques kilomètres. Sali-Fou, entre l'ancienne résidence et la nouvelle, trouva cet expédient : très régulièrement, il passa, pendant deux mois, vingt-quatre heures en chacune! Et sa douceur extraordinaire ne diminuait en rien parmi cette vie double et même à travers les pires méfaits.

Moi. — Quels?

M. René Ghil. — Un trou patiemment pratiqué à un toit à lapins, mangés avant l'âge de raison; un matou, qui avait dû le critiquer avec mauvaise foi, pris à pleines pattes et précipité d'un mur...

Moi. — Et vous estimez ce chenapan?

M. René Ghil. — Je le considère comme un frère qui n'a pas grandi, et tous les chats sont mes meilleurs amis, voire ceux réputés intraitables et que j'apprivoise en quelques minutes d'entretien... Ah ! le chat a certainement des aptitudes de géo-

mètre : vous savez? ce pouvoir de revenir de distances énormes. Puis, comme dans les appartements, il aime l'ordre, les lignes harmonieuses!... Ce sens de l'harmonie, de l'ordre, de la Joie intime, qui l'incite à quitter malgré tout les intérieurs malpropres et querelleurs, fait du chat, à mon avis, l'animal ami de la Famille, et si discret!

Moi. — Géomètre, propre, familial, discret, oui, bien. Mais... pas altruiste pour un sou, votre Sali-Fou, hein?

M. René Ghil. — Pas altruiste, Sali-Fou!!! Mais dites qu'il est L'Altruiste! Lui, si terrible pour les chats rôdant en voleurs autour de la maison, m'a offert ce spectacle : j'avais donné, dans la rue, à manger à un pauvre minet tout malade, tout vieux, crevant de misère et d'être seul : Sali-Fou sortit, et, assis tranquillemeut près du pauvre hère qui dévorait, il le garda de toute attaque imprévue durant tout le repas. J'ai multiplié l'expérience. Or, Sali-Fou a un estomac excellent, et mange à toute heure! — Dédié à plusieurs de l'Humanité!... — Encore un mot, hein? pour le cheval, non pour le cheval de luxe, insolent et vain autant que la plupart des luxueux égoïstes qu'il traîne ou porte, mais le grand et puissant cheval qui travaille de tout son brave cœur, et qui meurt d'un

accident de travail, parfois!... Ah! et puis, tenez, pendant que nous y sommes, réhabilitons, contre l'homme ignare et mauvais, un doux, un intelligent calomnié, qui en a pris son parti et traverse la vie avec une lointaine face de résigné...

Moi. — L'âne?

M. René Ghil. — L'âne, oui. L'on s'est arrêté sottement à considérer ses longues oreilles; et l'on a ri, sans voir comme elles sont parlantes, ironiques aussi. Son cri n'est pas harmonieux, soit! mais il sait se taire généralement, et les ânes n'ont pas inventé le Parlement! Et ses oreilles ont empêché de considérer le regard si profond, luminant de douceurs, qu'il a, malgré la brutalité de l'homme — qui seul fait son entêtement à la longue. Quand il a le loisir d'aller à petits pas par les grandes herbes des prés, dodelinant son pauvre doux rêve, mais il est charmant, ce grand Sali-Fou d'autre espèce!...

Moi. — Bravo!

M. René Ghil. — Et tenez, puisse le travail si ingénieux, si évocateur, que vous avez entrepris en coup de vraie et importante trouvaille, avoir ce résultat : qu'on ne dise plus ni «âne» ni « bête» pour désigner le trop vaste pullulement — hélas! — des Imbéciles humains!

APPENDICE

LETTRE DE M. MAURICE ROLLINAT

9 décembre 1891.

Monsieur,

Hélas ! mes six chats sont morts l'année dernière, tous plus ou moins tragiquement ; et je me suis bien promis de n'en plus avoir pour m'éviter le chagrin de leur disparition. Impossible, par conséquent, de réétudier intimement leurs manières si mystérieuses qui font d'eux moins des animaux familiers que d'habituels fantômes velus allant et venant dans tous les coins de la maison.

Veuillez agréer, etc.

MAURICE ROLLINAT.

LETTRE DE M. ARMAND SILVESTRE

Paris, 6 janvier 1892.

Mon cher confrère,

Vous avez raison de penser que les animaux occupent dans mon esprit et dans ma vie une grande place. J'adore

Ces frères que nous fait le pouvoir de souffrir,

— comme je l'ai écrit dans un sonnet. Pour le chat, « adore » est le mot, et je suis absolument égyptien à l'endroit de ce mystérieux animal qui, dans chaque prunelle, a la profondeur et les étoiles d'un coin du ciel.

Mon âne, je me contente de l'aimer et de l'estimer. Tout est humain en lui. Il n'obéit qu'à la parole et me parle à son tour dans une langue que je comprends parfaitement. L'âne est le plus intelligent des animaux, précisément parce qu'il a de longues oreilles et que les oreilles lui servent à s'instruire. Le mien n'est pas savant, dans l'expression pédante du mot, mais il a beaucoup observé et beaucoup retenu. Nous vivons dans une fraternité complète où il ne me fait aucune concession. Il est susceptible et plein de dignité.

Voilà, en deux mots, mon cher confrère, la caractéristique de sa nature. J'y joins mes sympathies.

Armand Silvestre.

LETTRE DE M. ROBERT-LOUIS STEVENSON

Apia. Upolu. Samoa.
26 mai 1892.

Monsieur,

Vous avez pensé à moi, le Kanaque vous en remercie et s'empresse de vous répondre. Mais c'est un barbare qui se met entre vos mains ; il ne faut pas trop en profiter ; et si je me place à votre disposition, c'est à condition que vous corrigerez (là où il serait possible) les fautes de français.

On ne saurait être romancier et ne pas aimer les chiens. Il doit y en avoir d'autres qui préfèrent les crocodiles ; c'est là, sans doute, une affaire d'occasions et de caractère. Ainsi, un chien et moi, nous nous comprenons de vue ; et quand je suis à cheval, je ressens ce qui se passe au for intérieur de ma monture. Mais je n'ai jamais pu parler la langue féline : les chats ne sont pas de ma société ;

je ne les vois qu'au salon ou plutôt sur les planches, comme de jolies comédiennes, que j'admire mais que je ne connais pas.

Je dirai que le chien me fait penser au collégien, et le cheval de selle à la dame du monde. Vous trouveriez un amateur de crocodiles, qu'il vous nommerait de la même assurance l'analogie de son favori. Mais ce ne sont que fadaises et fantaisies, qui prouvent la légèreté de nos observations et le sans-gêne de nos théories (1). Les chiens et les chameaux s'entre-diffèrent comme les bourgeois et les dames ; et s'il y a de vrai bon dieu ou de véritable enfer pour les uns il y en aura de même pour les autres.

Entre les animaux et les personnes, je ne vois qu'une seule différence. C'est que nous autres, nous nous servons de paroles, moyen difficile, mais commode pour la conservation de la science et la prolongation d'idées abstraites ; tandis que les animaux s'entre-communiquent par un diable de moyen, que je n'ai jamais pu saisir, qui semble s'apprendre de naissance, qui n'exerce pas la mé-

(1) Cette phrase, dans la lettre de M. Robert-Louis Stevenson, est suivie de celle-ci — rayée après coup — : « Autant vaudrait dire que l'Allemand ressemble au hibou ou le Lithuanien à la punaise. »

moire, ne thésaurise pas les acquisitions, et, en somme, comme tous les moyens faciles, ne vaut rien. Une personne qui compte sur ses doigts n'est presque pas, sous beaucoup de rapports, de la même race qu'un algébriste. Or, nous sommes les algébristes de la vie ; et les symboles dont nous nous servons ne sont pas plus nos esclaves que nos maîtres. Nous en subissons le pouvoir ; nous en sommes aveuglés et assourdis ; nous ne voyons, nous ne mangeons, nous ne respirons que paroles. Les animaux, tout au contraire, subissent et oublient, de seconde en seconde, les impressions disparates, désordonnées et caduques de la réalité phénoménale. C'est une différence, si vous voulez, mais c'est la seule. L'animal n'a pas le verbe, voilà le seul trait d'union entre l'éléphant et la fourmi, voilà la seule vraie distinction entre eux et l'humanité.

C'est même curieux que l'on puisse encore poser aujourd'hui votre question, et s'attendre à des réponses dissonantes. Et cela tient à une petite perfidie de la part de nos savants. Il y a longtemps que la science aurait dû proclamer de haute voix l'indentité de la vie animale. Mais la science avait à garder et sa chèvre et ses choux. La chèvre, c'était la vérité ; les choux, la vivisection. De là,

le spectacle extraordinaire, et auquel devront bien rire nos petits-neveux, d'un savant qui vous dira aujourd'hui que les animaux ne souffrent pas, et demain vous assommera d'un gros volume sur la température de la douleur étudiée sur les bêtes !

En vous priant, si cela vous semble en valoir la peine, *de me traduire en français*, j'ai l'honneur de bien vous saluer et de vous assurer, monsieur et mon confrère, du plaisir que je compte goûter à lire votre ouvrage.

ROBERT-LOUIS STEVENSON.

Je serre la main à M. Marcel Schwob. Lui, au moins, qui sait si bien l'anglais, comprendra ce que je veux dire, en m'excusant de mon *Baboo French*. C'est une bonne plaisanterie, sans doute, que ma lettre, mais qui ne serait pas si bonne, si vous me jetiez *tout cru* à l'imprimerie.

R.-L. S.

LETTRE DE M. CAMILLE LEMONNIER.

La Hulpe, 25 juillet 1892.

Certes, oui, mon cher confrère, j'ai lu les curieuses pages auxquelles fort adroitement vous savez

donner l'allure de petits chapitres d'un roman de la vie vraie, et les bêtes, élevées à la dignité de personnages essentiels, avec nous « leurs frères aînés » pour comparses, vont vous demeurer bien reconnaissantes pour la place que, grâce à votre affectueux souci, elles sont assurées d'occuper dans la littérature. Je fus leur grand ami dès l'enfance ; toute ma petite vie de cœur, à l'âge où le cœur commence seulement à pousser, s'épela et se conjugua à travers des tendresses de caniches que, pieusement, avec des larmes comme pour la plus tendre affection brisée, j'inhumais, quand ils mouraient, en des bières fleuries, et j'allais ensuite enterrer sous les lilas du jardin paternel. Si loin que je me souvienne, il n'exista, en ces périodes d'apprentissage de ma vie, de bonheur parfait pour moi qu'en la compagnie des Azor, des Fidèle et des Lolo mêlés à mes jeux et qui, à travers le souvenir, m'apparaissent aujourd'hui presqu'avec des visages humains, des visages doucement affligés et me regardant de l'autre rive. Je me reproche de n'avoir pas toujours été, pour les divers épagneuls — généralement bâtardés — de mes dilections, un modèle de mansuétude et de douceur. Hélas ! il m'arrivait de ne pas comprendre ce qu'ils mettaient d'abnégation à s'oublier quand,

soit en me juchant sur leur échine, soit en les attelant à de légers traîneaux, je les obligeais à me silhouetter l'office d'un cheval... Ah! oui! ce que nous faisions cheval ensemble! J'ai aimé depuis les chevaux, mais je crois bien qu'en les aimant, c'était encore le souvenir de mes vieux toutous qui me revenait et prenait figure en ce rafraîchissement de ma passion des bêtes. Je les molestai aussi quelquefois, je me le rappelle, ces humbles et ces dévoués, jusqu'à vouloir leur faire exécuter, au sortir des cirques forains où je m'extasiais sur des caniches roublards, des parades incompatibles avec leur éducation rudimentaire et peut-être aussi leur bonne innocence de simples épagneuls. Mais de quel bon cœur ils me pardonnaient! Et cet œil lent et affligé dont ils semblaient — en le haussant vers mes regards courroucés — me l'apporter, ce pardon, avec l'air de dire : « Va, va, sois aussi méchant que tu veux; il faudra bien tout de même que tu t'aperçoives que nous ne t'en voulons pas... » En effet, il venait un moment où, subissant leur supériorité de bonnes âmes candides et affectueuses, j'avais conscience que le plus bête, c'était moi... Je les prenais dans mes bras, alors, leur baisais le museau, très tendrement, et c'était fini; ils me serraient entre leurs

pattes, ils avaient ce retroussis des babines qui est leur rire, aux chiens !

Mais ce n'est pas sans doute pour ces anecdotes, je l'avoue, un peu sans relief, que vous avez pris la peine de venir, mon cher confrère. D'ailleurs, je les consignai moi-même en des récits qui n'ambitionnèrent d'autre gloire que d'être lus par les petits pour lesquels je les écrivis. Oui, le broyeur de noir du *Mort* et de *Happe-Chair*, le peu recommandable écrivain de *Possédé* et de *La Fin des Bourgeois*, se rappelant qu'il était père, tailla dans les épineux halliers de son œuvre des éclaircies pour y faire fleurir des contes de poupées et de bonnes bêtes. Et même, il n'en tira pas un mince honneur, puisque cette littérature dénuée de tout poivre et, au contraire, émolliente, lui valut auprès de son public blond et rose des succès qu'il se remémore non sans joie. Je vais écrire à Hetzel pour qu'il vous envoie, si toutefois cela peut vous intéresser, un exemplaire de ces historiettes : elles vous apprendront que moi aussi, comme vous, je m'intéressais aux petites âmes muettes (peut-être pas tant que ça !), à l'humanité diminutive des compagnons que la nature semble avoir mis auprès de nous pour nous persuader la bonté, le dévouement, le sacrifice et les immuables attachements.

Ils ne manquèrent jamais à ma vie de travailleur volontiers relégué aux champs, préférant les bois et les eaux, les libres espaces à la captivité morne des villes. Roquets, molosses, levriers, setters, grands dogues fauves, sans omettre le rude et courtaud berger, furent, en mes successives et rurales demeures, comme le prolongement aimé de la famille. Si je ne les possédai pas tous à la fois, ils forment, à travers la mémoire et le regret que j'en gardai, une meute tendre et farouche, qui me valut plus d'un ennui, mais aussi des joies vives, les plaisirs d'une amitié partagée et dont je reste reconnaissant à ceux d'entre eux qui ne sont plus.

Longtemps, ma sympathie pour les hautes vertus domestiques du chien fut exclusive : je ne pouvais considérer la tristesse d'un chien malheureux sans être remué jusqu'aux larmes, sans sentir s'émouvoir ma sensibilité à un degré que ne connaissait pas, je le confesse timidement, ma sympathie pour les hommes. Plus tard, je me liai avec le cheval : un petit ardennais qui poussait la porte avec sa tête, et, dans la salle à manger, s'en venait, pour mendier son sucre, me râper la nuque de sa grosse langue, subsiste comme une aimable figure dans ma ménagerie. Puis, ce furent les chèvres, les

chats... Les visiteurs de La Hulpe n'ont pas tous oublié les gambades des premières à travers les pelouses, et les privilèges dont jouissaient les seconds à table, dans la cuisine, sur mes fauteuils emplis de livres... Mais nous aimions aussi nos roses : toujours, les brigands de cabris tiraient leur piquet, et faisaient de ces roses un massacre qui, à la fin, nous émut. Il fallut les donner. Quant aux chats, il n'y a pas longtemps qu'après des deuils successifs, le dernier des quatre nous quitta ; notre chère petite panthère noire, ô toi, Négro, chaleureux et rageur félin pour qui les hautes herbes étaient comme des jungles où s'acharnaient tes combats, et qui reposes à présent sous un rosier, près des grands peupliers.

Vous le voyez, mon cher confrère, je n'épargne ni l'encre ni le papier pour répondre à votre désir. Mais il me vient un scrupule, c'est que je parais, en ce moment, bien plus louer mes sentiments fraternels envers les bêtes que la supériorité que leur fidélité, leur bénévolence et tout le reste leur donnent souvent sur moi. Et puis, ne trouvez-vous pas que ces écritures, si chiffonnées qu'elles soient, sentent après tout bien l'auteur, et un auteur maladroit en la circonstance puisqu'il ne pense pas même à vous donner l'impression d'intimité fami-

liale, de tranquillité domestique entre la femme, les enfants et les bêtes, le charme, enfin, de *at home* qui éclaire vos jolis tableaux ?

Voyez-vous, j'aurais beau dire, c'est toujours cela qui nous manquera, à nous écrivains écrivant sur nous, le décor, les lumières de l'ambiance, le détail et la fraîcheur des choses, surpris par un œil pour qui tout est imprévu. Et, malheureusement, je ne suis qu'un passant de Paris ; après quatre ou cinq mois d'asphalte, j'écoute l'irrésistible appel des petites voix de là-bas — et je repars, je regagne ma maison rose près des bois... Si vous passez un jour, entrez : Giska, la géante, et Netge, la naine, vous feront cortège jusqu'aux vignes vierges et aux chèvrefeuilles du perron. Et, alors, en causant, je vous confierai une vieille idée un peu ridicule : c'est que je ne suis pas tout à fait sûr que l'animalité des bêtes ne soit pas, parallèlement à la nôtre, une humanité en raccourci, merveilleusement complète, ayant une âme qui vaut bien notre âme à nous et qui, heureusement, n'est pas démentie par la parole.

Bien à vous.

CAMILLE LEMONNIER.

LETTRE DE M. ALPHONSE ALLAIS

Mon cher Docquois,

Tu es venu m'interviewer et je n'étais pas chez moi. D'ailleurs, je ne suis jamais chez moi, ou bien, lorsque j'y suis, je n'ouvre pas quand on sonne. Je laisse les gens sonner et les laisse resonner. Rien ne m'amuse tant.

C'est au sujet de ton livre *Bêtes et Gens de lettres* (en préparation) que tu désirais savoir mon avis sur les animaux.

Drôle d'idée que tu as là ! Et trop spéciale, crois-je. Pourquoi le chat d'un romancier serait-il plus intéressant que le pigeon d'un étameur ?

Enfin, tu as tes idées là-dessus, et moi, j'ai les miennes, n'est-ce pas ?

Mais, revenons à la question.

En principe, j'aime les animaux, mais celui que je préfère, entre tous, c'est le bœuf. J'adore surtout le rencontrer en quelque *grillroom* bien compris ou dans une *british tavern* confortable.

Si cette bête tient à obtenir la totalité de mes sympathies, qu'elle se présente en tranches minces et juteuses en diable. Quelques pommes de terre

autour et divers *mustard-pickles* ne sont point faits pour déparer le bœuf à mes yeux, au contraire.

J'aime aussi beaucoup le mouton, à cause de sa grande douceur, et aussi de ses épaules et de sa selle. Volontiers, je braise cette dernière pour mon alimentation.

Que dirai-je du cochon, si décrié ? Que je l'idolâtre ? Ce serait peu ! Une simple réserve pourtant : je n'ai jamais pu sentir le cochon démonstratif qui se jette dans vos bras en vous accablant de protestations. Très flegmatique moi-même, je préfère le porc froid. Il est, d'ailleurs, en cet état, d'une digestion beaucoup plus aisée.

Et les oiseaux ! Si nous parlions des oiseaux ? Grands ou petits, j'en raffole. Malheureusement, leur tumultueux gazouillis me distrait et m'arrache au recueillement si nécessaire à mon œuvre. Je leur applique, pour les faire taire, le truc bien connu de la rôtissoire ou de la simple broche. (Tu comprendras, mon cher Docquois, quel exquis sentiment de tact raffiné me fait passer le lapin sous silence.)

Quant aux bêtes vivantes, je ne saurais m'y étendre longuement, les ayant peu fréquentées.

Pourtant, j'ai eu un chien. Ah ! le brave homme de chien que c'était ! Et la leçon de fidélité au malheur qu'il m'infligea !

Ces événements s'accomplissaient au début de la période boulangiste. Je m'étais jeté, en plein, dans le mouvement.

Moi aussi, je rêvais d'anti-parlementarisme, de république honnête ! Je voyais la France prospère à l'intérieur, respectée au dehors ; des bêtises, quoi !

Et puis, quelque chose m'inspirait une folle confiance en le général Boulanger : c'était l'amitié dont l'honorait, sans compter, notre Chincholle.

Tous les matins, j'envoyais Loulou — mon chien se nommait Loulou — quérir mes journaux, lesquels consistaient, à ce moment, en l'*Intransigeant*, la *Presse*, la *Cocarde* et autres feuilles fanatiques du *Général*.

La brave bête s'acquittait de cette commission avec un zèle touchant.

Les choses durèrent ainsi jusqu'au commencement de la débâcle boulangiste.

Le *Général* parti pour Bruxelles, je n'eus plus confiance, et je changeai mes batteries d'épaule.

C'est aussi vers cette époque que j'eus, avec

Chincholle, une vive altercation relativement à une petite danseuse du Moulin-Rouge que cet humoriste voulait ravir à ma tendresse.

Bref, j'en avais assez, moi, de la Boulange ! Un matin que Loulou se préparait à chercher mes journaux chez la marchande, je lui confiai un petit mot à l'adresse de cette dernière. Plus d'*Intransigeant*, plus de *Presse*, plus de *Cocarde!* A nous la *Bataille* et la *République Française!*

Quelques minutes après, Loulou rentrait chez moi, au grand galop, avec, dans sa gueule, les gazettes habituelles.

Etonnement de ma part! Explications de la marchande de journaux !

Loulou n'avait rien voulu savoir. Il avait rejeté au loin, avec une sorte de dégoût, les organes opportunistes et s'était servi lui-même.

Une sévère correction fut la récompense de cette attitude. Mais rien n'y fit. Chaque matin, Loulou me rapportait mon *Intransigeant*, ma *Presse* et ma *Cocarde*. Il descendait jusqu'au boulevard les voler dans les kiosques.

J'avais beau raisonner le pauvre animal, lui démontrer les dangers du césarisme, la cause définitivement perdue, la France évidemment désintéressée du mouvement. Loulou hochait la tête de

l'air d'un chien qui dit : « Toi, mon bonhomme, tu es un sale lâcheur ! »

Touché de tant de fidélité, je me débarrassai du pauvre animal et le vendis à vil prix.

Il est en ce moment chez une charmante jeune femme, madame Suzanne Néry, où il n'a pas l'air de s'embêter autrement.

Voici, mon cher Docquois, les petites notes que vous m'avez demandées. Si elles peuvent faire votre bonheur, soyez-le.

Bon appétit.

ALPHONSE ALLAIS.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

